

- PALLI





BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

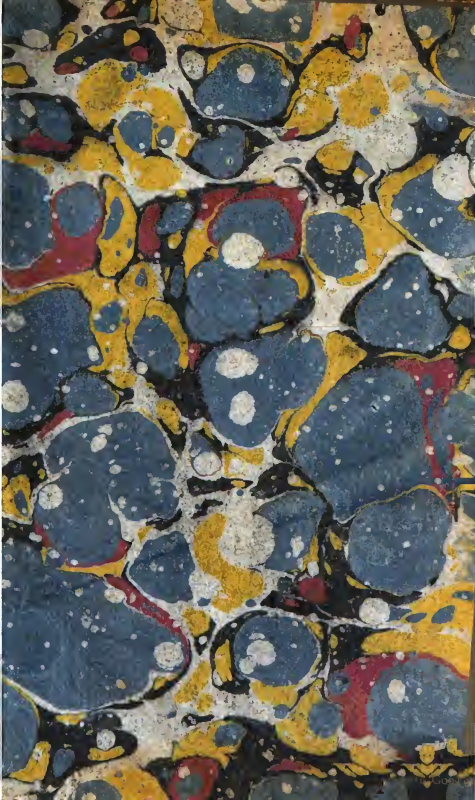
III. SALA

C

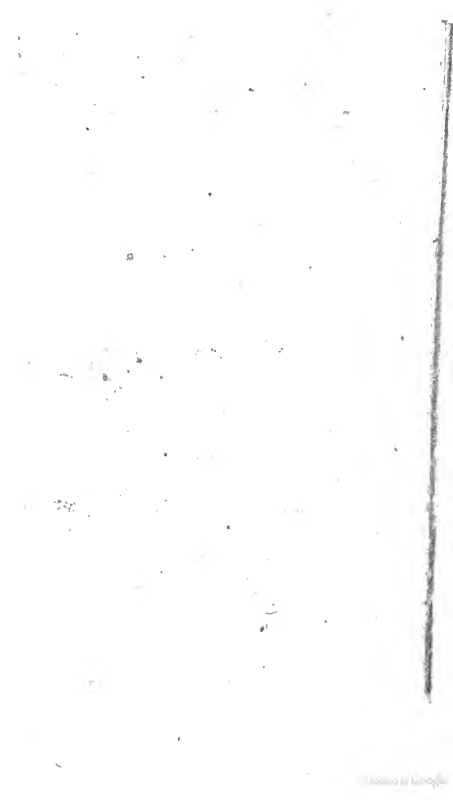
I

11 (4

Gr. I. 44. xii. 20



44. XII, 20



COLLECTION
DES AUTEURS CLASSIQUES
FRANÇOIS ET LATINS.

Aug 22 1905
809172
H. W. H. H.

33414
OE U V R E S

D E

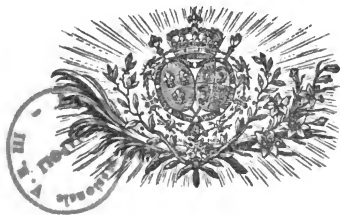
J E A N R A C I N E.

T O M E C I N Q U I E M E.

I M P R I M É P A R O R D R E D U R O I

P O U R L'É D U C A T I O N

D E M O N S E I G N E U R L E D A U P H I N.



A P A R I S,

D E L' I M P R I M E R I E D E D I D O T L' A Î N É.

M. D C C. L X X X I V.



OE U V R E S

DIVERSES

EN VERS ET EN PROSE.

OE U V R E S

DIVERSES

EN VERS ET EN PROSE.

LA NYMPHE DE LA SEINE À LA REINE.

O D E.

GRANDE REINE, de qui les charmes
S'assujettissent tous les cœurs,
Et, de nos discordes vainqueurs,
Pour jamais ont tari nos larmes;
Princesse, qui voyez soupirer dans vos fers
Un roi qui de son nom remplit tout l'univers,
Et, faisant son destin, faites celui du monde,
Régnez, belle THÉRESE, en ces aimables lieux
Qu'arrose le cours de mon onde,
Et que doit éclairer le feu de vos beaux yeux.

Je suis la nymphe de la Seine ;
C'est moi dont les illustres bords
Doivent posséder les trésors
Qui rendoient l'Espagne si vaine.

Ils sont des plus grands rois l'agréable séjour ;
Ils le sont des plaisirs, ils le sont de l'amour ;
Il n'est rien de si doux que l'air qu'on y respire :
Je reçois les tributs de cent fleuves divers ;
 Mais de couler sous votre empire,
C'est plus que de régner sur l'empire des mers.

Oh ! que bientôt sur mon rivage
On verra luire de beaux jours !
Oh ! combien de nouveaux Amours
Me viennent des rives du Tage !
Que de nouvelles fleurs vont naître sous vos pas !
Que je vois après vous de graces et d'appas
Qui s'en vont amener une saison nouvelle !
L'air sera toujours calme et le ciel toujours clair ;
 Et près d'une saison si belle
L'âge d'or seroit pris pour un siecle de fer.

Oh ! qu'après de rudes tempêtes
Il est agréable de voir
Que les Aquilons, sans pouvoir,
N'osent plus gronder sur nos têtes !
Que le repos est doux après de longs travaux !
Qu'on aime le plaisir qui suit beaucoup de maux !
Qu'après un long hiver le printemps a de charmes !
Aussi, quoique ma joie excède mes souhaits,
 Qui n'auroit point senti d'alarmes
Pourroit-il bien juger des douceurs de la paix ?

J'avois perdu toute espérance,
Tant chacun croyoit mal-aisé
Que jamais le ciel appaisé
Dût rendre le calme à la France :

Mes champs avoient perdu leurs moissons et leurs fleurs ;
Je roulois dans mon sein moins de flots que de pleurs ;
La tristesse et l'effroi dominoient sur mes rives ;
Chaque jour m'apportoit quelques malheurs nouveaux ;
Mes nymphes pâles et craintives
À peine s'assuroient dans le fond de mes eaux.

De tant de malheurs affligée,
Je parus un jour sur mes bords,
Pensant aux funestes discords
Qui m'ont si long-temps outragée ;
Lorsque d'un vol soudain je vis fondre des cieux
Amour, qui me flattant de la voix et des yeux :
Triste nymphe, dit-il, ne te mets plus en peine ;
Je te prépare un sort si charmant et si doux,
Que bientôt je veux que la Seine
Rende tout l'univers de sa gloire jaloux.

Je t'amène, après tant d'années,
Une paix de qui les douceurs
Sans aucun mélange de pleurs
Feront couler tes destinées.
Mais ce qui doit passer tes plus hardis souhaits,

Une reine viendra, sur les pas de la paix,
Comme on voit le soleil marcher après l'aurore.
Des rives du couchant elle prendra son cours ;
Et cet astre surpasse encore
Celui que l'orient voit naître tous les jours.

Non que j'ignore la vaillance
Et les miracles de ton roi ;
Et que, dans ce commun effroi,
Je doive craindre pour la France.
Je sais qu'il ne se plaît qu'au milieu des hasards ;
Que livrer des combats et forcer des remparts
Sont de ses jeunes ans les délices suprêmes :
Je sais tout ce qu'a fait son bras victorieux ;
Et que plusieurs de nos dieux mêmes
Par de moindres exploits ont mérité les cieux.

Mais c'est trop peu pour son courage
De tous ces exploits inouis :
Il faut désormais que L O U I S
Entreprenne un plus grand ouvrage.
Il n'a que trop tenté le hasard des combats ;
L'Espagne sait assez la valeur de son bras ;
Assez elle a fourni de lauriers à sa gloire :
Il faut qu'il en exige autre chose en ce jour ;
Et que pour dernière victoire
Elle fournisse encore un myrte à son amour.

THÉRESE est l'illustre conquête
Où doivent tendre tous ses vœux :
Jamais un myrte plus fameux
Ne sauroit couronner sa tête.

Le ciel, qui les avoit l'un pour l'autre formés,
Voulut que d'un même or leurs jours fussent tramés.
Elle est digne de lui, comme il est digne d'elle :
Des reines et des rois chacun est le plus grand ;
Et jamais conquête si belle
Ne mérita les vœux d'un si grand conquérant.

À son exemple, tous les princes
Ne songeront plus désormais
Qu'à faire refleurir la paix
Et le calme dans leurs provinces.
L'abondance par-tout ramenera les jeux ;
Les regrets et les soins s'enfuiront devant eux ;
Toutes craintes seront pour jamais étouffées.
Les glaives renfermés ne verront plus le jour,
Ou bien se verront en trophées
Par les mains de la Paix consacrés à l'Amour.

Cependant LOUIS et THÉRESE
Passeront leur âge en ces lieux ;
Et, plus satisfaits que les dieux,
Boiront le nectar à leur aise.
Je leur ferai cueillir, par de longues faveurs,

Tout ce que mon empire a de fruits et de fleurs,
Je bannirai loin d'eux tout sujet de tristesse.
Je serai dans leur cœur, je serai dans leurs yeux ;
Et c'est pour les suivre sans cesse
Que tu me vois quitter la demeure des cieux.

Les Plaisirs viendront sur mes traces
Charmer tes peuples réjouis :
La Victoire suivra L O U I S ;
T H É R È S E amenera les Graces.
Les dieux mêmes viendront passer ici leurs jours.
Ton repos en durée égalera ton cours.
Mars de ses cruautés n'y fera plus d'épreuves ;
La gloire de ton nom remplira l'univers ;
Et la Seine sur tous les fleuves
Sera ce que Thétis est sur toutes les mers.

Mais il est temps que je me rende
Vers le bel astre de ton roi ;
Adieu, nymphe, console-toi
Sur une espérance si grande.
T H É R È S E va venir, ne répands plus de pleurs ;
Prépare seulement des lauriers et des fleurs,
Afin d'en faire hommage à sa beauté suprême.
Ainsi finit Amour, me laissant à ces mots :
Et je courus, à l'heure même,
Conter mon aventure aux nymphes de mes flots.

Oh dieux ! que la seule pensée
De voir un astre si charmant
Leur fit oublier promptement
Toute leur misère passée !

Que le Tage souffrit ! quels furent ses transports
Quand l'Amour lui ravit l'ornement de ses bords !
Et que pour lui la guerre eût été moins à craindre !
Ses nymphes, de regret, prirent toutes le deuil ;
Et si leurs jours pouvoient s'éteindre,
La douleur auroit pu les conduire au cercueil.

Ce fut alors que les nuages
Dont nos jours étoient obscurcis
Devant vous furent éclaircis,
Et n'enfanterent plus d'orages.

Nos maux de votre main eurent leur guérison :
Vos yeux d'un nouveau jour peignirent l'horizon ;
La terre, sous vos pas, devint même fertile ;
Le soleil, étonné de tant d'effets divers,
Eut peur de se voir inutile,
Et qu'un autre que lui n'éclairât l'univers.

L'impatiente Renommée,
Ne pouvant cacher ses transports,
Vint m'entretenir sur ces bords
De l'objet qui l'avoit charmée.

Oh dieux ! que ses discours accrurent mes desirs !

Que je sentis dès lors de joie et de plaisirs
À vous ouïr nommer si charmante et si belle !
Sa voix seule arrêta la course de mes eaux ;
Les Zéphyrs en foule autour d'elle
Cesserent, pour l'ouïr, d'agiter mes roseaux.

 Tout l'or dont se vante le Tage,
 Tout ce que l'Inde sur ses bords
 Vit jamais briller de trésors,
 Sembloit être sur mon rivage.
Qu'étoit-ce toutefois de ce grand appareil,
Dès qu'on jettoit les yeux sur l'éclat nompareil
Dont vos seules beautés vous avoient entourée ?
Je sais bien que Junon parut moins belle aux dieux,
 Et moins digne d'être adorée,
Lorsqu'en nouvelle reine elle entra dans les cieux.

 Régnez donc, princesse adorable,
 Sans jamais quitter le séjour
 De ce beau rivage, où l'Amour
 Vous doit être si favorable.
Si l'on en croit ce dieu, vous y devez cueillir
Des roses que sa main gardera de vieillir,
Et qui d'aucun hiver ne craindront l'insolence ;
Tandis qu'un nouveau Mars, sorti de votre sein,
 Ira couronner sa vaillance ♦
De la palme qui croît aux rives du Jourdain.

L A R E N O M M É E
A U X M U S E S.

O D E.

O_N alloit oublier les Filles de mémoire;
Et parmi les mortels
L'ignorance et l'erreur alloient ternir leur gloire,
Et briser leurs autels :

Il falloit qu'un héros de qui la terre entiere
Admire les exploits
Leur offrît un asyle, et fournît de matiere
À leurs divines voix.

Elles étoient au ciel ; et la nymphe qui vole
Et qui parle toujours
Ne les vit pas plutôt qu'elle prit la parole,
Et leur tint ce discours :

Puisqu'un nouvel Auguste aux rives de la Seine
Vous appelle en ce jour,
Muses, pour voir L o u i s , abandonnez sans peine
Le céleste séjour.

Aussi-bien voyez-vous que plusieurs des dieux même,

De sa gloire éblouis,
Prisent moins le nectar que le plaisir extrême
D'être auprès de L o u i s.

À peine marchoit-il, que la fille sacrée
Qui se plaît aux combats,
Et Thémis, qui préside aux balances d'Astrée,
Conduisirent ses pas.

Les Vertus, qui dès-lors suivirent leur exemple,
Virent avec plaisir
Que le cœur de L o u i s étoit le plus beau temple
Qu'elles pussent choisir.

Aussi prompt que tout, nous vîmes la Victoire
Suivre ses étendards,
Jurant qu'à si haut point elle mettroit sa gloire,
Qu'on le prendroit pour Mars.

On sait qu'elle marchoit devant cet Alexandre ;
Et que, plus d'une fois,
Elle arrêta la Paix toute prête à descendre
Sur l'empire françois.

Mais enfin ce héros, plus craint que le tonnerre,
Après tant de hauts faits,
A trouvé moins de gloire à conquérir la terre
Qu'à ramener la Paix.

Ainsi près de L O U I S cette aimable déesse
Établit son séjour ;
Et de mille autres dieux, qui la suivent sans cesse,
Elle peupla sa cour.

Entre les déités dont l'immortelle gloire
Parut en ces bas lieux,
On vit venir T H É R È S E ; et sa beauté fit croire
Qu'elle venoit des cieux.

Vous-même, en la voyant, avouerez que l'Aurore .
Jette moins de clartés,
Eût-elle tout l'éclat et les habits encore
Dont vous la revêtez.

Mais quoique dans la paix L O U I S semble se plaire,
Quel orgueil aveuglé
Osera s'exposer aux traits de sa colere,
Sans en être accablé?

Ah ! si ce grand héros vous paroît plein de charmes
Dans le sein de la paix,
Que vos yeux le verront terrible sous les armes,
S'il les reprend jamais !

Vous le verrez voler, plus vite que la foudre,
Au milieu des hasards,

Faire ouvrir les cités, ou renverser en poudre
Leurs superbes remparts.

Qu'il fera beau chanter tant d'illustres merveilles
Et de faits inouis !

Et qu'en si beau sujet vous plairez aux oreilles
Des peuples de L o u i s !

Songez de quelle ardeur vous serez échauffées,
Quand, pour vous écouter,
• Vous trouverez ce prince à l'ombre des trophées
Qu'il viendra de planter.

Ainsi le grand Achille, assis près des murailles
Où l'on pleuroit Hector,
De ses braves aïeux écoutoit les batailles,
Et les siennes encor.

Quoi que fasse L o u i s, soit en paix, soit en guerre,
Il vous peut inspirer
Des chants harmonieux, qui de toute la terre
Vous feront admirer.

Qu'on ne nous parle plus de l'amant d'Eurydice ;
Quoi qu'on dise de lui,
Le Strymon n'a rien vu que la Seine ne puisse
Voir encore aujourd'hui.

Je vous promets bien plus : la Fortune, sensible
À des charmes si doux,
Laissera désormais la rigueur inflexible
Qu'elle eut toujours pour vous.

En vain de vos lauriers on se paroît la tête ;
Et vos chantres fameux
Étoient les plus sujets aux coups de la tempête,
Et les plus malheureux.

C'est en vain qu'autrefois les lions et les arbres
Vous suivoient pas à pas ;
La Fortune, toujours plus dure que les marbres,
Ne s'en émouvoit pas.

Mais ne la craignons plus : Louis, contre sa haine,
Vous protege aujourd'hui ;
Et près de cet Auguste un illustre Mécène
Vous promet son appui.

Les soins de ce grand homme apaiseront la rage
De vos fiers ennemis ;
Et, quoi qu'il vous promette, il fera davantage
Qu'il ne vous a promis.

Venez donc, puisqu'enfin vous ne sauriez élire
Un plus charmant séjour

Que d'être auprès d'un roi dont le mérite attire
Tant de dieux à sa cour.

Moi-même auprès de lui je ferois ma demeure,
Si ses exploits divers
Ne me contraignoient pas de voler, à toute heure;
Au bout de l'univers.

Là finit son discours : et la troupe immortelle
Qui l'avoit écouté
Voulut voir le héros que la nymphe fidele
Leur avoit tant vanté.

Sa présence effaça dans leur ame charmée
Le souvenir des cieux ;
Et, dans le même instant, la prompte Renominée
L'alla dire en tous lieux.

I D Y L L E

S U R L A P A I X .

U N plein repos favorise vos vœux ;
Peuples, chantez la Paix, qui vous rend tous heureux.

Un plein repos favorise nos vœux ;
Chantons, chantons la Paix, qui nous rend tous heureux.

Charmante Paix, délices de la terre,
Fille du ciel, et mere des plaisirs,
 Tu reviens combler nos desirs ;
Tu bannis la terreur et les tristes soupirs,
 Malheureux enfants de la Guerre.

Un plein repos favorise nos vœux ;
Chantons, chantons la Paix, qui nous rend tous heureux.

Tu rends le fils à sa tremblante mere ;
 Par toi la jeune épouse espere
D'être long-temps unie à son époux aimé ;
 De ton retour le laboureur charmé
Ne craint plus désormais qu'une main étrangere
Moissonne avant le temps le champ qu'il a semé ;
Tu pares nos jardins d'une grace nouvelle ;
Tu rends le jour plus pur et la terre plus belle.

Un plein repos favorise nos vœux ;
Chantons, chantons la Paix, qui nous rend tous heureux.

Mais quelle main puissante et secourable
A rappelé du ciel cette Paix adorable ?
Quel dieu sensible aux vœux de l'univers
A replongé la Discorde aux enfers ?

Déjà grondoient les horribles tonnerres
Par qui sont brisés les remparts ;
Déjà marchoit devant les étendards
Bellone, les cheveux épars,
Et se flattoit d'éterniser les guerres
Que sa fureur souffloit de toutes parts.

Divine Paix, apprends-nous par quels charmes
Un calme si profond succede à tant d'alarmes.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux vous a fait ce loisir.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Ses ennemis, offensés de sa gloire,
Vaincus cent fois, et cent fois suppliants,
En leur fureur de nouveau s'oubliaints,
Ont osé dans ses bras irriter la victoire.

Qu'ont-ils gagné ces esprits orgueilleux
Qui menaçoient d'armer la terre entière?
Ils ont vu de nouveau resserrer leur frontière :

Ils ont vu ce roc sourcilleux ¹,
De leur orgueil l'espérance dernière,
De nos champs fortunés devenir la barrière.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Son bras est craint du couchant à l'aurore :
La foudre, quand il veut, tombe aux climats gelés,
Et sur les bords par le soleil brûlés :
De son courroux vengeur sur le rivage more

La terre fume encore.
Malheureux les ennemis
De ce prince redoutable !
Heureux les peuples soumis
À son empire équitable !

Chantons, bergers, et nous réjouissons :
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
Le calme dont nous jouissons
N'est plus sujet aux tempêtes.
Chantons, bergers, et nous réjouissons :
Qu'il soit le sujet de nos fêtes ;

(1) Luxembourg.

Le bonheur dont nous jouissons
Le flatte autant que toutes ses conquêtes.

De ces lieux l'éclat et les attraits,
Ces fleurs odorantes,
Ces eaux ' bondissantes,
Ces ombrages frais,
Sont des dons de ses mains bienfaisantes.
De ces lieux l'éclat et les attraits
Sont des fruits de ses bienfaits.

Il veut bien quelquefois visiter nos bocages ;
Nos jardins ne lui déplaisent pas.
Arbres épais, redoublez vos ombrages ;
Fleurs, naissez sous ses pas.
Ô ciel, ô saintes destinées,
Qui prenez soin de ses jours florissants,
Retranchez de nos ans
Pour ajouter à ses années.

Qu'il regne ce héros, qu'il triomphe toujours ;
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire :
Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine et de la Loire.
Qu'il regne ce héros, qu'il triomphe toujours ;
Qu'il vive autant que sa gloire.

(1) La cascade de Sceaux.

ÉPIGRAMMES.

I.

SUR L'IPHIGÉNIE DE LE CLERC.

ENTRE le Clerc et son ami Coras,
Deux grands auteurs, rimant de compagnie,
N'a pas long-temps s'ourdirent grands débats
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit : la piece est de mon crû.
Le Clerc répond : elle est mienne et non vôtre.
Mais aussitôt que la piece eut paru ,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

II.

UN ordre, hier venu de Saint-Germain,
Veut qu'on s'assemble : on s'assemble demain.
Notre archevêque et cinquante-deux autres
Successeurs des apôtres
S'y trouveront. Or de savoir quel cas
S'y traitera, c'est encore un mystere :
C'est seulement chose très claire
Que nous avons cinquante-deux prélats
Qui ne résident pas.

III.

Sur le GERMANICUS DE PRADON.

QUE je plains le destin du grand Germanicus !
Quel fut le prix de ses rares vertus !
Persécuté par le cruel Tibere,
Empoisonné par le traître Pison,
Il ne lui restoit plus, pour dernière misère,
Que d'être chanté par Pradon.

IV.

Sur le SÉSOSTRIS DE LONGEPIERRE.

CE fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
Qui jadis en Égypte, au gré des destinées,
Véquit de si longues années,
N'a vécu qu'un jour à Paris.

V.

Sur ANDROMAQUE.

LE vraisemblable est peu dans cette pièce,
Si l'on en croit et D'OLONNE et CRÉQUI.
CRÉQUI dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse ;
D'OLONNE, qu'Andromaque aime trop son mari.

V I.

Sur la MÊME TRAGÉDIE.

CRÉQUI prétend qu'Oreste est un pauvre homme
Qui soutient mal le rang d'ambassadeur ;
Et CRÉQUI de ce rang connoît bien la splendeur :
Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

V I I.

Sur la JUDITH DE BOYER.

À SA JUDITH, Boyer, par aventure,
Étoit assis près d'un riche caissier :
Bien aise étoit, car le bon financier
S'attendrissoit et pleuroit sans mesure.
Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur ;
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
À vous saisir pour une baliverne.
Lors le richard, en larmoyant, lui dit :
Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holoferne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

V I I I.

L'ORIGINE DES SIFFLETS.

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur émut la question
Quand dans Paris commença la méthode

De ces sifflets qui sont tant à la mode.
 Ce fut, dit l'un, aux pieces de BOYER.
 Gens pour PRADON voulurent parier.
 Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire,
 Que par degrés je vais vous débrouiller.
 BOYER apprit au parterre à bâiller :
 Quant à PRADON, si j'ai bonne mémoire,
 Pommes sur lui volèrent largement ;
 Mais quand sifflets prirent commencement,
 C'est, (j'y jouois, j'en suis témoin fidele)
 C'est à l'ASPAR¹, du sieur de FONTENELLE.

I X.

*Sur les compliments que le roi reçut au sujet
 de sa convalescence.*

GRAND Dieu, conserve-nous ce roi victorieux
 Que tu viens de rendre à nos larmes ;
 Fais durer à jamais des jours si précieux :
 Que ce soient là nos dernieres alarmes.
 Empêche d'aller jusqu'à lui
 Le noir chagrin, le dangereux ennui,
 Toute langueur, toute fièvre ennemie,
 Et les vers de l'académie.

(1) Cette tragédie fut jouée en 1680. Elle n'eut que trois représentations.

X.

POUR LE PORTRAIT DE M. ARNAUD.

S U B L I M E en ses écrits, doux et simple de cœur,
Puisant la vérité jusqu'à son origine,
De tous ses longs travaux ARNAUD sortit vainqueur,
Et soutint de la foi l'antiquité divine.
De la grace il perça les mysteres obscurs ;
Aux humbles pénitents traça des chemins sûrs ;
Rappella le pécheur au joug de l'évangile :
Dieu fut l'unique objet de ses desirs constants ;
L'église n'eut jamais, même en ses premiers temps,
De plus zélé vengeur, ni d'enfant plus docile.

X I.

ÉPITAPHE DE M. ARNAUD.

H A ï des uns, chéri des autres,
Estimé de tout l'univers,
Et plus digne de vivre au siècle des apôtres
Que dans un siècle si pervers,
ARNAUD vient de finir sa carrière pénible.
Les mœurs n'eurent jamais de plus grave censeur ;
L'erreur, d'ennemi plus terrible ;
L'église, de plus ferme et plus grand défenseur.

H Y M N E S

TRADUITES DU BRÉVIAIRE ROMAIN.

LE LUNDI À MATINES.

Somno refectis artubus, etc.

T A N D I S que le sommeil réparant la nature
Tient enchaînés le travail et le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure !
Pour te louer dans la profonde nuit.

Que dès notre réveil notre voix te bénisse ;
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux ; et que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.

L'astre dont la présence écarte la nuit sombre
Viendra bientôt recommencer son tour :
Ô vous, noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre,
Disparaissez à l'approche du jour.

Nous t'implorons, Seigneur ; tes bontés sont nos armes ;
De tout péché rends-nous purs à tes yeux ;
Fais que, t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux.

Exauce, Pere saint, notre ardente priere,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumiere,
Regnes au ciel sans principe et sans fin.

À LAUDES.

Splendor paternae gloriae, etc.

SOURCE ineffable de lumiere,
Verbe, en qui l'Éternel contemple sa beauté ;
Astre, dont le soleil n'est que l'ombre grossiere ;
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté ;

Leve-toi, Soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour ;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Prions aussi l'auguste Pere,
Le Pere dont la gloire a devancé les temps,
Le Pere tout-puissant en qui le monde espere,
Qu'il soutienne d'en haut ses fragiles enfants.

Donne-nous un ferme courage,
Brise la noire dent du serpent envieux :
Que le calme, grand Dieu, suive de près l'orage :
Fais-nous faire toujours ce qui plaît à tes yeux.

Guide notre ame dans ta route ;
Rends notre corps docile à ta divine loi ;
Remplis-nous d'un espoir que n'ébranle aucun doute,
Et que jamais l'erreur n'altère notre foi.

Que Christ soit notre pain céleste ;
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur ;
Ivres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
Daigne à tes combattants inspirer ta vigueur.

Que la pudeur chaste et vermeille
Imite sur leur front la rougeur du matin ;
Aux clartés du midi que leur foi soit pareille ;
Que leur persévérance ignore le déclin.

L'aurore luit sur l'hémisphere :
Que Jésus dans nos cœurs daigne luire aujourd'hui,
Jésus qui tout entier est dans son divin pere,
Comme son divin pere est tout entier en lui.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Pere, Fils, Esprit saint ; qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE MARDI À MATINES.*Consorts paterni luminis, etc.*

VERBE, égal au Très-haut, notre unique espérance,
Jour éternel de la terre et des cieux,
De la paisible nuit nous rompons le silence :
Divin Sauveur, jette sur nous les yeux.

Répands sur nous le feu de ta grace puissante ;
Que tout l'enfer fuie au son de ta voix ;
Dissipe ce sommeil d'une ame languissante ,
Qui la conduit dans l'oubli de tes loix.

Ô Christ ! sois favorable à ce peuple fidele ,
Pour te bénir maintenant assemblé ;
Reçois les chants qu'il offre à ta gloire immortelle ;
Et de tes dons qu'il retourne comblé.

Exauce, Pere saint, notre ardente priere, etc.

À LAUDES.

Ales diei nuncius, etc.

L'OISEAU vigilant nous réveille,
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit :
Jésus se fait entendre à l'ame qui sommeille,
Et l'appelle à la vie, où son jour nous conduit.

Quittez, dit-il, la couche oisive
Où vous ensevelit une molle langueur :
Sobres, chastes, et purs, l'œil et l'ame attentive,
Veillez ; je suis tout proche, et frappe à votre cœur.

Ouvrons donc l'œil à sa lumière,
Levons vers ce Sauveur et nos mains et nos yeux ;
Pleurons et gémissons : une ardente prière
Écarte le sommeil et pénètre les cieux.

Ô Christ ! ô soleil de justice !
De nos cœurs endurcis romps l'assoupissement ;
Dissipe l'ombre épaisse où les plonge le vice,
Et que ton divin jour y brille à tout moment.

Gloire à toi, Trinité profonde , etc.

LE MERCREDI À MATINES.

Rerum Creator optime , etc.

GRAND DIEU, par qui de rien toute chose est formée,
Jette les yeux sur nos besoins divers,
Romps ce fatal sommeil par qui l'ame charmée
Dort en repos sur le bord des enfers.

Daigne, ô divin Sauveur que notre voix implore,
Prendre pitié des fragiles mortels ;

Et vois comme du lit, sans attendre l'aurore ,
Le repentir nous traîne à tes autels.

C'est là que notre troupe affligée, inquiète,
Levant au ciel et le cœur et les mains,
Imite le grand Paul, et suit ce qu'un prophète
Nous a prescrit dans ses cantiques saints.

Nous montrons à tes yeux nos maux et nos alarmes ;
Nous confessons tous nos crimes secrets ;
Nous t'offrons tous nos vœux, nous y mêlons nos larmes :
Que ta bonté révoque tes arrêts.

Exauce, Pere saint, notre ardente priere, etc.

À L A U D E S.

Nox, et tenebrae, et nubila, etc.

SOMBRE nuit, aveugles ténèbres,
Fuyez, le jour s'approche, et l'olympé blanchit :
Et vous, démons, rentrez dans vos prisons funèbres,
De votre empire affreux un Dieu nous affranchit.

Le soleil perce l'ombre obscure ;
Et les traits éclatants qu'il lance dans les airs,
Rompant le voile épais qui couvroit la nature,
Redonnent la couleur et l'ame à l'univers.

Ô Christ, notre unique lumière,
Nous ne reconnoissons que tes saintes clartés ;
Notre esprit t'est soumis ; entends notre priere,
Et sous ton divin joug range nos volontés.

Souvent notre ame criminelle,
Sur sa fausse vertu, téméraire, s'endort :
Hâte-toi d'éclairer, ô lumière éternelle,
Des malheureux assis dans l'ombre de la mort.

Gloire à toi, Trinité profonde, etc.

LE JEUDI À MATINES.

Nox atra rerum contegit, etc.

DE toutes les couleurs que distinguoit la vue
L'obscur nuit n'a fait qu'une couleur :
Juste juge des cœurs, notre ardeur assidue
Demande ici tes yeux et ta faveur.

Qu'ainsi, prompt à guérir nos mortelles blessures,
Ton feu divin dans nos cœurs répandu
Consumme pour jamais leurs passions impures,
Pour n'y laisser que l'amour qui t'est dû.

Effrayés des péchés dont le poids les accable
Tes serviteurs voudroient se relever :

Ils implorent, Seigneur, ta bonté secourable,
Et dans ton sang cherchent à se laver.

Seconde leurs efforts, dissipe l'ombre noire
Qui dès long-temps les tient enveloppés ;
Et que l'heureux séjour d'une immortelle gloire
Soit l'objet seul de leurs cœurs détrompés.

Exauce, Pere saint, notre ardente priere, etc.

À L A U D E S.

Lux ecce surgit aurea, etc.

LES portes du jour sont ouvertes,
Le soleil peint le ciel de rayons éclatants :
Loin de nous cette nuit dont nos ames couvertes
Dans le chemin du crime ont erré si long-temps.

Imitons la lumière pure
De l'astre étincelant qui commence son cours,
Ennemis du mensonge et de la fraude obscure,
Et que la vérité brille en tous nos discours.

Que ce jour se passe sans crime ;
Que nos langues, nos mains, nos yeux, soient innocents ;
Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
Aux loix de la raison asservisse les sens.

Du haut de sa sainte demeure ,
Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher ;
Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure,
Et la plus sombre nuit ne sauroit nous cacher.

Gloire à toi, Trinité profonde, etc.

LE VENDREDI À MATINES.

Tu, Trinitatis unitas, etc.

AUTEUR de toute chose, essence en trois unique,
Dieu tout-puissant, qui régis l'univers,
Dans la profonde nuit nous t'offrons ce cantique ;
Écoute-nous, et vois nos maux divers.

Tandis que du sommeil le charme nécessaire
Ferre les yeux du reste des humains,
Le cœur tout pénétré d'une douleur amère ,
Nous implorons tes secours souverains.

Que tes feux de nos cœurs chassent la nuit fatale ;
Qu'à leur éclat soient d'abord dissipés
Ces objets dangereux que la ruse infernale
Dans un vain songe offre à nos sens trompés.

Que notre corps soit pur ; qu'une indolence ingrate
Ne tienne point nos cœurs ensevelis ;

Que par l'impression du vice qui nous flatte
Tes feux sacrés n'y soient point affoiblis.

Qu'ainsi, divin Sauveur, tes lumieres célestes,
Dans tes sentiers affermissant nos pas,
Nous détournent toujours de ces pieges funestes
Que le démon couvre de mille appas.

Exauce, Pere saint, notre ardente priere, etc.

À L A U D E S.

Æterna cœli gloria, etc.

A S T R E que l'olympé révere,
Doux espoir des mortels rachetés par ton sang,
Verbe, Fils éternel du redoutable Pere,
Jésus, qu'une humble Vierge a porté dans son flanc,

Affermis l'ame qui chancelé ;
Fais que, levant au ciel nos innocentes mains,
Nous chantions dignement et ta gloire immortelle
Et les biens dont ta grace a comblé les humains.

L'astre avant-coureur de l'aurore
Du soleil qui s'approche annonce le retour ;
Sous le pâle horizon l'ombre se décolore :
Leve-toi dans nos cœurs, chaste et bienheureux jour.

Sois notre inséparable guide ;
Du siècle ténébreux perce l'obscur nuit ;
Défends-nous en tous temps contre l'attrait perfide
De ces plaisirs trompeurs dont la mort est le fruit.

Que la foi dans nos cœurs gravée
D'un rocher immobile ait la stabilité ;
Que sur ce fondement l'espérance élevée
Porte pour comble heureux l'ardente charité.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Pere, Fils, Esprit saint ; qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE SAMEDI À MATINES.

Summae Deus clementiae, etc.

Ô TOI qui d'un œil de clémence
Vois les égarements des fragiles humains,
Toi dont l'être un en trois et le même en puissance
A créé ce grand tout soutenu par tes mains,

Éteins ta foudre dans les larmes
Qu'un juste repentir mêle à nos chants sacrés ;
Et que puisse ta grace, où brillent tes doux charmes,
Te préparer un temple en nos cœurs épurés !

Brûle en nous de tes saintes flammes
Tout ce qui de nos sens excite les transports,
Afin que, toujours prêts, nous puissions dans nos ames
Du démon de la chair vaincre tous les efforts.

Pour chanter ici tes louanges
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour :
Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec tes anges
Les biens qu'à tes élus assure ton amour.

Père des anges et des hommes,
Sacré Verbe, Esprit saint, profonde Trinité,
Sauve-nous ici bas des périls où nous sommes,
Et qu'on loue à jamais ton immense bonté.

À LAUDES.

Aurora jam spargit polum, etc.

L'AURORE brillante et vermeille
Prépare le chemin au soleil qui la suit ;
Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille :
Retirez-vous, démons qui volez dans la nuit.

Fuyez, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés ;
Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous avez présentés.

Chantons l'auteur de la lumiere,
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin ;
Et qu'en le bénissant notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Pere, Fils, Esprit saint ; qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE LUNDI À VÊPRES.

Immense cœli conditor, etc.

GRAND DIEU, qui vis les cieux se former sans matiere,
À ta voix seulement,
Tu séparas les eaux, leur marquant pour barriere
Le vaste firmament.

Si la voûte céleste a ses plaines liquides,
La terre a ses ruisseaux,
Qui contre les chaleurs portent aux champs arides
Le secours de leurs eaux.

Seigneur, qu'ainsi les eaux de ta grace féconde
Réparent nos langueurs ;
Que nos sens désormais vers les appas du monde
N'entraînent plus nos cœurs.

Fais briller de ta foi les lumieres propices
À nos yeux éclairés ;
Qu'elle arrache le voile à tous les artifices
Des enfers conjurés.

Regne, ô Pere éternel, Fils, sagesse incréée,
Esprit saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
Et ne changes jamais.

LE MARDI À VÊPRES.

Telluris ingens conditor, etc.

Ta sagesse, grand Dieu, dans tes œuvres tracée,
Débrouilla le chaos,
Et fixant sur son poids la terre balancée,
La sépara des flots.

Par-là, son sein fécond de fleurs et de feuillages
L'embellit tous les ans,
L'enrichit de doux fruits, couvre de pâturages
Ses vallons et ses champs.

Seigneur, fais de ta grace à notre ame abattue
Goûter les fruits heureux ;
Et que puissent nos pleurs de la chair corrompue
Éteindre en nous les feux !

Que sans cesse nos cœurs, loin du sentier des vices,
 Suivent tes volontés ;
Qu'innocents à tes yeux ils fondent leurs délices
 Sur tes seules bontés !

Regne, ô Pere éternel, Fils, sagesse incréée, etc.

LE MERCREDI À VÊPRES.

Cœli Deus sanctissime, etc.

GRAND DIEU, qui fais briller sur la voûte étoilée
 Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée
 Peins le ceintre des cieux ;

Par toi roule à nos yeux sur un char de lumière
 Le clair flambeau des jours ;
De tant d'astres par toi la lune en sa carrière
 Voit le différent cours.

Ainsi sont séparés les jours des nuits prochaines
 Par d'immuables loix ;
Ainsi tu fais connoître, à des marques certaines,
 Les saisons et les mois.

Seigneur, répands sur nous ta lumière céleste,
 Guéris nos maux divers ;

Que ta main secourable, au démon si funeste,
Brise enfin tous nos fers.

Regne, ô Pere éternel, Fils, sagesse incréée, etc.

LE JEUDI À VÊPRES.

Magnæ Deus potentinæ, etc.

SEIGNEUR, tant d'animaux par toi des eaux fécondes
Sont produits à ton choix,
Que leur nombre infini peuple ou les mers profondes,
Ou les airs, ou les bois.

Ceux-là sont humectés des flots que la mer roule,
Ceux-ci de l'eau des cieux,
Et de la même source aiusi sortis en foule
Occupent divers lieux.

Fais, ô Dieu tout-puissant, fais que tous les fideles,
À ta grace soumis,
Ne retombent jamais dans les chaînes cruelles
De leurs fiers ennemis.

Que, par toi soutenus, le joug pesant des vices
Ne les accable pas ;
Qu'un orgueil téméraire en d'affreux précipices
N'engage point leurs pas.

Regne, ô Pere éternel, Fils, sagesse incréée, etc.

LE VENDREDI À VÊPRES.

Plasmator hominis, Deus, etc.

CRÉATEUR des humains, grand Dieu, souverain maître
De ce vaste univers,
Qui du sein de la terre, à ton ordre, vis naître
Tant d'animaux divers ;

À ces grands corps sans nombre et différents d'espece,
Animés à ta voix,
L'homme fut établi par ta haute sagesse
Pour imposer ses loix.

Seigneur, qu'ainsi ta grace à nos vœux accordée
Regne dans notre cœur ;
Que nul excès honteux, que nulle impure idée
N'en chasse la pudeur.

Qu'un saint ravissement éclate en notre zèle ;
Guide toujours nos pas ;
Fais d'une paix profonde à ton peuple fidele
Goûter les doux appas.

Regne, ô Pere éternel, Fils, sagesse incréée, etc.

LE SAMEDI À VÊPRES.

O lux, beata Trinitas, etc.

SOURCE éternelle de lumiere,
Trinité souveraine et très simple unité,
Le visible soleil va finir sa carrière,
Fais luire dans nos cœurs l'invisible clarté.

Qu'au doux concert de tes louanges
Notre voix et commence et finisse le jour;
Et que notre ame enfin chante avec tes saints anges
Le cantique éternel de ton céleste amour.

Adorons le Pere suprême,
Principe sans principe, abîme de splendeur;
Le Fils, Verbe du Pere, engendré dans lui-même;
L'Esprit, des deux qu'il lie, amour, don, paix, ardeur.

CANTIQUES SPIRITUELS.

CANTIQUE PREMIER, À LA LOUANGE DE LA CHARITÉ.

Tiré de S. Paul. I aux Corinthiens, ch. 13.

LES méchants m'ont vanté leurs mensonges frivoles ;
Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle vérité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
À la céleste Charité.

En vain je parlerois le langage des anges ;
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirois tout l'univers :
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes
Des mystères les plus sublimes,
Et de lire dans l'avenir ?
Sans amour ma science est vaine,
Comme le songe, dont à peine
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes ;
Que dans les arides campagnes
Les torrents naissent sous mes pas ;
Ou qué, ranimant la poussiere,
Elle rende aux morts la lumiere ;
Si l'amour ne l'anime pas ?

Oui, mon Dieu, quand mes mains de tout mon héritage
Aux pauvres feroient le partage ;
Quand même, pour le nom chrétien
Bravant les croix les plus infâmes,
Je livrerois mon corps aux flammes ;
Si je n'aime, je ne suis rien.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la Grace !
Avec toi marche la Douceur,
Que suit avec un air affable
La Patience, inséparable
De la Paix, son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres,
De la nuit compagnes funebres :
Telle tu chasses d'un coup-d'œil
L'envie aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Des vices , enfants de l'orgueil.

Libre d'ambition, simple et sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice,
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colere farouche
Sur un cœur que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt ?

Aux foiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire ?
L'amour sait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer, et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles ;
Le don des langues, les miracles,
La science aura son déclin :
L'amour, la charité divine,
Éternelle en son origine,
Ne connoîtra jamais de fin.

Nos clartés ici bas ne sont qu'énigmes sombres :
Mais Dieu sans voiles et sans ombres
Nous éclairera dans les cieux ;
Et ce soleil inaccessible,
Comme à ses yeux je suis visible,
Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice.

De notre céleste édifice
La foi vive est le fondement ;
La sainte espérance l'élève,
L'ardente charité l'acheve,
Et l'assure éternellement.

Quand pourrai-je t'offrir, ô charité suprême,
Au sein de la lumière même,
Le cantique de mes soupirs ;
Et, toujours brûlant pour ta gloire,
Toujours puiser et toujours boire
Dans la source des vrais plaisirs !

C A N T I Q U E I I.

Sur le bonheur des justes , et sur le malheur
des réprouvés.

Tiré de la Sagesse , ch. 5.

H E U R E U X qui, de la sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la richesse
L'espoir de ses derniers jours !
La mort n'a rien qui l'étonne ;
Et, dès que son Dieu l'ordonne,
Son ame, prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide

Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces insensés qui du monde,
Seigneur, vivent enivrés,
Quand, par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus,
Leurs yeux, du fond de l'abîme,
Près de ton trône sublime
Verront briller tes élus !

Infortunés que nous sommes,
Où s'égaroient nos esprits !
Voilà, diront-ils, ces hommes
Vils objets de nos mépris :
Leur sainte et pénible vie
Nous parut une folie ;
Mais aujourd'hui triomphants,
Le ciel chante leur louange,
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ses enfants.

Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,

Hélas ! nous avons marché !
Dans une route insensée
Notre ame en vain s'est lassée
Sans se reposer jamais,
Fermant l'œil à la lumière
Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix.

De nos attentats injustes
Quel fruit nous est-il resté ?
Où sont les titres augustes
Dont notre orgueil s'est flatté ?
Sans amis et sans défense,
Au trône de la vengeance
Appelés en jugement,
Foibles et tristes victimes,
Nous y venons de nos crimes
Accompagnés seulement.

Ainsi, d'une voix plaintive,
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisoit leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices :
Et, par une égale loi,
Tes Saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

CANTIQUE III.

Plainte d'un Chrétien sur les contrariétés
qu'il éprouve au-dedans de lui-même.

Tiré de S. Paul aux Romains, ch. 7.

MON DIEU, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidele ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, et n'accomplis jamais :
Je veux ; mais, ô misere extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

Ô grace, ô rayon salulaire,
Viens me mettre avec moi d'accord ;
Et, domtant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

C A N T I Q U E IV.

Sur les vaines occupations des gens du siècle.

Tiré de divers endroits d'Isaïe et de Jérémie.

QUEL charme vainqueur du monde
Vers Dieu ni'élève aujourd'hui ?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui !
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la fleche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la sagesse inmortelle
La voix tonne et nous instruit :
Enfants des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit ?
Par quelle erreur, ames vaines,

Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaïsse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant !

Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment ;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment :
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre ;
Approchez. Voulez-vous vivre ?
Prenez, mangez, et vivez.

Ô sagesse, ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des airs.
Tu dis ; et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu regnes.
Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser ?

Le Verbe, image du Pere,
Laissa son trône éternel,
Et d'une mortelle mere
Voulut naître homme et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissoit la victime,
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint, pauvre et misérable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'ame, heureusement captive,
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde ;
Elle invite tout le monde :
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des citernes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment.

PLAN DU PREMIER ACTE
D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

S C E N E I.

« I P H I G É N I E vient avec une captive grecque ,
« qui s'étonne de sa tristesse, et lui demande si elle
« est affligée de ce que la fête de Diane se passera
« sans qu'on immole aucun étranger ». Tu peux
croire, dit Iphigénie, si c'est là un sentiment digne
de la fille d'Agamemnon. Tu sais avec quelle répugnance j'ai préparé les misérables que l'on a sacrifiés
depuis que je préside à ces cruelles cérémonies. Je
me faisais une joie de ce que la fortune n'avoit
amené aucun Grec pour cette journée , et je triomphois de la douleur commune qui est répandue dans
cette isle, où l'on compte pour un présage funeste
de ce que nous manquons de victimes pour cette
fête. Mais je ne puis résister à la secrete tristesse
dont je suis occupée depuis le songe que j'ai fait
cette nuit. J'ai cru que j'étois à Mycenes dans la
maison de mon pere : il m'a semblé que mon pere
et ma mere nageoient dans le sang, et que moi-même je tenois un poignard à la main pour en égorger mon frere Oreste. Hélas ! mon cher Oreste !
= Mais , madame , vous êtes trop éloignés l'un de
l'autre pour craindre l'accomplissement de votre

songe. = Et ce n'est pas aussi ce que je crains : mais je crains avec raison qu'il n'y ait de grands malheurs dans ma famille : les rois sont sujets à de grands changements. Ah ! si je t'avois perdu , mon cher frere Oreste , sur qui seul j'ai fondé mes espérances ! Car enfin j'ai plus sujet de t'aimer que tout le reste de ma famille : tu ne fus point coupable de ce sacrifice où mon père m'avoit condamnée dans l'Aulide ; tu étois un enfant de dix ans. Tu as été élevé avec moi , et tu es le seul de toute la Grece que je regrette tous les jours. = Mais , madame , quelle apparence qu'il sache l'état où vous êtes ? Vous êtes dans une isle détestée de tout le monde : si le hasard y amene quelque Grec , on le sacrifie. Que ne renoncez - vous à la Grece ? Que ne répondez-vous à l'amour du prince ? = Eh ! que me serviroit de m'y attacher ? Son pere Thoas lui défend de m'aimer ; il ne me parle qu'en tremblant : car ils ignorent tous deux ma naissance , et je n'ai garde de leur découvrir une chose qu'ils ne croiroient pas ; car quelle apparence qu'une fille que des pirates ont enlevée dans le moment qu'on alloit la sacrifier pour le salut de la Grece , fût la fille du général de la Grece ? Mais voici ce prince.

S C E N E I I.

Qu'avez-vous , prince ? D'où vient ce désordre et cette émotion ? = Madame , je suis cause du plus grand malheur du monde... Vous savez combien

j'ai détesté avec vous les sacrifices de cette île ; je me réjouissois de ce que vous seriez aujourd'hui dispensée de cette funeste occupation ; et cependant je suis cause que vous avez deux Grecs à sacrifier. = Comment , seigneur ? = On m'est venu avertir que deux jeunes hommes étoient environnés d'une grande foule de peuple contre lequel ils se défendoient. J'ai couru sur le bord de la mer : je les ai trouvés à la porte du temple qui vendoient chèrement leur vie , et qui ne songeoient chacun qu'à la défense l'un de l'autre. Leur courage m'a piqué de générosité. Je les ai défendus moi-même : j'ai désarmé le peuple , et ils se sont rendus à moi. Leurs habits les ont fait passer pour Grecs : ils l'ont avoué. J'ai frémi à cette parole : on les a amenés malgré moi à mon pere ; et vous pouvez juger quelle sera leur destinée. La joie est universelle, et on remercie les dieux d'une prise qui me met au désespoir. Mais enfin, madame, ou je ne pourrai, ou je vous affranchirai bientôt de la malheureuse dignité qui vous engage à ces sacrifices. Mais voici le roi mon pere.

S C E N E I I I.

Quoi ! madame, vous êtes encore ici ! ne devriez-vous pas être dans le temple pour remercier la déesse de ces deux victimes qu'elle nous a envoyées ? Allez préparer tout pour le sacrifice, et vous reviendrez ensuite, afin qu'on vous remette entre les mains ces deux étrangers.

S C E N E I V.

« Iphigénie sort, et le prince fait quelques efforts
« pour obtenir de son pere la vie des deux Grecs ,
« afin qu'il ne les ait pas sauvés inutilement. Le roi
« le maltraite, et lui dit que ce sont là les sentiments
« qui lui ont été inspirés par la jeune Grecque ; il
« lui reproche la passion qu'il a pour une esclave ».
= Et qui vous dit, seigneur, que c'est une esclave ?
= Et quelle autre qu'une esclave, dit le roi, auroit
été choisie par les Grecs pour être sacrifiée ? = Quoi !
ne vous souvient-il plus des habillements qu'elle
avoit lorsqu'on l'amena ici ? Avez-vous oublié que
les pirates l'enleverent dans le moment qu'elle alloit
recevoir le coup mortel ? Nos peuples eurent plus
de compassion pour elle que les Grecs n'en avoient
eu ; et au lieu de la sacrifier à Diane, ils la choisirent
pour présider elle-même à ses sacrifices. « Le prince
« sort, déplorant sa malheureuse générosité , qui a
« sauvé la vie à deux Grecs , pour la leur faire per-
« dre plus cruellement. »

S C E N E V.

« Le roi témoigne à son confident qu'il se fait
« violence en maltraitant son fils ». Mais quelle ap-
parence de donner les mains à une passion qui le
deshonore ? Allons, et demandons à la déesse, parmi
nos prieres, qu'elle donne à mon fils des sentiments
plus dignes de lui.

PREMIERE LETTRE
DE M. RACINE

À l'auteur des hérésies imaginaires et des
deux visionnaires.

MONSIEUR,

JE vous déclare que je ne prends point de parti entre monsieur Desmarêts et vous ; je laisse à juger au monde quel est le visionnaire de vous deux. J'ai lu jusqu'ici vos lettres avec assez d'indifférence, quelquefois avec plaisir, quelquefois avec dégoût, selon qu'elles me sembloient bien ou mal écrites. Je remarquois que vous prétendiez prendre la place de l'auteur¹ des petites lettres : mais je remarquois en même temps que vous étiez beaucoup au-dessous de lui, et qu'il y avoit une grande différence entre une provinciale et une imaginaire.

Je m'étonnois même de voir le Port-Royal aux mains avec MM. Chamillart² et Desmarêts. Où est cette fierté, disois-je, qui n'en vouloit qu'au pape, aux archevêques et aux jésuites ? Et j'admirois en secret la conduite de ces peres, qui vous ont fait

(1) Des lettres provinciales. (2) Docteur de Sorbonne.

prendre le change , et qui ne sont plus maintenant que les spectateurs de vos querelles. Ne croyez pas pour cela que je vous blâme de les laisser en repos : au contraire, si j'ai à vous blâmer de quelque chose, c'est d'étendre vos inimitiés trop loin, et d'intéresser dans le démenté que vous avez avec Desmarêts cent autres personnes dont vous n'avez aucun sujet de vous plaindre.

Et qu'est-ce que les romans et les comédies peuvent avoir de commun avec le jansénisme ? Pourquoi voulez-vous que ces ouvrages d'esprit soient une occupation peu honorable devant les hommes, et horrible devant Dieu ? Faut-il, parceque Desmarêts a fait autrefois un roman et des comédies, que vous preniez en aversion tous ceux qui se sont mêlés d'en faire ? Vous avez assez d'ennemis : pourquoi en chercher de nouveaux ? Oh ! que le provincial étoit bien plus sage que vous ! Voyez comme il flatte l'académie dans le temps même qu'il persécute la sorbonne. Il n'a pas voulu se mettre tout le monde sur les bras ; il a ménagé les faiseurs de romans : il s'est fait violence pour les louer ; car, Dieu merci, vous ne louez jamais que ce que vous faites. Et, croyez-moi, ce sont peut-être les seules gens qui vous étoient favorables.

Mais, si vous n'étiez pas content d'eux, il ne falloit pas tout d'un coup les injurier. Vous pouviez employer des termes plus doux que ces mots « d'em-

« poisonneurs publics ¹, et de gens horribles parmi « les chrétiens ». Pensez-vous que l'on vous en croie sur votre parole ? Non , non , monsieur ; on n'est point accoutumé à vous croire si légèrement. Il y a vingt ans que vous dites tous les jours que les cinq propositions ne sont pas dans Jansénius ; cependant on ne vous croit pas encore.

Mais nous connoissons l'austérité de votre morale. Nous ne trouvons point étrange que vous damniez les poètes ; vous en damnez bien d'autres qu'eux. Ce qui nous surprend, c'est de voir que vous voulez empêcher les hommes de les honorer. Hé , monsieur ! contentez-vous de donner les rangs dans l'autre monde ; ne réglez point les récompenses de celui-ci : vous l'avez quitté il y a long-temps. Laissez-le juger des choses qui lui appartiennent. Plaignez-le, si vous voulez , d'aimer les bagatelles, et d'estimer ceux qui les font ; mais ne leur enviez point de misérables honneurs auxquels vous avez renoncé.

Aussi-bien il ne vous sera pas facile de les leur ôter : ils en sont en possession depuis trop de siècles. Sophocle , Euripide , Térence , Homere et Virgile

(1) D'EMPOISONNEURS PUBLICS, &c. Voyez le passage de la premiere visionnaire. « Ces qualités, DE FAIRE DES ROMANS ET DES PIÈCES DE THÉÂTRE, qui ne sont pas fort « honorables au jugement des honnêtes gens, sont horribles « étant considérées selon les principes de la religion chrétienne et les regles de l'évangile. Un faiseur de romans et

nous sont encore en vénération, comme ils l'ont été dans Athenes et dans Rome. Le temps, qui a abattu les statues qu'on leur a élevées à tous, et les temples mêmes qu'on a élevés à quelques uns d'eux, n'a pas empêché que leur mémoire ne vînt jusqu'à nous. Notre siècle, qui ne croit pas être obligé de suivre votre jugement en toutes choses, nous donne tous les jours des marques de l'estime qu'il fait de ces sortes d'ouvrages, dont vous parlez avec tant de mépris; et, malgré toutes ces maximes sévères que toujours quelque passion vous inspire, il ose prendre la liberté de considérer toutes les personnes en qui l'on voit luire quelques étincelles du feu qui échauffa autrefois ces grands génies de l'antiquité.

Vous croyez, sans doute, qu'il est bien plus honorable de faire des *ENLUMINURES*, des *CHAMILLARDES*, et des *ONGUENTS POUR LA BRÛLURE*. Que voulez-vous? tout le monde n'est pas capable de s'occuper à des choses si importantes; tout le monde ne peut pas écrire contre les jésuites : on peut arriver à la gloire par plus d'une voie.

Mais, direz-vous, il n'y a plus maintenant de gloire

« un poëte de théâtre est un empoisonneur public, non des
« corps, mais des âmes, etc. »

(1) *DES ENLUMINURES, DES CHAMILLARDES, etc.* ce sont les titres de quelques livres que MM. de Port-Royal écrivoient en ce temps-là contre leurs adversaires.

à composer des romans et des comédies : ce que les païens ont honoré est devenu horrible parmi les chrétiens. Je ne suis pas un théologien comme vous : je prendrai pourtant la liberté de vous dire que l'église ne nous défend point de lire les poètes, qu'elle ne nous commande point de les avoir en horreur. C'est en partie dans leur lecture, que les anciens peres se sont formés. Saint Grégoire de Nazianze n'a pas fait de difficulté de mettre la passion de Notre-Seigneur en tragédie. Saint Augustin cite Virgile aussi souvent que vous citez saint Augustin.

Je sais bien qu'il s'accuse de s'être laissé attendrir à la comédie, et d'avoir pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce que vous concluez de là ? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, et ne plus aller à la comédie ? Mais saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'église. Est-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'église ?

Et vous autres, qui avez succédé à ces peres, de quoi vous êtes-vous avisés de mettre en françois les comédies de Térence ? Falloit-il interrompre vos saintes occupations pour devenir des traducteurs de comédies ? Encore, si vous nous les aviez données avec leurs graces, le public vous seroit obligé de la peine que vous avez prise. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertés. Mais vous dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté ne sert qu'à les ren-

dre plus dangereuses. Ainsi vous voilà vous-mêmes au rang des empoisonneurs.

Est-ce que vous êtes maintenant plus saints que vous n'étiez en ce temps-là ? Point du tout ; mais en ce temps-là Desmarêts n'avoit pas écrit contre vous : le crime du poëte vous a irrités contre la poésie. Vous n'avez pas considéré que ni M. d'Urfé, ni Corneille, ni Gomberville votre ancien ami, n'étoient point responsables de la conduite de Desmarêts : vous les avez tous enveloppés dans sa disgrâce. Vous avez même oublié que mademoiselle de Scudéry avoit fait une peinture avantageuse du Port-Royal dans sa Clélie. Cependant j'avois oui dire que vous aviez souffert patiemment qu'on vous eût loués dans ce livre horrible. L'on fit venir au désert le volume qui parloit de vous : il y courut de main en main, et tous les solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traités d'illustres. Ne lui a-t-on pas même rendu ses louanges dans l'une des PROVINCIALES ? et n'est-ce pas elle que l'auteur entend, lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans la connoître ?

Mais, monsieur, si je m'en souviens, on a loué même Desmarêts dans ces lettres. D'abord l'auteur en avoit parlé avec mépris, sur le bruit qui couroit qu'il travailloit aux apologies des jésuites. Il vous fit savoir qu'il n'y avoit point de part : aussitôt il fut loué comme un homme d'honneur et comme un homme d'esprit.

Tout de bon , monsieur , ne vous semble-t-il pas qu'on pourroit faire sur ce procédé les mêmes réflexions que vous avez faites tant de fois sur le procédé des jésuites ? Vous les accusez de n'envisager dans les personnes , que la haine ou l'amour qu'on avoit pour leur compagnie. Vous deviez éviter de leur ressembler. Cependant on vous a vus de tout temps louer et blâmer le même homme , selon que vous étiez contents ou mal satisfaits de lui. Sur quoi je vous ferai souvenir d'une petite histoire que m'a contée autrefois un de vos amis : elle marque assez bien votre caractere.

Il disoit qu'un jour deux capucins arriverent à Port-Royal , et y demanderent l'hospitalité. On les reçut d'abord assez froidement , comme tous les religieux y étoient reçus. Mais enfin il étoit tard , et l'on ne put pas se dispenser de les recevoir. On les mit tous deux dans une chambre , et on leur porta à souper. Comme ils étoient à table , le diable , qui ne vouloit pas que ces bons peres soupassent à leur aise , mit dans la tête de quelqu'un de vos messieurs que l'un de ces capucins étoit un certain pere Maillard qui s'étoit depuis peu signalé à Rome en sollicitant la bulle du pape contre Jansénius. Ce bruit vint aux oreilles de la mere ¹ Angélique. Elle accourt au parloir avec précipitation , et demande

(1) Angélique Arnauld , abbesse de Port-Royal. Elle étoit sœur de M. Arnauld , docteur de sorbonne , et de M. d'Andilli.

qu'est-ce qu'on a servi aux capucins, quel pain et quel vin on leur a donnés. La touriere lui répond qu'on leur a donné du pain blanc et du vin des messieurs. Cette supérieure zélée commande qu'on le leur ôte, et que l'on mette devant eux du pain des valets et du cidre. L'ordre s'exécute. Ces bons peres, qui avoient bu chacun un coup, sont bien étonnés de ce changement. Ils prennent pourtant la chose en patience, et se couchent, non sans admirer le soin qu'on prenoit de leur faire faire pénitence. Le lendemain ils demanderent à dire la messe, ce qu'on ne put pas leur refuser. Comme ils la disoient, M. de Bagnols entra dans l'église, et fut bien surpris de trouver le visage d'un capucin de ses parents dans celui que l'on prenoit pour le pere Maillard. M. de Bagnols avertit la mere Angélique de son erreur, et l'assura que ce pere étoit un fort bon religieux, et même dans le cœur assez ami de la vérité. Que fit la mere Angélique? elle donna des ordres tout contraires à ceux du jour de devant. Les capucins furent conduits avec honneur de l'église dans le réfectoire, où ils trouverent un bon déjeuner qui les attendoit, et qu'ils mangerent de fort bon cœur, bénissant Dieu qui ne leur avoit pas fait manger leur pain blanc le premier.

Voilà, monsieur, comme vous avez traité Desmarêts, et comme vous avez toujours traité tout le monde. Qu'une femme fût dans le désordre, qu'un

homme fût dans la débauche, s'ils se disoient de vos amis, vous espériez toujours de leur salut : s'ils vous étoient peu favorables, quelque vertueux qu'ils fussent, vous appréhendiez toujours le jugement de Dieu pour eux. La science étoit traitée comme la vertu. Ce n'étoit pas assez, pour être savant, d'avoir étudié toute sa vie, d'avoir lu tous les auteurs; il falloit avoir lu Jansénius, et n'y avoir point lu les propositions.

Je ne doute point que vous ne vous justifiez par l'exemple de quelque pere : car qu'est-ce que vous ne trouvez point dans les peres? Vous nous direz que saint Jérôme a loué Rufin comme le plus savant homme de son siecle, tant qu'il a été son ami; et qu'il traita le même Rufin comme le plus ignorant de son siecle, depuis qu'il se fut jetté dans le parti d'Origene. Mais vous m'avouerez que ce n'est pas cette inégalité de sentiments qui l'a mis au rang des saints et des docteurs de l'église.

Et, sans sortir encore de l'exemple de Desmarêts, quelles exclamations ne faites-vous point sur ce qu'un homme qui a fait autrefois des romans, et qui confesse, à ce que vous dites, qu'il a mené une vie déréglée, a la hardiesse d'écrire sur les matieres de la religion ! Dites-moi, monsieur, que faisoit dans le monde M. le Maître ? Il plaidoit, il faisoit des vers. Tout cela est également profane, selon vos maximes. Il avoue aussi, dans une lettre, qu'il

a été dans le dérèglement , et qu'il s'est retiré chez vous pour pleurer ses crimes. Comment donc avez-vous souffert qu'il ait tant fait de traductions , tant de livres sur les matieres de la grace ? Ho, ho ! direz-vous , il a fait auparavant une longue et sérieuse pénitence ; il a été deux ans entiers à bêcher le jardin , à faucher les prés , à laver les vaisselles ; voilà ce qui l'a rendu digne de la doctrine de saint Augustin. Mais , monsieur , vous ne savez pas quelle a été la pénitence de Desmarêts ; peut-être a-t-il fait plus que tout cela. Croyez-moi , vous n'y regarderiez point de si près , s'il avoit écrit en votre faveur. C'étoit là le seul moyen de sanctifier une plume profanée par des romans et des comédies.

Enfin , je vous demanderois volontiers ce qu'il faut que nous lisions , si ces sortes d'ouvrages nous sont défendus. Encore faut-il que l'esprit se délasse quelquefois. Nous ne pouvons pas toujours lire vos livres. Et puis , à vous dire la vérité , vos livres ne se font plus lire comme ils faisoient : il y a longtemps que vous ne dites plus rien de nouveau. En combien de façons avez-vous conté l'histoire du pape Honorius ! Que l'on regarde ce que vous avez fait depuis dix ans , vos disquisitions , vos dissertations , vos réflexions , vos considérations , vos observations , on n'y trouvera aucune chose , sinon que les propositions ne sont pas dans Jansénius. Hé ! messieurs , demeurez-en là : ne le dites plus. Aussi-

bien, à vous parler franchement, nous sommes résolus d'en croire plutôt le pape et le clergé de France, que vous.

Pour vous, monsieur, qui entrez maintenant en lice contre Desmarêts, nous ne refusons point de lire vos lettres. Poussez votre ennemi à toute rigueur : examinez chrétiennement ses mœurs et ses livres : feuillotez les registres du châtelet : employez l'autorité de saint Bernard, pour le déclarer visionnaire : établissez de bonnes règles pour nous aider à reconnoître les fous ; nous nous en servirons en temps et lieu. Mais ne lui portez point de coups qui puissent retomber sur les autres. Sur-tout, je vous le répète, gardez-vous bien de croire vos lettres aussi bonnes que les LETTRES PROVINCIALES. Ce seroit une étrange vision que celle-là. Je vois bien que vous voulez attraper ce genre d'écrire. L'enjouement de M. Pascal a plus servi à votre parti que tout le sérieux de M. Arnauld. Mais cet enjouement n'est point du tout votre caractère. Vous retombez dans les froides plaisanteries des ENLUMINURES. Vos bons mots ne sont d'ordinaire que de basses allusions. Vous croyez dire, par exemple, quelque chose de fort agréable, quand vous dites, sur une exclamation que fait M. Chamillard, que « son grand O n'est qu'un o en chiffre » ; et quand vous l'avertissez de ne pas suivre le grand nombre, « de peur d'être un docteur à la douzaine ».

On voit bien que vous vous efforcez d'être plaisant : mais ce n'est pas le moyen de l'être.

Retranchez-vous donc sur le sérieux ; remplissez vos lettres de longues et doctes périodes ; citez les peres ; jetez-vous souvent sur les injures, et presque toujours sur les antitheses. Vous êtes appelé à ce style. Il faut que chacun suive sa vocation.

Je suis, etc.

SECONDE LETTRE DE M. RACINE

EN RÉPONSE

À celles de Mrs. Dubois et Barbier d'Aucourt.

J E P O U R R O I S , messieurs , vous faire le même compliment que vous me faites ; je pourrais vous dire qu'on vous fait beaucoup d'honneur de vous répondre : mais j'ai une plus haute idée de tout ce qui sort de Port-Royal , et je me tiens au contraire fort honoré d'entretenir quelque commerce avec ceux qui approchent de si grands hommes. Toute la grace que je vous demande , c'est qu'il me soit permis de vous répondre en même temps à tous deux ; car , quoique vos lettres soient écrites d'une maniere bien différente , il suffit que vous combattiez pour la même cause ; je n'ai point d'égard à

l'inégalité de vos humeurs, et je ferois conscience de séparer deux jansénistes. Aussi-bien, je vois que vous me reprochez à peu près les mêmes crimes; toute la différence qu'il y a, c'est que l'un me les reproche avec chagrin, et tâche par-tout d'émouvoir la pitié et l'indignation de ses lecteurs, au lieu que l'autre s'est chargé de les réjouir. Il est vrai que vous n'êtes pas venus à bout de votre dessein, le monde vous a laissés rire et pleurer tout seuls. Mais le monde est d'une étrange humeur; il ne vous rend point justice: pour moi, qui fais profession de vous la rendre, je vous puis assurer au moins que le mélancolique m'a fait rire, et que le plaisant m'a fait pitié. Ce n'est pas que vous demeuriez toujours dans les bornes de votre partage: il prend quelquefois envie au plaisant de se fâcher, et au mélancolique de s'égayer; car, sans compter la manière ingénieuse dont il nous peint ces Romains qu'on voyoit à la tête d'une armée et à la queue d'une charrue, il me dit assez galamment « que si je veux me servir de « l'autorité de saint Grégoire en faveur de la tragédie, il faut me résoudre à être toute ma vie le « poète de la passion ». Voyez à quoi l'on s'expose, quand on force son naturel; il n'a pu rire sans abuser du plus saint de nos mystères; et la seule plaisanterie qu'il fait est une impiété.

Mais vous vous accordez sur-tout dans la pensée que je suis un poète de théâtre, vous en êtes pleine-

ment persuadés ; et c'est le sujet de toutes vos réflexions sévères et enjouées. Où en seriez-vous, messieurs , si l'on découvroit que je n'ai point fait de comédies ? Voilà bien des lieux communs hasardés, et vous auriez pénétré inutilement tous les replis du cœur d'un poète.

Par exemple, messieurs, si je supposois que vous êtes deux grands docteurs ; si je prenois mes mesures là-dessus, et qu'ensuite (car il arrive des choses plus extraordinaires) on vînt à découvrir que vous n'êtes rien moins tous deux que de savants théologiens, que ne diriez-vous point de moi ? Vous ne manqueriez pas encore de vous écrire que je ne me connois point en auteurs , que je confonds les CHAMILLARDES avec les VISIONNAIRES , et que je prends des hommes fort communs pour de grands hommes. Aussi ne prétendez pas que je vous donne cet avantage sur moi ; j'aime mieux croire, sur votre parole , que vous ne savez pas les peres , et que vous n'êtes tout au plus que les très humbles serviteurs de l'auteur des IMAGINAIRES.

Je croirai même, si vous voulez, que vous n'êtes point de Port-Royal, comme le dit un de vous, quoiqu'à dire le vrai, j'aie peine à comprendre qu'il ait renoncé de gaieté de cœur à sa plus belle qualité. Combien de gens ont lu sa lettre , qui ne l'eussent pas regardée si le Port-Royal ne l'eût adoptée , si ces messieurs ne l'eussent distribuée avec les mêmes

éloges qu'un de leurs écrits ! Il a voulu peut-être imiter M. Pascal, qui dit dans quelqu'une de ses lettres qu'il n'est point de Port-Royal. Mais, messieurs, vous ne considérez pas que M. Pascal faisoit honneur à Port-Royal, et que Port-Royal vous fait beaucoup d'honneur à tous deux. Croyez-moi, si vous en êtes, ne faites point de difficulté de l'avouer ; et si vous n'en êtes point, faites tout ce que vous pourrez pour y être reçus, vous n'avez que cette voie pour vous distinguer. Le nombre de ceux qui condamnent Jansénius est trop grand ; le moyen de se faire connoître dans la foule ? Jetez-vous dans le petit nombre de ses défenseurs ; commencez à faire les importants ; mettez-vous dans la tête que l'on ne parle que de vous, et que l'on vous cherche par-tout pour vous arrêter ; délogez souvent ; changez de nom, si vous ne l'avez déjà fait ; ou plutôt n'en changez point du tout, vous ne sauriez être moins connus qu'avec le vôtre. Sur-tout louez vos messieurs, et ne les louez pas avec retenue. Vous les placez justement après David et Salomon ; ce n'est pas assez, mettez-les devant : vous ferez un peu souffrir leur humilité ; mais ne craignez rien, ils sont accoutumés à bénir tous ceux qui les font souffrir.

Aussi vous vous en acquittez assez bien : vous les voulez obliger, à quelque prix que ce soit. C'est peu de les préférer à tous ceux qui ont jamais paru

dans le monde, vous les préférez même à ceux qui se sont le plus signalés dans leur parti ; vous rabaissez M. Pascal pour relever l'auteur des *IMAGINAIRES* ; vous dites que M. Pascal n'a que l'avantage d'avoir eu des sujets plus heureux que lui. Mais, monsieur, vous qui êtes plaisant, et qui croyez vous connoître en plaisanterie, croyez-vous que le *POUVOIR PROCHAIN* et la *GRACE SUFFISANTE* fussent des sujets plus divertissans que tout ce que vous appelez les visions de Desmarêts ? Cependant vous ne nous persuaderez pas que les dernières *IMAGINAIRES* soient aussi agréables que les premières *PROVINCIALES* ; tout le monde lisoit les unes, et vos meilleurs amis peuvent à peine lire les autres.

Pensez-vous vous-même que je fasse une grande injustice à ce dernier de lui attribuer une *CHAMILLARDE* ? Savez-vous qu'il y a d'assez bonnes choses dans ces *CHAMILLARDES* ? Cet homme ne manque point de hardiesse ; il possède assez bien le caractère de Port-Royal ; il traite le pape familièrement ; il parle aux docteurs avec autorité. Que dis-je ? Savez-vous qu'il a fait un grand écrit qui a mérité d'être brûlé ? Mais cela seroit plaisant, que je prisse contre vous le parti de tous vos auteurs ; c'est bien assez d'avoir défendu M. Pascal. Il est vrai que j'ai eu quelque pitié de voir traiter l'auteur des *CHAMILLARDES* avec tant d'inhumanité, et tout

cela parcequ'on l'a convaincu de quelques fautes. Il fera mieux une autre fois ; il a bonne intention. Il s'est fait cent querelles pour vos amis ; voulez-vous qu'il soit mal avec tout le monde, et qu'il ne soit estimé des jésuites ni des jansénistes ? Ne craignez-vous point qu'on vous fasse le même traitement ? Car qui empêchera quelqu'un de me répondre, et de me dire, en parlant de vous : Quoi ! monsieur, vous avez pu croire que messieurs de Port-Royal avoient adopté une lettre si peu digne d'eux ! Ne voyez-vous point qu'elle rebat cent fois la même chose ; qu'elle est obscure en beaucoup d'endroits, et froide par-tout ? Ils me diront ces raisons et d'autres encore, et j'en serai fâché pour vous ; car votre belle humeur tient à peu de chose ; la moindre mortification la suspendra, et vous retombez dans la mélancolie de votre confrere.

Mais il s'ennuieroit peut-être, si je le laissois plus long-temps sans l'entretenir : il faut revenir à lui, et faire tout ce que je pourrai pour le divertir. J'avoue que ce n'est pas une petite entreprise ; car, que dire à un homme qui ne prend rien en raillerie, et qui trouve par-tout des sujets de se fâcher ? Ce n'est pas que je condamne sa mauvaise humeur ; il a ses raisons : c'est un homme qui s'intéresse sérieusement dans le succès de vos affaires ; il voit qu'elles vont de pis en pis, et qu'il n'est pas temps de se réjouir. C'est sans doute ce qui fait qu'il s'ennuie.

porte tant contre la comédie. Comment peut-on aller au théâtre, comment peut-on se divertir, lorsque la vérité est persécutée, lorsque la fin du monde s'approche, lorsque tout le monde a tantôt signé? Voilà ce qu'il pense; et c'est ce qu'allégua un jour fort à propos un de vos confreres; car je ne dis rien de moi-même.

C'étoit chez une personne qui, en ce temps-là, étoit fort de vos amies; elle avoit eu beaucoup d'envie d'entendre lire le *TARTUFFE*, et l'on ne s'opposa point à sa curiosité; on vous avoit dit que les jésuites étoient joués dans cette comédie: les jésuites au contraire se flattoient qu'on en vouloit aux jansénistes. Mais il n'importe; la compagnie étoit assemblée; Moliere alloit commencer, lorsqu'on vit arriver un homme fort échauffé, qui dit tout bas à cette personne: Quoi! madame, vous entendrez une comédie le jour que le mystere de l'iniquité s'accomplit, ce jour qu'on nous ôte nos meres? Cette raison parut convaincante; la compagnie fut congédiée. Moliere s'en retourna bien étonné de l'empressement qu'on avoit eu pour le faire venir, et de celui qu'on avoit pour le renvoyer...

En effet, messieurs, quand vous raisonnerez de la sorte, nous n'aurons rien à répondre, il faudra se rendre: car, de me demander, comme vous faites, si je crois la comédie une chose sainte, si je la crois propre à faire mourir le vieil homme; je dirai

que non : mais je vous dirai en même temps qu'il y a des choses qui ne sont pas saintes , et qui sont pourtant innocentes. Je vous demanderai si la chasse, la musique, le plaisir de faire des sabots, et quelques autres plaisirs que vous ne vous refusez pas à vous-mêmes , sont fort propres à faire mourir le vieil homme, s'il faut renoncer à tout ce qui divertit, s'il faut pleurer à toute heure. Hélas ! oui, dira le mélancolique. Mais que dira le plaisant ? Il voudra qu'il lui soit permis de rire quelquefois, quand ce ne seroit que d'un jésuite : il vous prouvera, comme ont fait vos amis, que la raillerie est permise, que les peres ont ri, que Dieu même a raillé. Et vous semble-t-il que les lettres provinciales soient autre chose que des comédies ? Dites-moi, messieurs, qu'est-ce qui se passe dans les comédies ? On y joue un valet fourbe, un bourgeois avare, un marquis extravagant , et tout ce qu'il y a dans le monde de plus digne de risée. J'avoue que le provincial a mieux choisi ses personnages ; il les a cherchés dans les couvents et dans la sorbonne ; il introduit sur la scene, tantôt des jacobins, tantôt des docteurs, et toujours des jésuites. Combien de rôles leur fait-il jouer ! tantôt il amene un jésuite bon homme, tantôt un jésuite méchant, et toujours un jésuite ridicule. Le monde en a ri pendant quelque temps ; et le plus austere janséniste auroit cru trahir la vérité que de n'en pas rire.

Reconnoissez donc, monsieur, que puisque nos comédies ressemblent si fort aux vôtres, il faut bien qu'elles ne soient pas si criminelles que vous le dites. Pour les peres, c'est à vous de nous les citer : c'est à vous, ou à vos amis, de nous convaincre par une foule de passages, que l'église nous interdit absolument la comédie en l'état qu'elle est ; alors nous cesserons d'y aller, et nous attendrons patiemment que le temps vienne de mettre les jésuites sur le théâtre.

J'en pourrois dire autant des romans, et il semble que vous ne les condamnez pas tout-à-fait. « Mon Dieu ! monsieur, me dit l'un de vous, que vous avez de choses à faire avant que de lire les « romans » ! Vous voyez qu'il ne défend pas de les lire ; mais il veut auparavant que je m'y prépare sérieusement. Pour moi, je n'en avois pas une idée si haute ; je croyois que ces sortes d'ouvrages n'étoient bons que pour désennuyer l'esprit, pour l'accoutumer à la lecture, et pour le faire passer ensuite à des choses plus solides. En effet, quel moyen de retourner aux romans , quand on a lu une fois les voyages de Saint-Amour , Wendrox , Palafox , et tous vos auteurs ? Sans mentir , ils ont toute une autre maniere d'écrire que les faiseurs de romans ; ils ont toute une autre adresse pour embellir la vérité : ainsi vous avez grand tort quand vous m'accusez de les comparer avec les autres. Je n'ai point

prétendu égaler Desmarêts à M. le Maître : il ne faut point pour cela que vous souleviez les juges et le palais contre moi ; je reconnois de bonne foi que les plaidoyers de ce dernier sont, sans comparaison, plus dévots que les romans du premier : je crois bien que si Desmarêts avoit revu ses romans depuis sa conversion, comme on dit que M. le Maître a revu ses plaidoyers, il y auroit peut-être mis de la spiritualité ; mais il a cru qu'un pénitent devoit oublier tout ce qu'il a fait pour le monde. Quel pénitent, dites-vous, qui fait des livres de lui-même ; au lieu que M. le Maître n'a jamais osé faire que des traductions ! Mais, messieurs, il n'est pas que M. le Maître n'ait fait des préfaces, et vos préfaces sont fort souvent de fort gros livres. Il faut bien se hasarder quelquefois : si les saints n'avoient fait que traduire, vous ne traduiriez que des traductions.

Vous vous étendez fort au long sur celle qu'on a faite de Térence ; vous dites que je n'en puis tirer aucun avantage, et que le traducteur a rendu un grand service à l'état et à l'église, en expliquant un auteur nécessaire pour apprendre la langue latine. Je le veux bien. Mais pourquoi choisir Térence ? Cicéron n'est pas moins nécessaire que lui ; il est plus en usage dans les colleges ; il est assurément moins dangereux : car quand vous nous dites qu'on ne trouve point dans Térence ces passions couvertes que vous craignez tant, il faut bien que vous

n'ayez jamais lu la premiere et la cinquieme scené de l'Andrienne, et tant d'autres endroits des comédies que l'on a traduites, vous y auriez vu ces passions naïvement exprimées; ou plutôt il faut que vous ne les ayez lus que dans le françois, et en ce cas j'avoue que vous les avez pu lire sans danger.

Voilà, messieurs, tout ce que je voulois vous dire; car pour l'histoire des capucins, il paroît bien, par la maniere dont vous la niez, que vous la croyez véritable. L'un de vous me reproche seulement d'avoir pris des capucins pour des cordeliers; l'autre me veut faire croire que j'ai voulu parler du pere Mulard. Non, messieurs; je sais combien ce cordelier est décrié parmi vous: on se plaignoit encore en ce temps-là d'un capucin, et ce sont des capucins qui ont bu le cidre. Il se peut faire que celui qui m'a conté cette aventure, et qui y étoit présent, n'a pas retenu exactement le nom du pere dont on se plaignoit; mais cela ne fait pas que le reste ne soit véritable. Et pourquoi le nier? quel tort cela fait-il à la mere Angélique? Cela ne doit point empêcher vos amis d'achever sa vie qu'ils ont commencée; ils pourront même se servir de cette histoire, et ils en feront un chapitre particulier, qu'ils intituleront: *DE L'ESPRIT DE DISCERNEMENT QUE DIEU AVOIT DONNÉ À LA SAINTE MERE.*

Vous voyez bien que je ne cherche pas à faire de longues lettres. Je ne manquerois pas de ma-

tiere pour grossir celle-ci ; je pourrois vous rapporter cent de vos passages, comme vous rapportez presque tous les miens : mais , ou ils seroient ennuyeux, et je ne veux pas que vous vous ennuyiez vous-mêmes ; ou ils seroient divertissans, et je ne veux pas qu'on me reproche, comme à vous, que je ne divertis que par les passages des autres. Je prévois même que je ne vous écrirai pas davantage. Je ne refuse point de lire vos *APOLOGES*, ni d'être spectateur de vos disputes ; mais je ne veux point y être mêlé. Ce seroit une chose étrange, que, pour un avis que j'ai donné en passant, je me fusse attiré sur les bras tous les disciples de saint Augustin. Ils n'y trouveroient pas leur compte ; ils n'ont point accoutumé d'avoir affaire à des inconnus : il leur faut des gens connus et des plus élevés en dignité ; je ne suis ni l'un ni l'autre, et par conséquent je crains peu ces vérités dont vous me menacez. Il se pourroit faire qu'en voulant me dire des injures, vous en diriez au meilleur de vos amis ; croyez-moi, retournez aux jésuites, ce sont vos ennemis naturels.

De Paris, ce 10 mai 1666.

DISCOURS

Prononcé à l'Académie françoise à la réception de M. l'abbé COLBERT, le 30 octobre 1678.

MONSIEUR,

IL m'est sans doute très honorable de me voir à la tête de cette célèbre compagnie ; et je dois beaucoup au hasard de m'avoir mis dans une place où le mérite ne m'auroit jamais élevé. Mais cet honneur, si grand par lui-même, me devient, je l'avoue, encore plus considérable, quand je songe que la première fonction que j'ai à faire dans la place où je suis, c'est de vous expliquer les sentiments que l'académie a pour vous.

Vous croyez lui devoir des remercimens pour l'honneur que vous dites qu'elle vous a fait ; mais elle a aussi des graces à vous rendre : elle vous est obligée, non seulement de l'honneur que vous lui faites, mais encore de celui que vous avez déjà fait à toute la république des lettres.

Oui, monsieur, nous savons combien elles vous sont redevables. Il y a long-temps que l'académie a

les yeux sur vous : aucune de vos démarches ne lui a été inconnue. Vous portez un nom que trop de raisons ont rendu sacré pour les gens de lettres : tout ce qui regarde votre illustre maison ne leur sauroit plus être ni inconnu ni indifférent.

Nous avons considéré avec attention les progrès que vous avez faits dans les sciences : mais si vous aviez excité d'abord notre curiosité, vous n'avez guere tardé à exciter notre admiration. Et quels applaudissements n'a-t-on point donnés à cette excellente philosophie que vous avez publiquement enseignée ! Au lieu de quelques termes barbares, de quelques frivoles questions que l'on avoit accoutumé d'entendre dans les écoles, vous y avez fait entendre de solides vérités, les plus beaux secrets de la nature, les plus importants principes de la métaphysique. Non, monsieur, vous ne vous êtes point borné à suivre une route ordinaire ; vous ne vous êtes point contenté de l'écorce de la philosophie, vous en avez approfondi tous les secrets. Vous avez rassemblé ce que les anciens et les modernes avoient de solide et d'ingénieux ; vous avez parcouru tous les siècles pour nous en rapporter les découvertes. L'oserai-je dire ? vous avez fait connoître, dans les écoles, Aristote même, dont on n'y voit souvent que le fantôme.

Cependant cette savante philosophie n'a été pour vous qu'un passage pour vous élever à une plus no-

ble science, je veux dire à la science de la religion. Et quels progrès n'avez-vous point faits dans cette étude sacrée ! Avec quelles marques d'estime la plus fameuse faculté de l'univers vous a-t-elle adopté, vous a-t-elle associé dans son corps ! L'académie a pris part à tous vos honneurs.. Elle applaudissoit à vos célèbres actions ; mais, monsieur, depuis qu'elle vous a vu monter en chaire, qu'elle vous a entendu prêcher les vérités de l'évangile, non seulement avec toute la force de l'éloquence, mais même avec toute la justesse et toute la politesse de notre langue, alors l'académie ne s'est plus contentée de vous admirer, elle a jugé que vous lui étiez nécessaire. Elle vous a choisi, elle vous a nommé pour remplir la première place qu'elle a pu donner. Oui, monsieur, elle vous a choisi : car (nous voulons bien qu'on le sache) ce n'est point la brigue, ce ne sont point les sollicitations qui ouvrent les portes de l'académie ; elle va elle-même au-devant du mérite ; elle lui épargne l'embarras de se venir offrir ; elle cherche les sujets qui lui sont propres. Et qui pouvoit lui être plus propre que vous ? Qui pouvoit mieux nous seconder dans le dessein que nous nous sommes tous proposé de travailler à immortaliser les grandes actions de notre auguste protecteur ? Qui pouvoit mieux nous aider à célébrer ce prodigieux nombre d'exploits, dont la grandeur nous accable, pour ainsi dire, et nous met dans l'impuissance de les exprimer ? Il nous

faut des années entières pour écrire dignement une seule de ses actions.

Cependant chaque année, chaque mois, chaque journée même, nous présente une foule de nouveaux miracles. Étonnés de tant de triomphes, nous pensions que la guerre eût porté sa gloire au plus haut point où elle pouvoit monter. En effet, après tant de provinces si rapidement conquises, tant de batailles gagnées, les places emportées d'assaut, les villes sauvées du pillage, et toutes ces grandes actions dont vous nous avez fait une si vive peinture, auroit-on pu s'imaginer que cette gloire dût encore croître? La paix qu'il vient de donner à l'Europe nous présente quelque chose de plus grand encore que tout ce qu'il a fait dans la guerre. Je n'ai garde d'entreprendre ici de faire l'éloge de ce héros, après l'éloquent discours que vous venez de nous faire entendre. Non seulement nous y avons reconnu l'élévation de votre esprit, la sublimité de vos pensées; mais on y voit briller sur-tout ce zele pour votre prince, et cette ardente passion pour sa gloire, qui est la marque si particuliere à laquelle on reconnoît toute votre illustre famille. Tandis que le chef de la maison, rempli de ce noble zele, ne donne point de relâche à son infatigable génie; tandis qu'il jette un œil pénétrant jusques dans les moindres besoins de l'état; avec quelle ardeur, quelle vigilance, ses enfants, ses freres, ses neveux, tout ce qui lui appartient, s'empres-

sent-ils à le soulager , à le seconder ! L'un travaille heureusement à soutenir la gloire de la navigation ; l'autre se signale dans les premiers emplois de la guerre ; l'autre donne tous ses soins à la paix , et renverse tous les obstacles que quelques désespérés vouloient apporter à ce grand ouvrage. Je ne finirois point si je vous mettois devant les yeux tout ce qu'il y a d'illustre dans votre maison. Vous entrez , monsieur , dans une compagnie que vous trouverez pleine de ce même esprit , de ce même zele. Car , je le répète encore , nous sommes tous rivaux dans la passion de contribuer quelque chose à la gloire d'un si grand prince. Chacun y emploie les différents talents que la nature lui a donnés. Et ce travail même qui nous est commun , ce dictionnaire , qui de soi-même semble une occupation si seche et si épineuse , nous y travaillons avec plaisir. Tous les mots de la langue , toutes les syllabes nous paroissent précieuses , parceque nous les regardons comme autant d'instruments qui doivent servir à la gloire de notre auguste protecteur.

DISCOURS

Prononcé à l'Académie françoise , à la réception de MM. T. CORNEILLE et BERGERET, le 2 janvier 1685.

M E S S I E U R S ,

I L n'est pas besoin de dire ici combien l'académie a été sensible aux deux pertes considérables qu'elle a faites presque en même temps, et dont elle seroit inconsolable, si, par le choix qu'elle a fait de vous, elle ne les voyoit aujourd'hui heureusement réparées.

Elle a regardé la mort de M. Corneille comme un des plus grands coups qui la pût frapper : car bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivoit ; et l'académie, dont il étoit le doyen , avoit au moins la consolation de voir dans la liste où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudiroit pas en lui-même, et ne ressentiroit pas un secret plaisir d'avoir pour confrere un homme de ce mérite? Vous, monsieur, qui non seulement étiez son frere, mais qui avez couru long-temps une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poësie; vous savez en quel état se trouvoit la scene françoise lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connoissance des véritables beautés du théâtre; les auteurs aussi ignorants que les spectateurs; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caracteres; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisoient le principal ornement; en un mot, toutes les regles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, par-tout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, votre illustre frere, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siecle, enfin inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scene la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable; accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derriere lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la

plupart, désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvoient égaler.

La scene retentit encore des acclamations qu'exciterent à leur naissance le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. À dire le vrai, où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentiments! Quelle dignité et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caracteres! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable; enfin, ce qui lui est sur-tout particulier, une

certaine force, une certaine élévation, qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques uns, plus estimables que les vertus des autres : personnage véritablement né pour la gloire de son pays ; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athenes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivoient en même temps qu'eux.

Oui, monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les états ; nous ne craindrons point de dire, à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie, que du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, comme ceux de M. votre frere, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse : la postérité, qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les élever à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poète et le grand

capitaine. Le même siècle , qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste , ne se glorifie guere moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi , lorsque dans les âges suivants on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point , Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que sous le regne du plus grand de ses rois a fleuri le plus grand de ses poètes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie ; que même , deux jours avant sa mort , et lorsqu'il ne lui restoit plus qu'un rayon de connoissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité ; et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remerciements pour LOUIS LE GRAND.

Voilà , monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frere : voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connoître à toute l'Europe. Il en avoit d'autres qui , bien que moins éclatantes aux yeux du public , ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges ; je veux dire , homme de probité et de piété , bon pere de famille , bon parent , bon ami. Vous le savez , vous qui avés toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt,

non pas même aucune émulation pour la gloire, n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il étoit encore un très bon académicien : il aimoit, il cultivoit nos exercices ; il y apportoit sur-tout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies. L'a-t-on jamais vu vouloir se préférer à aucun de ses confreres ? L'a-t-on jamais vu vouloir tirer ici aucun avantage des applaudissemens qu'il recevoit dans le public ? Au contraire, après avoir paru en maître, et, pour ainsi dire, régné sur la scène, il venoit, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissoit, pour me servir de ses propres termes, laissoit ses lauriers à la porte de l'académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, et, de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matieres de poésie.

Vous auriez pu bien mieux que moi, monsieur, lui rendre ici les justes honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être appréhendé avec raison qu'en faisant l'éloge d'un frere, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eue en vue, lorsque, tout d'une voix, nous vous avons appelé pour remplir sa place ; persuadés que nous sommes que nous retrouverons en vous, non seulement son nom, son même

esprit, son même enthousiasme, mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zèle pour l'académie.

Je m'apperçois qu'en parlant de modestie, de vertu, et des autres qualités propres pour l'académie, tout le monde songe ici avec douleur à l'autre perte que nous avons faite ; je veux dire à la mort du savant M. de Cordemoy, qui, avec tant d'autres talents, possédoit au souverain degré toutes les parties d'un véritable académicien ; sage, exact, laborieux, et qui, si la mort ne l'eût point ravi au milieu de son travail, alloit peut-être porter l'histoire aussi loin que M. Corneille a porté la tragédie. Mais, après tout ce que vous avez dit sur son sujet, vous, monsieur, qui, par l'éloquent discours que vous venez de faire, vous êtes montré si digne de lui succéder, je n'ai garde de vouloir entreprendre un éloge qui, sans rien ajouter à sa louange, ne feroit qu'affoiblir l'idée que vous avez donnée de son mérite.

Nous avons perdu en lui un homme qui, après avoir donné au barreau une partie de sa vie, s'étoit depuis appliqué tout entier à l'étude de notre ancienne histoire. Nous lui avons choisi pour successeur un homme qui, après avoir été assez longtemps l'organe d'un parlement célèbre, a été appelé à un des plus importants emplois de l'état, et qui, avec une connoissance exacte et de l'histoire

et de tous les bons livres, nous apporte encore quelque chose de bien plus utile et de bien plus considérable pour nous, je veux dire la connoissance parfaite de la merveilleuse histoire de notre protecteur.

Et qui pourra mieux que vous nous aider à parler de tant de grands événements, dont les motifs et les principaux ressorts ont été si souvent confiés à votre fidélité, à votre sagesse? Qui sait mieux à fond tout ce qui s'est passé de mémorable dans les cours étrangères, les traités, les alliances, et enfin toutes les importantes négociations qui, sous son regne, ont donné le branle à toute l'Europe? ¹

Toutefois, disons la vérité, monsieur, la voie de la négociation est bien courte sous un prince qui, ayant toujours de son côté la puissance et la raison, n'a besoin pour faire exécuter ses volontés, que de les déclarer. Autrefois la France, trop facile à se laisser surprendre par les artifices de ses voisins, autant qu'elle étoit heureuse et redoutable dans la guerre, autant passoit-elle pour infortunée dans les accommodements. L'Espagne sur-tout, l'Espagne, son orgueilleuse ennemie, se vante de n'avoir jamais signé, même au plus fort de nos prospérités, que des traités avantageux, et de regagner souvent par un trait de plume ce qu'elle avoit

(1) M. Bergeret étoit premier commis de M. de Croissy ministre et secrétaire d'état pour les affaires étrangères.

perdu en plusieurs campagnes. Que lui sert maintenant cette adroite politique , dont elle faisoit tant de vanité ? Avec quel étonnement l'Europe a-t-elle vu , dès les premières démarches du roi , cette superbe nation contrainte de venir jusques dans le Louvre reconnoître publiquement son infériorité , et nous abandonner depuis , par des traités solennels , tant de places si fameuses , tant de grandes provinces , celles même dont ses rois empruntoient leurs plus glorieux titres ! Comment s'est fait ce changement ? Est-ce par une longue suite de négociations trainées ? Est-ce par la dextérité de nos ministres dans les pays étrangers ? Eux-mêmes confessent que le roi fait tout , voit tout dans les cours où il les envoie , et qu'ils n'ont tout au plus que l'embarras d'y faire entendre avec dignité ce qu'il leur a dicté avec sagesse.

Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière , et dans cette même saison où nous sommes , lorsqu'on voyoit de toutes parts tant de haines éclater , tant de ligues se former , et cet esprit de discorde et de défiance qui souffloit la guerre aux quatre coins de l'Europe , qui l'eût dit , qu'avant la fin du printemps tout seroit calme ? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligues ? Comment accorder tant d'intérêts si contraires ? Comment calmer cette foule d'états et de princes , bien plus irrités de notre puissance , que des mauvais trai-

tements qu'ils prétendoient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffiroient pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Allemagne, qui n'en devoit examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y étoit appliquée n'en étoit encore qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avoit résolu dans son cabinet qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, et les envoie à son ambassadeur à la Haie. Là-dessus les provinces délibèrent; les ministres des hauts-alliés s'assemblent; tout s'agite, tout se remue: les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande; les autres redemandent ce qu'on leur a pris; et tous ont résolu de ne point poser les armes. Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées, et, comme le Jupiter d'Homere, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons; ici, il envoie des généraux à ses alliés; là, il fait foudroyer Gênes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage ses peuples, et les fait jouir par avance des fruits de la paix; et enfin, comme il l'avoit prévu, voit ses

ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter, ou, pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.

Quel avantage pour tous tant que nous sommes, messieurs, qui, chacun selon nos différents talents, avons entrepris de célébrer tant de grandes choses ! Vous n'aurez point, pour les mettre en jour, à discuter, avec des fatigues incroyables, une foule d'intrigues difficiles à développer. Vous n'aurez pas même à fouiller dans le cabinet de ses ennemis : leur mauvaise volonté, leur impuissance, leur douleur est publique à toute la terre. Vous n'aurez point à craindre enfin tous ces longs détails de chicanes ennuyeuses qui sechent l'esprit de l'écrivain, et qui jettent tant de langueur dans la plupart des histoires modernes, où le lecteur qui cherchoit des faits, ne trouvant que des paroles, sent mourir à chaque pas son attention, et perd de vue le fil des événements. Dans l'histoire du roi, tout vit, tout marche, tout est en action : il ne faut que le suivre, si l'on peut, et le bien étudier lui seul. C'est un enchaînement continuel de faits merveilleux, que lui-même commence, que lui-même achève, aussi clairs, aussi intelligibles quand ils sont exécutés, qu'impénétrables

avant l'exécution. En un mot, le miracle suit de près un autre miracle : l'attention est toujours vive, l'admiration toujours tendue ; et l'on n'est pas moins frappé de la grandeur et de la promptitude avec laquelle se fait la paix, que de la rapidité avec laquelle se font les conquêtes.

Heureux ceux qui, comme vous, monsieur, ont l'honneur d'approcher de près ce grand prince, et qui, après l'avoir contemplé avec le reste du monde dans ces importantes occasions où il fait le destin de toute la terre, peuvent encore le contempler dans son particulier, et l'étudier dans les moindres actions de sa vie, non moins grand, non moins héros, non moins admirable, plein d'équité, plein d'humanité, toujours tranquille, toujours maître de lui, sans inégalité, sans foiblesse, et enfin le plus sage, le plus parfait de tous les hommes !

EXTRAIT

DU TRAITÉ DE LUCIEN,

Intitulé : *Comment il faut écrire l'histoire.*

L'HISTOIRE est toute différente de la poésie. Le poète a besoin de tous les dieux : quand il veut peindre Agamemnon, il lui faut la tête et les yeux de Jupiter, la poitrine de Neptune, le bouclier de Mars. L'historien peint Philippe borgne, comme il étoit.

Alexandre jetta dans l'Hydaspe l'histoire d'Aristobule, qui lui faisoit faire des actions merveilleuses qu'il n'avoit point faites, et lui dit qu'il lui faisoit grace de ne l'y pas faire jetter lui-même.

Il y a des historiens qui croient faire grand plaisir à un prince en ravalant le mérite de ses ennemis. Achille seroit moins grand s'il n'avoit pas défait un Hector. D'autres invectivent contre les chefs des ennemis, comme s'ils vouloient les défaire la plume à la main.

Un autre remplira son histoire de petits détails et de mots de l'art, comme feroit un soldat ou un ouvrier qui auroit travaillé dans le camp ; un autre emploiera tout son temps à faire d'ennuyeuses descriptions de l'habillement ou des armes du général,

ou d'un bois : et quand ils viennent aux grandes affaires , ils y sont tout neufs ; ils pensent attraper le merveilleux , en écrivant des choses contre le vraisemblable , des blessures prodigieuses , des morts incroyables.

L'un se sert quelquefois de phrases belles et magnifiques, comme pourroit faire un poëte, et tombe tout-à-coup dans de basses expressions. C'est un homme qui a un pied chaussé d'un brodequin et une sandale à l'autre pied.

Un autre décrit curieusement et fort au long les petites choses, et passe légèrement sur les grandes.

Voilà les principales fautes où peut tomber un historien. Voici les principales qualités qu'il doit avoir.

Les deux plus nécessaires , ce sont un bon sens pour les choses du monde , et une agréable expression. La première est un don du ciel ; l'autre se peut acquérir par un grand travail et une grande lecture des anciens.

Il faut qu'un historien ait vu une armée, des soldats rangés en bataille , ce que c'est qu'une aile, un front, des bataillons, des machines de guerre, etc. qu'il ne s'en rapporte pas aux yeux d'autrui.

Sur-tout il doit être libre , n'espérant ni ne craignant rien ; inaccessible aux présents et aux récompenses , ne faisant grace à personne, juge équitable et indifférent, sans pays et sans maître, αἰσίου.

Qu'il dise les choses comme elles sont, sans les farder ni les déguiser ; car il n'est pas poëte, il est narrateur, et par conséquent n'est point responsable de ce qu'il raconte : en un mot, il faut qu'il sacrifie à la seule vérité, et qu'il n'ait pas devant les yeux des espérances aussi courtes que celles de cette vie, mais l'estime de toute la postérité. Qu'il imite cet architecte du phare d'Égypte, qui mit sur du plâtre le nom du roi qui l'employoit, mais dessous ce plâtre son propre nom, sachant bien que le plâtre tomberoit, et que son nom se verroit éternellement sur la pierre.

Alexandre a dit plus d'une fois : « Oh ! que ne
« puis-je venir dans trois ou quatre cents ans, pour
« entendre de quelle maniere les hommes parleront
« de moi ! »

Il ne faut pas se mettre en tête d'avoir un style si magnifique, il faut s'y prendre plus familièrement. Que le sens à la vérité soit pressé, qu'il y ait du sens et des choses par-tout, mais que l'expression soit claire, et comme parlent les honnêtes gens. Car, comme l'historien ne doit avoir dans l'esprit que la liberté et la vérité, il faut aussi qu'il n'ait pour but dans son style que la netteté, et de représenter les choses telles qu'elles sont. En un mot, que tout le monde l'entende, et que les savants le louent : ce qui arrivera, s'il se sert d'expressions qui ne soient point trop recherchées, ni aussi trop communes.

Il faut pourtant que l'historien ait quelque chose du poète dans les pensées, sur-tout lorsqu'il viendra à décrire une bataille, des armées qui se vont choquer, des vaisseaux prêts à combattre : c'est alors qu'il a besoin, pour ainsi dire, d'un vent poétique qui enfle les voiles, et qui fasse grossir la mer. Il faut pourtant que l'expression ne s'élève guere de terre.

N'avoir point trop soin de l'harmonie et du son, mais aussi ne pas écorcher les oreilles.

Il faut bien prendre garde de qui on prend des mémoires, et ne consulter que des gens non suspects ou de haine ou de complaisance, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres.

Quand on a fait provision de bons mémoires, alors il faut les coudre, et faire comme un corps d'histoire, sec et décharné d'abord, pour y mettre ensuite la chair et les couleurs.

Il faut, comme le Jupiter d'Homere, que l'historien porte les yeux de tous côtés, et qu'il voie aussi bien ce qui se passe dans le parti ennemi, que dans l'autre parti.

Il doit être comme un miroir pur et sans tache, qui reçoit les objets tels qu'ils sont, ne mettant rien du sien qu'une expression naïve, sans se mettre en peine de quelle nature est ce qu'il dit, mais de quelle maniere il le doit dire.

Sa narration ne doit pas être dé cousue : non seu-

lement les choses doivent se suivre , mais se tenir les unes aux autres.

Il faut savoir ne point s'étendre dans les descriptions : témoin Homere, qui en a pu faire de si belles, et qui a si souvent passé par-dessus courageusement. Ne croyez point que Thucydide soit long dans la description de la peste ; songez de quelle importance est tout ce qu'il dit : il fuit les choses, mais les choses l'arrêtent malgré lui.

On peut s'élever et être orateur dans les harangues, pourvu qu'elles conviennent à celui qui parle.

Il faut être court et circonspect dans les jugements, jamais calomniateur. Il faut toujours être appuyé de preuves. L'historien n'est point devant des juges pour faire le procès à ceux dont il parle : il ne doit point être accusateur, mais historien.

F R A G M E N T S

HISTORIQUES.

QUAND le cardinal Mazarin sortit de France, il demanda un homme de confiance à M. le Tellier, qui lui donna Colbert, en priant le cardinal que quand il recevroit de lui des lettres secretes, il ne les gardât point, mais les rendit à Colbert. Un jour le cardinal en voulut garder une; Colbert lui résista, jusqu'à le mettre en colere.

Le cardinal Mazarin dit à Villeroi, quatre jours avant sa mort : « On fait bien des choses en cet état, qu'on ne fait pas se portant bien ». Le lendemain il vit M. le prince, lui parla long-temps, et fort affectueusement. M. le prince reconnut après qu'il ne lui avoit pas dit un mot de vrai.

Il recommanda au roi trois hommes; Colbert; Lescot jouaillier, et Ratabon des bâtimens.

M. Colbert disoit qu'au commencement que le roi prit connoissance des affaires, ce prince lui dit et aux autres ministres : « Je vous avoue franchement que j'ai un fort grand penchant pour les plaisirs; mais si vous vous appercevez qu'il me fasse négliger mes affaires, je vous ordonne de m'en avertir. »

La reine mere savoit qu'on arrêteroit M. Fouquet. On l'avoit dit à Laigues, pour le dire à madame de Chevreuse, afin qu'elle y disposât la reine ; ce qui se fit à Dampierre. Villeroi le sut aussi. Le roi vouloit le faire arrêter dans Vaux : « Quoi ! au milieu d'une fête qu'il vous donne ? » lui dit la reine.

Le roi, peu avant le jugement de M. Fouquet, dit à la reine dans son oratoire, qu'il vouloit qu'elle lui promît une chose qu'il lui demandoit ; c'étoit, si Fouquet étoit condamné, de ne lui point demander sa grace. Le jour de l'arrêt, il dit chez mademoiselle la Valliere : « S'il eût été condamné à mort, je l'aurois laissé mourir ». Il avoit dit à M. de Turenne très fortement de ne plus se mêler de cette affaire.

Le roi se nettoyant les pieds, un valet-de-chambre qui tenoit la bougie lui laissa tomber sur le pied de la cire toute brûlante ; il dit froidement : « Tu aurois aussi bien fait de la laisser tomber à terre. »

À un autre valet-de-chambre qui en hiver apporta sa chemise toute froide, il dit encore sans gronder : « Tu me la donneras brûlante à la canicule. »

Un portier du parc, qui avoit été averti que le roi devoit sortir par cette porte, ne s'y trouva pas, et se fit long-temps chercher. Comme il venoit tout

en courant, c'étoit à qui lui diroit des injures. Le roi dit : « Pourquoi le grondez-vous ? Croyez-vous
« qu'il ne soit pas assez affligé de m'avoir fait at-
« tendre ? »

Le nonce lui dit que si le doge de Gênes et quatre des principaux sénateurs venoient, la république demeurerait sans chefs pour la gouverner. Il répondit : « Ils apprendront à mieux gouverner. »

En donnant l'agrément et la dispense d'âge à M. Chopin pour la charge de lieutenant-criminel, le roi lui dit : « Je vous exhorte à suivre plutôt les
« maximes de vos ancêtres que les exemples de
« vos prédécesseurs. »

L'évêque de Metz, revenant de son séminaire, où il avoit passé dix jours, parloit devant le roi avec exagération du désintéressement de tous ses ecclésiastiques, qui ne faisoient aucun cas, disoit-il, ni de bénéfices ; ni de richesses , et qui même s'en moquoient : « Vous vous moquez donc bien d'eux, » lui dit le roi.

À son lever, l'archevêque d'Embrun louoit beaucoup la harangue de l'abbé Colbert. Le roi dit à M. de Maulevrier : « Promettez-moi de ne pas dire un
« mot à Colbert de tout ce que va dire l'archevêque
« d'Embrun ». Et ensuite il dit à l'archevêque :
« Continuez tant qu'il vous plaira. »

Le chevalier de Lorraine, obligé de se retirer, dit au roi, en prenant congé de lui, qu'il ne vouloit

plus songer qu'à son salut. Quand il fut sorti, le roi dit : « Le chevalier de Lorraine songe à faire une re-
« traite, et emmene avec lui le pere Nantouillet. »

Quand je lui eus récité mon discours, il me dit :
« Je vous louerois davantage, si vous ne m'aviez pas
« tant loué. »

On prétend que les remontrances que lui faisoit M. Colbert, au sujet des bâtimens, l'avoient chagriné jusques-là qu'il dit une fois à Mansard : « On
« me donne trop de dégoût, je ne veux plus songer
« à bâtir. »

Il écrivit à M. Colbert peu de jours avant la mort de ce ministre, pour lui commander de manger et de prendre soin de lui. M. Colbert ne dit pas un mot après qu'on lui eut lu cette lettre. On lui apporta un bouillon, et il le refusa. Madame Colbert lui dit : « Ne voulez-vous pas répondre au
« roi » ? Il lui dit : « Il est bien temps de cela ! c'est
« au roi des rois que je songe à répondre ». Comme elle lui disoit une autre fois quelque chose de cette nature, il lui dit : « Madame, quand j'étois dans ce
« cabinet à travailler pour les affaires du roi, ni
« vous ni les autres n'osiez y entrer ; et maintenant
« qu'il faut que je travaille aux affaires de mon salut, vous ne me laissez point en repos ». Le vicaire de saint Eustache vint lui dire qu'il avertiroit ses paroissiens de prier Dieu pour sa santé. « Non pas

« cela , dit M. Colbert : qu'ils prient Dieu de me
« faire miséricorde. »

T A I L L E S.

En 1658, 56 millions. En 1680, 32 millions.

En 1678, 40. En 1681, 35.

En 1679, 34. En 1685, 35.

La dépense des bâtimens, en 1685, a monté à
16 millions.

Le nonce Roberti disoit : « Bisogna infarinarsi
« di teologia, e far un fondo di politica. »

Le même nonce disoit à M. l'abbé le Tellier, de-
puis archevêque de Reims , qui lui soutenoit l'au-
torité du concile au-dessus du pape : « Ou n'ayez
« qu'un bénéfice, ou croyez à l'autorité du pape. »

M. l'archevêque de Reims répondit à l'évêque
d'Autun qui lui montrait un beau buffet d'argent
en lui disant qu'il étoit pour les pauvres : « Vous
« pouviez leur en épargner la façon. »

Quand il fut coadjuteur sous le titre de Nazian-
ze, les RR. PP..... lui vinrent demander sa protec-
tion. Il leur dit : « Je n'ai point de pouvoir à Reims;
« mais à Nazianze, tant que vous voudrez. »

On dit qu'à Strasbourg, quand le roi y fit son en-
trée, les députés des Suisses l'étant venus voir, l'ar-
chevêque de Reims, qui vit parmi eux l'évêque de
Bâle, dit à son voisin : « C'est quelque misérable,
« apparemment, que cet évêque. Comment ! lui dit
« l'autre, il a cent mille livres de rente. Oh ! oh ! dit

« l'archevêque, c'est donc un honnête homme ». Et il lui fit mille caresses.

Mylord Roussel, qui a eu depuis peu le cou coupé à Londres, en montant à l'échafaud donna sa montre au ministre qui l'exhortoit à la mort : « Tenez, » dit-il, voilà qui sert à marquer le temps ; je vais » compter par l'éternité ». Ce ministre étoit M. Burnet.

Dixfeld a avoué à un Danois, nommé M. Schell, que ce Grandval qui fut exécuté en Hollande pour avoir voulu assassiner le prince d'Orange, avoit déclaré en mourant que jamais le roi de France n'avoit eu connoissance de son dessein ; et que s'étant même voulu adresser à M. de Louvois, celui-ci lui dit que si le roi savoit qu'il eût une pareille pensée, il le feroit pendre.

On pensa commencer la guerre dès 1666. Le roi en avoit fort envie ; mais il n'y avoit rien de prêt. Lorsqu'on la commença, l'artillerie n'étoit pas prête ; et ce fut une des raisons qui fit qu'on s'arrêta à réparer Charleroi : de là le roi alla à Avesnes, où on fit venir la reine et madame de Montespan.

En 1672, le roi vouloit que messieurs de Malte se déclarassent aussi-contre les Hollandois ; ils dirent qu'ils ne se déclaroient jamais que contre les Turcs.

VITRY. Affection des habitants, feux de joie, lanternes à toutes les fenêtres. Ils arracherent de

l'église où le roi devoit entendre la messe, la tombe d'un de leurs gouverneurs qui avoit été dans le parti de la ligue, de peur que le roi ne vît dans leur église le nom et l'építaphe d'un rebelle.

SERMAISE, vilain lieu. Le fauteuil du roi pouvoit à peine tenir dans sa chambre.

COMMERCI. Le bruit de la cour ce jour-là étoit qu'on retourneroit à Paris.

TOUL. On séjourna un jour. Le roi fit le tour de la ville, visita les fortifications, et ordonna deux bastions du côté de la rivière.

METZ. On séjourna deux jours. Le maréchal de Créqui s'y rendit, et eut ordre de partir le lendemain. Quantité d'officiers eurent ordre de marcher vers Thionville. Le roi visita encore les fortifications, qu'il fit réparer. Grand zele des habitants de Metz pour le roi.

VERDUN. Le roi y trouva Monsieur, qui avoit une grosse fièvre. Il alla visiter la citadelle.

STENAY. Le roi y arriva avant la reine, et alla voir les fortifications de la citadelle. Le roi quitta la reine, et partit le matin à cheval. Il ne trouva point son dîné en chemin; il mangea sous une halle, et but d'un très mauvais vin.

AUBIGNY, méchant village. Le roi coucha dans une ferme; il vouloit aller le lendemain à Landrecies, mais tout le monde cria que c'étoit trop loin. Il envoya les maréchaux des logis à Guise: il dina le

lendemain à une abbaye , et fit jaser un moine pour se divertir.

G U I S E. Grand nombre de charités qu'il faisoit en chemin. Une vieille femme demanda où étoit le roi : on le lui montra ; et elle lui dit : « Je vous avois « déjà vu une fois , vous êtes bien changé ». Le roi approchant de Valenciennes reçut la nouvelle que Gand étoit investi. À une lieue de Valenciennes le roi m'a montré sept villes tout d'une vue , qui sont maintenant à lui ; il me dit : « Vous verrez Tournai , « qui vaut bien que je hasarde quelque chose pour « le conserver ». Le roi en arrivant à Valenciennes se trouva si las, qu'il ne pouvoit se résoudre à monter jusqu'à sa chambre.

G A N D , 4 mars. Le roi trouva Gand investi par le maréchal d'Humieres. Il dîna , et alla donner les quartiers , et faire le tour de la place. Le quartier du roi étoit depuis le petit Escaut jusqu'au grand Escaut ; M. de Luxembourg depuis le grand Escaut jusqu'au canal du Sas-de-Gand ; M. de Schomberg entre ce canal et le canal de Bruges ; M. de Lorges entre le canal de Bruges et le petit Escaut. La Lis passoit au travers de son quartier. M. le maréchal d'Humieres étoit dans le quartier du roi. Les lignes de circonvallation étoient commencées, et le roi les fit achever ; elles étoient de sept lieues de tour. On commença dès le soir à préparer la tranchée. M. de Maran fit faire un boyau, dont on s'est servi depuis

et qui a été l'attaque de la droite , qu'on a appelée L'ATTAQUE DE NAVARRE. Le lendemain 5 , la tranchée fut ouverte sur la gauche par le régiment des Gardes.

Le roi a dit après la prise de Gand , qu'il y avoit plus de trois mois que le roi d'Angleterre avoit mandé à Villa-Hermosa qu'il avoit sur-tout à craindre pour Gand.

Misérable état des Espagnols : ils se rendirent faute de pain. Le gouverneur, vieil et barbu, ne dit au roi que ces paroles : « Je viens rendre Gand à « votre majesté , c'est tout ce que j'ai à lui dire. »

Pendant que les armes du roi prospéroient en Allemagne, ses forces maritimes s'accroissoient considérablement, jusqu'à donner déjà de l'inquiétude à ses alliés. Ils s'étoient moqués de tous les projets qu'on faisoit en France pour se rendre puissant sur la mer, s'imaginant qu'on se rebuteroit bientôt par les difficultés qui se rencontreroient dans l'exécution, et par les horribles dépenses qu'il falloit faire. Ils ne voyoient dans les ports que deux galeres, et une douzaine de vaisseaux, dont plus de la moitié tomboit, pour ainsi dire, par pieces, les arsenaux et les magasins entièrement dégarnis, etc.

Prédiction de Campanella sur la grandeur future du Dauphin (depuis Louis XIV). Présages sur la même chose. Grotius. La constellation du Dauphin composée de neuf étoiles ; les neuf Muses, suivant

les astrologues : environnées de l'Aigle , grand génie ; du Pégase, puissant en cavalerie ; du Sagittaire, infanterie ; de l'Aquarius, puissance maritime ; du Cygne, poètes, historiens, orateurs qui le chanteront. Le Dauphin touche l'équateur, justice. Né le dimanche, jour du soleil. *Ad solis instar beaturus suo calore ac lumine Galliam , Galliæque amicos. Delphinus jam nonam, nutricem sugit : aufugiunt omnes, quod mammas earum male tractet.* Premier janvier 1639.

Le parlement complimenta par députés le roi Henri IV sur la mort de madame Gabrielle. Le premier président de Harlay, rendant compte de sa députation, dit : *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus.*

Plusieurs choses extravagantes trouvées après la mort de Mézerai dans son inventaire ; entre autres, dans un sac de mille francs, ce billet : « C'est ici le « dernier argent que j'ai reçu du roi ; aussi depuis « ce temps-là n'ai-je jamais dit de bien de lui. »

Dans un sac d'écus d'or , il y avoit un écu d'or enveloppé seul dans un papier où étoit écrit : « Cet « écu d'or est du bon roi Louis XII ; et je l'ai gardé « pour louer une place d'où je puisse voir pendre le « plus fameux financier de notre siècle ». On lui trouva plus de cinquante mille francs en argent derrière des livres, et de tous côtés. Il fit un cabaretier de la Chapelle son légataire universel.

M. Feuillet regardoit Monsieur faire collation

(1) On lui avoit ôté sa pension.

en carême. Monsieur, en sortant de table, lui montra un petit biscuit qu'il prit encore sur la table, en disant : « Cela n'est pas rompre le jeûne, n'est-il pas « vrai » ? Feuillet lui répondit : « Mangez un veau, « et soyez chrétien. »

Alexandre VIII, n'étant encore que monsignor Ottobon, et ayant grande envie d'être cardinal sans qu'il lui en coûtât rien, avoit un jardin près duquel la Dona Olimpia venoit souvent. Il avoit à la cour de cette dame un ami, par le moyen duquel il obtint d'elle qu'elle viendrait un jour faire collation dans son jardin. Il l'attendit en effet avec une collation fort propre, et un beau buffet tout aux armes d'Olimpia. Elle s'aperçut bientôt de la chose, et compta déjà le buffet pour elle ; car c'étoit la mode de lui envoyer des fleurs ou des fruits dans des bassins de vermeil, qui lui demeuroient aussi. Au sortir de chez Ottobon, l'ami commun dit à ce prélat qu'Olimpia comprenoit bien son dessein galant, et en étoit charmée. Celui-ci mena son ami dans son cabinet, et lui montra un très beau collier de perles, en disant : « Ceci ira encore avec la credenza (le « buffet) ». Quinze jours après il y eut une promotion dans laquelle Ottobon fut nommé, et il renvoya aussitôt le collier de perles chez le marchand, et fit ôter de sa vaisselle les armes d'Olimpia.

M. Pignatelli, maintenant pape, au retour de sa nonciature de Pologne, n'étoit guere mieux instruit

des affaires de ce pays-là, que s'il n'eût jamais sorti de Rome. Un jour qu'on parloit du siege de Belgrade, le pape Innocent X, qui avoit fort à cœur la guerre du Turc, dit à M. Pignatelli qu'il vint l'après-dîner l'entretenir sur la situation de Belgrade. Le bon prélat, fort embarrassé, se confia à un capitaine suisse de la garde du pape, qui avoit servi quelques années en Hongrie. Ce capitaine fit ce qu'il put pour lui faire comprendre la situation de cette place ; et, lui ouvrant les deux doigts de la main , lui disoit , *Eccovi la Sava, ecco il Danuvio* ; et dans la fourche des deux doigts, *ecco Belgrada*. Pignatelli s'en alla à l'audience, tenant ses deux doigts ouverts, et répétant la leçon du Suisse ; mais sur le point d'entrer, il oublia lequel de ses deux doigts étoit la Save et le Danube, et revint au Suisse lui demander la position de ces deux rivières. Du reste, pape de grande piété, et aimant fort l'église.

Le courier de l'évêque de Marseille, Fourbin, qui apporta en France la nouvelle de l'élection de Sobieski pour roi de Pologne, alla descendre chez M. le Tellier, et fut renvoyé en Pologne avec une lettre du cardinal de Bonzi pour la reine. Ce cardinal lui mandoit que, si le roi son mari vouloit, on lui donneroit cent mille écus pour nommer au cardinalat un sujet qui auroit tout l'appui qu'on pouvoit desirer pour faire réussir cette nomination ; et ce sujet étoit M. l'archevêque de Reims.

Le roi de Pologne Sobieski ne songeoit point à reconnoître le prince d'Orange pour roi d'Angleterre, n'ayant ni besoin en Hollande de lui, ni affaire à lui. Un Polonois qui avoit besoin d'une recomandation auprès du prince d'Orange, donna 300 pistoles à un religieux qui étoit auprès du roi de Pologne, et le roi se laissa gagner par ce religieux.

Comme le roi de Pologne fut monté à cheval pour aller secourir Vienne, la reine le regardoit en pleurant, et embrassant un jeune fils qu'elle avoit. Le roi lui dit : « Qu'avez-vous à pleurer, madame » ? Elle répondit : « Je pleure de ce que cet enfant n'est pas « en état de vous suivre comme les autres ». Le roi s'adressant au nonce, lui dit : « Mandez au pape que « vous m'avez vu à cheval, et que Vienne est secou-
« rue ». Après la levée du siege il écrivit au pape :
« Je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu ». Il avoit mandé à l'empereur qu'il n'y avoit qu'à ne point craindre les Turcs, et aller à eux.

J'ai oui dire à M. le prince, aux premières nouvelles de ce siege, que si la tête n'avoit pas entièrement tourné aux Allemands, le plus grand bonheur pour l'empereur étoit que les Turcs eussent assiégé Vienne.

Insolence des bourgeois d'Anvers, qui, dans un feu d'artifice, représenterent le Grand-Turc, un prince de l'Europe, et le diable, ligüés tous trois, qu'on faisoit sauter en l'air.

Les cardinaux ont envoyé à l'empereur cent mille écus, les dames romaines autant, et le pape deux fois autant.

Le roi, dès qu'il eut reçu la nouvelle du siege levé, l'envoya dire au nonce.

Le roi de Pologne joue tous les soirs à Colin-maillard : on le fait jouer de peur qu'il ne s'endorme.

La raison pourquoi le cardinal Mazarin différoit tant à accorder les graces qu'il avoit promises, c'est qu'il étoit persuadé que l'espérance est bien plus capable de retenir les hommes dans le devoir, que non pas la reconnoissance. Siri dit que les secrets de ce cardinal étoient souvent trahis et révélés aux ennemis par des domestiques infideles et intéressés. Il fermoit les yeux pour ne pas voir leur fripponnerie; et c'étoit là la plus grande récompense dont il payoit leurs services, comme il punissoit leur infidélité en ne leur payant point leurs gages.

Il ne donna rien au courier qui lui apporta la nouvelle de la paix de Munster, et ne lui fit pas même payer son voyage; au lieu que l'empereur donna un riche présent et mille écus de pension à celui qui la lui apporta. La reine de Suede fit noble son courier. Servien étoit au désespoir. Siri, qui dit encore que ce cardinal étoit maître de toutes ses passions, excepté de l'avarice, ajoute qu'il avoit l'artifice de trouver toujours quelques défauts aux plus belles actions

des généraux d'armée, non pas tant pour les rendre plus vigilants à l'avenir, que pour diminuer leurs services, et délivrer le roi de la nécessité de les récompenser.

Dans le premier volume des *Memorie* recondite, Siri charge Frà Paolo de n'avoir pas été bon catholique. J'ai relu avec attention cet endroit de son histoire ; sa narration m'a paru fort embarrassée ; et de tout ce qu'il dit, je ne vois pas qu'on puisse tirer aucune démonstration contre la pureté de la foi de Frà Paolo.

Il dit même deux choses qui semblent se contredire ; l'une, que dans le cœur Frà Paolo étoit luthérien ; l'autre , qu'il étoit en commerce avec des huguenots de France. Il avance le premier fait sur un simple oui-dire ; il appuie le second sur des dépêches de M. Brulart, ambassadeur de France à Venise, qui sont dans la bibliothèque du roi. Ces dépêches portent, dit Siri, que le nonce du pape en France, ayant surpris des lettres de Frà Paolo à des huguenots, forma le dessein de le déférer à l'inquisition de Venise, et en même temps d'en donner avis au sénat, afin que la république connût de quel théologien elle se servoit ; car Frà Paolo avoit la qualité de théologien de la république. Mais le nonce, ayant fait réflexion qu'étant ministre du pape le sénat n'auroit pas grand égard à son témoignage, s'adressa à M. Brulart, pour le prier de se charger de la chose,

et de se plaindre , tant au nom du roi son maître , que pour l'intérêt de la religion, des cabales que Frà Paolo faisoit avec les calvinistes de France. M. Brulart , connoissant à quel point la république étoit prévenue pour Frà Paolo, ne jugea pas à propos d'intenter cette accusation. Cet ambassadeur , en arrivant à Venise , dit Siri , avoit eu la curiosité de voir un homme aussi fameux, et voulut lui rendre visite : mais Frà Paolo , qui se tenoit toujours sur ses gardes, fit dire à l'ambassadeur qu'étant théologien de la république il ne lui étoit pas permis d'avoir commerce avec les ministres des princes , sans permission de ses supérieurs , c'est-à-dire du sénat. Siri ajoute que l'ambassadeur , sachant d'ailleurs que c'étoit un homme sans foi, sans religion, sans conscience, et qui ne croyoit pas l'immortalité de l'ame, ne se soucia plus de le connoître, et que la chose en demeura là. Il dit encore que l'ambassadeur avoit apporté pour Frà Paolo des lettres de M. de Thou et de M. l'Échassier , avocat au parlement, comme voulant insinuer que c'étoient des calvinistes. Tout cela , ce me semble , ne prouve pas grand'chose. Il faudroit avoir rapporté quelques unes de ces lettres, pour juger si elles étoient hérétiques. Un homme peut écrire à des huguenots, sans être huguenot lui-même ; d'autant plus que Siri , comme j'ai déjà remarqué, l'accuse d'avoir été de la confession d'Ausbourg. Siri auroit mieux fait, ou de bien prouver la

chose, ou de ne pas noircir légèrement la mémoire d'un homme qui vaut infiniment mieux que lui, et qui peut-être avoit plus de religion que Sivi même. Je ne sais si ce n'est pas même faire tort à la religion, de dire qu'un homme si généralement estimé n'a point eu de religion. Les impies peuvent abuser de cet exemple.

C'étoit sur le pensionnaire Wit que rouloit la principale conduite des états, homme zélé pour la république, et ennemi de la maison d'Orange, qu'il tenoit le plus bas qu'il pouvoit. Il avoit hérité ces sentiments de son pere, vieux magistrat de Dort, qu'on regardoit autrefois comme le chef du parti opposé au prince Guillaume. Ce prince, jeune et entreprenant, fier de l'alliance du roi d'Angleterre, qui lui avoit donné sa fille, regardoit le titre de gouverneur et de capitaine général des états comme trop au-dessous de lui, et aspiroit assez ouvertement à la monarchie. Il fit arrêter Wit dans son hôtel à la Haie, et l'envoya prisonnier, avec cinq des principaux de ce parti, dans son château de Louvestein. En même temps il marcha vers Amsterdam, qu'il avoit fait investir, et ne manqua que de quelques heures la prise de cette grande ville. On peut dire, avec assez de certitude, qu'il n'y avoit plus de république en Hollande, si la mort de ce prince, qu'on croit même avoir été avancée par quelque breuvage, n'eût interrompu tous ses desseins. Il laissa

sa femme enceinte du prince qui vit aujourd'hui, dont elle accoucha deux mois après la mort de son mari. La Zélande et quelques autres provinces vouloient qu'il succédât à toutes les dignités de son pere; mais la province de Hollande, où la faction de Wit étoit la plus forte, empêcha que cette bonne volonté n'eût aucun effet. La charge de gouverneur et de capitaine général ne fut point remplie, et les états s'emparèrent et de la nomination des magistrats, et de tous les autres privileges attachés à cette charge. On prétend que le vieil Wit, avant que de mourir, ne cessoit d'encourager son fils à l'abaissement de cette maison, dont il regardoit l'élévation comme la ruine de la liberté, et qu'il lui répétoit souvent ces paroles : « Souviens-toi, mon fils, de la prison de Louvestein. »

Au siege de Cambrai, Vauban n'étoit pas d'avis qu'on attaquât la demi-lune de la citadelle. Du Metz, brave homme, mais chaud et emporté, persuada au roi de ne pas différer davantage. Ce fut dans cette contestation que Vauban dit au roi : « Vous perdrez peut-être à cette attaque tel homme qui vaut mieux que la place ». Du Metz l'emporta : la demi-lune fut attaquée et prise; mais les ennemis y étant revenus avec un feu épouvantable, ils la reprirent, et le roi y perdit plus de 400 hommes et 40 officiers. Vauban, deux jours après, l'attaqua dans les formes, et s'en rendit maître, sans y perdre que trois hom-

mes. Le roi lui promit qu'une autre fois il le laisseroit faire.

C'étoit M. d'Éperneau que M. le prince et M. de Turenne firent gouverneur de Philisbourg, et qui, dans le temps même qu'ils lui déclaroient qu'ils l'avoient choisi pour cela, et qu'ils lui recomman-doient de bien faire son devoir, les interrompit pour aller chasser une chevre qui mangeoit un chou sur un bastion.

Depuis l'année 1689, jusqu'au 10 octobre 1695, on a fait pour quatre cents soixante et dix millions d'affaires extraordinaires.

Le roi avoit cette année près de 100 mille chevaux, et 450 mille hommes de pied : c'étoit 40 mille chevaux de plus qu'il n'avoit dans la guerre de Hol-lande.

M. de Feuquieres avoit parlé tout l'hiver de l'a-vantage qu'on trouveroit à porter le fort de la guerre en Allemagne. Lorsqu'on fut arrivé au Quesnoi, et qu'on sut la prise de Heidelberg, ces discours furent remis sur le tapis. Le roi demanda à Chanlai un mé-moire où il expliquât les raisons pour la Flandre et pour l'Allemagne. Chanlai avone qu'il appuya un peu trop pour l'Allemagne. Ainsi on résolut dès-lors de pousser de ce côté-là, et le détachement de monseigneur fut résolu. Le roi apprit cette résolu-tion à M. de Luxembourg près de Mons.

M. le maréchal de Lorges dit qu'il avoit proposé

tout l'hiver le siege de Maïence, comme beaucoup plus important et plus aisé même que celui de Heidelberg. Il prétend aussi que monseigneur lui ayant demandé au-delà du Rhin ce qu'il y avoit à faire, il lui répondit qu'il falloit faire ce que César avoit fait en Espagne contre les lieutenants de Pompée ; c'est-à-dire, faire périr l'armée de M. de Bade, en lui coupant les vivres et les fourrages. M. de Boufflers fut de son avis. M. de Choiseul dit, « Cela me passe ». La chose auroit pourtant été exécutée, mais les nouvelles d'Italie firent prendre d'autres résolutions.

Dans le commencement, Turenne étoit fort haï des ministres, qu'il bravoit tous les jours. M. le Tellier envoyoit toujours demander à d'Humieres où l'on alloit camper. Il avoit décrié dans l'esprit du roi plusieurs maréchaux, sur-tout le maréchal de Gramont, qui étoit au désespoir, et qui monta la tranchée à la tête des gardes. Il pousoit Duras, et le favorisoit en toutes rencontres. Il voulut faire attaquer le château de Tournai par Lauzun, déjà favori, quoique d'Humieres fût de jour. Bellefonds, qui étoit aussi fort favorisé du roi et de M. de Turenne, ne vouloit point du gouvernement de Lille, pour ne pas quitter la cour; et Turenne le fit donner à d'Humieres, qui se remit en grace avec lui. Après la paix, Turenne eut bien du dessous; il demanda quartier au comte de Gramont, qui l'accu-

bloit de plaisanteries devant le roi, et disoit que M. le prince entendoit bien mieux les sieges que Turenne.

Le cardinal Mazarin destinoit à Turenne, s'il eût voulu se faire catholique, les plus grands emplois et les premières dignités du royaume, avec une de ses nièces : mais mademoiselle de Bouillon, que la conversion de son frère aîné avoit mortellement affligée, fit son possible pour traverser cette seconde conversion.

Le brevet qui fit messieurs de Bouillon princes ne fut point enregistré, comme l'échange l'a été. Ce fut depuis ce brevet, que M. de Turenne ne voulut plus prendre la qualité de maréchal de France ; et ce fut mademoiselle de Bouillon sa sœur qui l'en détourna. Il ne se trouva plus aux assemblées des maréchaux, et envoyoit même leur recommander les affaires pour lesquelles on le sollicitoit. Les maréchaux furent sur le point de le citer ; mais ils n'osèrent.

Vesselini étoit d'abord chef des mécontents. Après lui, Tekeli : puis, celui-ci s'étant tiré adroitement d'affaire, Tekeli prit sa place, homme de fort bonne maison, seigneur d'Huniade, et des descendants du fameux Huniade. Son père étoit chevalier de la toison. Il étoit tout jeune quand on fit le procès à Nadasti et au comte de Serin, et s'enfuit de Vienne pour se retirer en Transilvanie.

Le Grand-seigneur ne songeoit à rien moins qu'à la réduction des Cosaques, quand ils lui envoyèrent demander sa protection. Il étoit à la chasse à Larisse, vers la fin du siege de Candie. Ce fut le général Tetera, chef des Cosaques, qui s'y en alla, pour se venger des Polonois qui avoient pris le parti de son secrétaire révolté contre lui. Le Grand-seigneur leur donna un étendard pour marque qu'il les prenoit en sa protection.

Vers le même temps les Hongrois, irrités de la mort du comte de Serin, envoyèrent aussi demander au Grand-seigneur sa protection.

L'empereur, pour ramener les mécontents, leur écrivoit pour les exhorter à venir partager avec lui les grands butins qu'il faisoit en France.

Catherine de Médicis étoit fille de Laurent de Médicis duc d'Urbain, et de Magdeleine de la Tour, de la maison de Boulogne. Le pape Clément VII son oncle la dota, en la mariant, d'une somme de cent mille écus comptant; et Magdeleine de la Tour déclara dans son contrat de mariage qu'elle lui donnoit et substituoit son droit de succession aux comtés d'Auvergne et de Lauraguais, baronnie de la Tour, et autres terres possédées alors par Anne de la Tour sa sœur aînée, laquelle n'avoit point d'enfants. En effet, après la mort de cette Anne, Catherine, comme unique héritière de la maison de Boulogne, entra en possession de toutes ces terres en l'année 1559. Le

roi Henri II son mari étant mort, le duché de Valois lui fut assigné. En 1582 elle détacha de ce duché la terre de la Ferté-Milon, et l'engagea à madame de Sauve, depuis marquise de Noirmoutier, pour une somme de dix mille écus d'or, que la reine Catherine lui avoit accordée pour récompense de ses services. Le roi Henri III son fils continua depuis et la donation et l'engagement. Catherine mourut en 1589, et le roi Henri III lui survécut de huit ou neuf mois. Ainsi ce prince a été ou a dû être son héritier. Il est vrai que Catherine fit don par son testament des comtés d'Auvergne et de Lauragais à feu M. le duc d'Angoulême, qui en prit même alors le nom de comte d'Auvergne. Mais en 1606 la fameuse reine Marguerite, restée seule des enfants, fit déclarer ce testament nul, et, en vertu de la donation, par forme de substitution, stipulée dans le contrat de mariage de Catherine, se fit adjuger par le parlement de Paris toutes les terres que la reine sa mere avoit possédées, et aussitôt en fit présent au Dauphin, qui depuis a été Louis XIII, de telle façon que ces comtés et cette baronnie ont été réunis à la couronne.

M. DE SCHOMBERG. Son grand-pere amena des troupes au service de Henri IV, lorsque le prince Casimir en amena; et M. de Schomberg prétend qu'il lui en est encore dû de l'argent.

Son pere fut gouverneur de l'électeur palatin,

depuis roi de Bohême, celui qui alla en Angleterre négocier le mariage avec la princesse Élisabeth.

Il eut beaucoup de part aux partis qui se formèrent en Bohême pour l'électeur, et mourut à trente-trois ans, avant que ce prince fût élu roi.

M. de Schomberg n'avoit que sept ou huit mois à la mort de son père. Il dit que l'électeur voulut être son tuteur, et nomma quatre commissaires pour administrer son bien. Il prétend de grandes sommes de M. l'électeur palatin, pour cette administration, dont on ne lui a pas rendu compte.

Il se trouva à seize ans à la bataille de Nortlingue; il se trouva aussi à la fameuse retraite de Maïence; il se trouva à la retraite de devant Dole sous M. de Rantzau, qui lui avoit donné une compagnie dans son régiment.

Hermenstein ayant été pris par les ennemis, le cardinal de Richelieu, piqué au vif de cette perte, donna ordre à M. de Rantzau de lever en Allemagne douze mille hommes. Rantzau fit cette levée fort lentement, s'amusa vers Hambourg, se maria à sa cousine, et se laissa enlever un quartier. Pour avoir sa revanche, il envoya Schomberg avec des troupes pour enlever un quartier des ennemis qui étoient dans Northausen. Il tomba sur une garde de dragons qui étoient hors de la place, et entra dedans pêle-mêle avec les fuyards.

Schomberg se maria; et parceque l'empereur

avoit fait confisquer tous ses biens , il quitta le service de la France. Ennuyé d'être sans rien faire , il alla en Hollande , où le prince Henri Frédéric lui donna une compagnie de cavalerie. M. de Turenne avoit alors un régiment d'infanterie. Il entra dans la confidence du prince Guillaume, qui lui communiqua son dessein sur Amsterdam, qui fut entrepris de concert avec la France et la Suede. Schomberg donnoit avis de toutes choses à Servien. Ce fut lui qui arrêta dix ou douze membres des états, du nombre desquels étoit le pere de Wit.

Le prince Guillaume mourut. Schomberg avoit promis de mener des troupes en Écosse au service du roi d'Angleterre ; mais ce prince, ayant perdu la bataille de Worcester, vint à Paris, où il conseilla à Schomberg, qu'on regardoit comme anglois, et dont la mere étoit angloise en effet, d'acheter la compagnie des Gardes Écossoises du comte de Grey. Schomberg en donna vingt mille francs, avec six cents écus de pension viagere.

Au commencement des guerres civiles, le cardinal Mazarin l'envoya en Poitou ; de là il vint au siege de Réthel, où M. de Turenne lui donna le commandement de l'infanterie, en l'absence des officiers généraux qui n'étoient pas encore arrivés.

Au secours d'Arras, il commandoit la gendarmerie. Le cardinal lui avoit donné une commission de lieutenant général pour l'expédition de Gueldres.

Il servit en cette qualité au siège de Landrecies , puis au siège de Saint-Guilain , où il fut blessé : il eut le gouvernement de la place. Il servit encore au siège de Valenciennes en qualité de lieutenant général. Son fils aîné fut tué tout roide dans la tranchée à sa vue et comme il lui commandoit de poser une fascine à un endroit découvert : il commanda qu'on l'emportât, et continua à donner ses ordres.

Il étoit de jour, lorsque M. le prince attaqua les lignes ; il pensa être prisonnier, et fit enfin sa retraite jusqu'au Quesnoi avec un bon nombre de régiments, M. de Turenne n'ayant donné aucun ordre pour la retraite.

À la bataille des Dunes il commandoit la seconde ligne de l'aile gauche : comme il vit que les Anglois de la première ligne étoient maltraités sur les Dunes par les Espagnols, il vint prendre le second bataillon des Anglois dans la seconde ligne , et les mena au secours des autres , qui chassèrent et défirent les Espagnols.

Ensuite on assiégea Berg, dont il eut le gouvernement ; de là il fut commandé pour les sièges d'Oudenarde et de Gravelines. Il employoit volontiers Vauban dans tous ces sièges, parceque le chevalier de Cherville n'alloit point lui-même voir les travaux , et que Vauban se trouvoit par-tout.

Après la défaite du prince de Ligne, Schomberg eut ordre de marcher vers la Knoque , et d'investir

Ypres. On lui avoit promis que toutes les places qu'on prendroit de ce côté-là seroient de son gouvernement de Berg. Cependant M. de Turenne fit donner Ypres à M. d'Humieres, qui étoit dans ses bonnes grâces. Schomberg sut encore que M. de Turenne avoit écrit à la cour pour faire que M. Lillebonne commandât en qualité de capitaine général; ainsi il n'auroit été que subalterne. Voilà les premiers mécontentemens qu'il eut de M. de Turenne, etc.

PIERRE DE MARCA. Il fut nourri de lait de chevre les quatre premiers mois. Il se maria, eut plusieurs enfans, et demeura veuf en 1632. Il étoit alors conseiller au conseil de Pau; et lorsqu'en 1640 Louis XIII érigea ce conseil en parlement, il fit Marca président.

On disoit que le cardinal de Richelieu, dans le dessein de se faire patriarche en France, avoit fait faire par M. Dupuy le livre des libertés de l'église gallicane. Il parut un livre intitulé *Optatus Gallus*, contre le livre de M. Dupuy. Marca répondit à ce livre par ordre du cardinal, et ce fut le sujet qui lui fit faire son livre de *Concordia Sacerdotii et Imperii* l'an 1641. La même année le roi le nomma à l'évêché de Conserans. On lui refusa assez long-temps ses bulles, à cause de ce livre, dont plusieurs endroits avoient choqué la cour de Rome. Après la mort d'Urbain VIII, Innocent X fit encore examiner ce

livre, et apportoit bien des longueurs aux bulles de Marca, qui en ce temps-là même fit un écrit pour expliquer son dessein sur la publication du livre de Concordia, etc. le soumettre à l'autorité et à la censure du saint siege, et prouver que les rois étoient les défenseurs et non pas les auteurs des canons; que les libertés de l'église gallicane consistoient dans la pratique des canons et des décrétales; et beaucoup d'autres choses peu avantageuses aux rois. Il envoya ce dernier livre à Innocent X, avec une lettre où il désavouoit beaucoup de choses qu'il avoit avancées dans le premier, demandoit pardon des fautes où il étoit tombé, et déclaroit qu'à l'avenir il soutiendrait de toute sa force les droits de l'église: tout cela, comme il l'avoit lui-même dans une autre lettre, pour avoir ses bulles, qu'il eut en 1647. Il n'étoit que tonsuré; il se fit ordonner prêtre, après avoir reçu ses bulles à Barcelone, où autrefois saint Paulin fut ordonné prêtre, mais malgré lui.

Peu de temps après il écrivit de *singulari Primatu Petri*, pour faire plaisir à Innocent X, ensuite une lettre sur l'autorité des papes envers les conciles généraux.

En 1644 il avoit été fait visiteur général de la Catalogne, avec une juridiction sur les troupes, et avec le soin des finances. En 1651 il partit de Barcelone, et fit son entrée à Conserans. L'année d'après il fut nommé à l'archevêché de Toulouse. Il

écrivit fort humblement à Innocent X pour avoir ses bulles, et se comparoit à un Exupere qui, ayant été, disoit-il, président en Espagne, fut élevé par Innocent I à l'évêché de Toulouse. Sur quoi Baluze remarque que son Mécénas (car c'est ainsi qu'il appelle toujours Marca) fit un mensonge de dessein formé pour chatouiller les oreilles du pape : car l'Exupere qui fut évêque de Toulouse n'est point l'Exupere qui exerça la magistrature en Espagne. Baluze rapporte qu'ayant appris qu'un auteur l'avoit accusé de s'être trompé sur ce fait d'histoire, il rioit de la simplicité de cet auteur, qui n'avoit pas pris garde qu'il s'agissoit d'avoir ses bulles, et qu'il falloit tromper le pape, qui ne lui étoit pas d'ailleurs fort favorable.

Le pape le soupçonnoit fort mal-à-propos d'être janséniste, et ne lui envoyoit point ses bulles : mais heureusement ce pape ayant publié alors sa constitution contre Jansénius, et Marca l'ayant reçue avec grande joie, on lui envoya ses bulles.

En 1656 il fut député à l'assemblée du clergé, où il soutint si vigoureusement les intérêts du saint siege, que le pape Alexandre VII l'en remercia par un bref. C'étoit lui qui écrivoit toutes les lettres du clergé au pape.

Comme il avoit honte d'être si long-temps absent de son diocèse, pour lever son scrupule on le fit ministre d'état. Durant les conférences de la paix, il

fut un des commissaires pour régler les limites des deux royaumes du côté des Pyrénées. Ses décisions furent suivies; c'est-à-dire que les comtés de Roussillon, de Conflans, le Capsir et le Val de Quérol, avec une grande partie de la Cerdagne, demeurèrent à la France. Après la mort du cardinal, le roi le mit de son conseil de conscience avec l'archevêque d'Auch, l'évêque de Rhodéz, et le pere Annat. Peu de temps après il fit un traité de l'infailibilité du pape, qui est son dernier ouvrage.

Le 25 février 1662, la duchesse de Retz apporta au roi la démission du cardinal de Retz pour l'archevêché de Paris, qu'il avoit signée à Commerci le 13 février. Le jour même le roi appella Marca dans son cabinet, lui dit qu'il le faisoit archevêque de Paris, et écrivit lui-même au pape pour avoir ses bulles. Il tomba malade le 10 mai suivant, reçut le 12 juin des lettres de Rome qui l'assuroient de sa translation à l'archevêché de Paris, en témoigna une grande joie, et mourut le 28 juillet, laissant un fils qui avoit sa charge de premier président, et l'abbaye de saint Albin d'Angers. Marca mourut à 68 ans, et fut enterré dans le chœur de Notre-Dame, au-dessous du trône archiépiscopal.

RÉFLEXIONS PIEUSES

SUR QUELQUES PASSAGES

DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Ps. 77. *Adhuc escæ erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos.* Combien de gens ayant travaillé toute leur vie pour parvenir à quelque fortune, à une charge, etc. meurent dans le moment qu'ils espèrent en jouir, ayant encore le morceau dans la bouche !

Ps. 105. *Et dedit eis petitionem ipsorum, etc.* C'est dans sa colere que Dieu accorde la plupart des choses qu'on desire dans ce monde avec passion.

Isaïe, 55. *Quare appenditis argentum non in panibus, etc.* Pourquoi se donner tant de peine pour des choses qui nous rassasient si peu, et qui nous laissent mourir de faim ? L'enfant prodigue souhaitoit au moins pouvoir se rassasier de gland ; et encore ne peut-on parvenir à avoir de ce gland. *Venite, emite absque argento,* dit Isaïe. Nous n'avons qu'à nous tourner vers Dieu, il nous donnera de quoi nous nourrir en abondance.

Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. Mat. 20. Belle leçon pour nous faire souffrir toutes les négli-

gences de nos domestiques. Il n'y a qu'à se bien mettre dans l'esprit qu'on n'est point né pour être servi, mais pour servir.

Jean, 11, v. 9. Nonne duodecim sunt horæ diei? etc. Jésus-Christ entend parler du temps que son pere a prescrit à sa vie mortelle, et la compare à une journée, comme s'il disoit : Tant que le jour luit, on peut marcher sans péril ; mais quand la nuit est venue, on ne peut marcher sans tomber : ainsi les Juifs ont beau me vouloir perdre, ils n'ont aucun pouvoir de me faire du mal, jusqu'à ce que la nuit, c'est-à-dire le temps des ténèbres, soit venue.

Idem, c. 18, v. 1. Trans torrentem Cedron. Grotius croit qu'il étoit ainsi nommé à cause qu'il y avoit eu des cedres dans cette vallée. En grec c'est le torrent des cedres. Jésus-Christ accomplit ici ce qui le figura en la personne de David, quand ce roi, fuyant Absalon, passa ce torrent, étant trahi par Achitophel.

V. 6. Abierunt retrorsum. David a dit, ps. 35, Avertantur retrorsum ; et Isaïe, 37, Cadant retrorsum. Quelle terreur n'imprimera-t-il point quand il viendra juger, s'il a été si terrible étant près d'être jugé !

Responsum non dedit ei, c. 19, v. 9. Il lui en avoit assez dit, en lui disant que son royaume n'étoit pas de ce monde ; et d'ailleurs Pilate, en faisant maltraiter un homme qu'il croyoit innocent, s'étoit rendu indigne qu'on l'éclaircît davantage : ne s'étoit-il pas même rendu indigne que Jésus-Christ lui répondit

maintenant, lui qui, lui ayant demandé ce que c'étoit que la vérité, n'avoit pas daigné attendre la réponse? Les gens qui ont négligé de savoir la vérité, quand ils la pouvoient apprendre, ne retrouvent pas toujours l'occasion qu'ils ont perdue.

Nescis quia potestatem habeo, etc. v. 10. Puisqu'il est en son pouvoir de le sauver, il se reconnoît donc coupable de sa mort, à laquelle il ne souscrit que par une lâche complaisance.

Non habemus regem, etc. v. 15. Les Juifs reconnoissent donc que le temps du messie est venu, puisque le sceptre n'est plus dans Juda, et en même temps ils renoncent à la promesse du messie.

Quod scripsi, scripsi. C'étoit comme la sentence du juge, à laquelle on ne pouvoit plus rien changer. D'ailleurs Philon a remarqué que Pilate étoit d'un esprit inflexible. Dieu se sert de tout cela pour faire triompher la vérité en dépit des Juifs.

Miserunt sortem, v. 24. Cette tunique, qui n'est point déchirée, est l'unité qu'on ne doit jamais rompre.

Stabat, v. 25. La sainte Vierge étoit debout, et non pas évanouie, comme les peintres la représentent. Elle se souvenoit des paroles de l'ange, et savoit la divinité de son fils. Et dans le chapitre suivant, ni dans aucun évangéliste, elle n'est point nommée entre les saintes femmes qui allèrent au sépulcre : elle étoit assurée que Jésus-Christ n'y étoit plus.

Separatim involutum, c. 20, v. 7. Les linges ainsi pla-

cés, et séparés les uns des autres, mais qu'ils craignent que le corps n'ait point été enlevé par des voleurs. Ceux qui volent font les choses plus tumultueusement.

Ad fratres meos, v. 17. Il les appelle frères, pour les consoler du peu de courage qu'ils ont témoigné. *Narrabo nomen tuum fratribus meis.* Il semble que Jésus-Christ ait eu ce verset en vue en les appelant ses frères, comme tout ce qui précède dans ce même psaume a été une prédiction de ses souffrances.

O U V R A G E S
A T T R I B U É S
À M. R A C I N E.



DISCOURS

Prononcé à la tête du clergé, par M. l'abbé
COLBERT, coadjuteur de Rouen.

SIRE,

Le clergé de France, qui ne s'approchoit autrefois de ses souverains que pour leur retracer de tristes images de la religion opprimée et gémissante, vient aujourd'hui, la reconnaissance et la joie dans le cœur, faire paroître à VOTRE MAJESTÉ cette même religion toute couverte de la gloire qu'elle tient de votre piété.

Elle a paru durant plus d'un siècle sur le penchant de sa ruine; on l'a vue déchirée par ses propres enfants, trahie par ceux qui devoient la soutenir et la défendre, en proie à ses plus cruels ennemis : enfin, après une longue et funeste oppression, elle respira peu de temps avant votre naissance heureuse. Avec vous elle commença de revivre; avec vous elle monta sur le trône. Nous comptons les années de son accroissement par les années de votre règne; et c'est sous le plus florissant empire du monde, que nous la voyons aujourd'hui plus florissante que jamais.

Si elle se souvient encore de ses troubles et de ses malheurs passés , ce n'est plus que pour mieux goûter le parfait bonheur dont vous la faites jouir ; elle est sans agitation et sans crainte à l'ombre de votre autorité ; elle est même , si j'ose ainsi dire , sans desirs , puisque votre zèle ne lui laisse pas le temps d'en former , et que votre bonté va si souvent au-delà de ses souhaits.

Ce zèle ardent pour la foi , cette bonté paternelle dans tous les besoins de l'église , qualités si rares dans les princes , font , SIRE , le véritable sujet de nos éloges.

Nous laissons à vos sujets assez d'autres vertus à admirer en vous. Les uns vous représenteront comme un monarque bienfaisant , libéral , magnifique , fidèle dans ses promesses , ferme et inflexible contre toutes sortes d'injustice , droit et équitable jusqu'à prononcer contre ses propres intérêts , véritablement maître de ses peuples , et plus maître encore de lui-même.

Les autres vous respecteront comme un roi toujours sage et toujours victorieux , dont les impénétrables desseins sont plutôt exécutés que connus ; qui ne regne pas seulement sur ses sujets par son autorité souveraine , mais sur son conseil par la supériorité de son génie , mais sur les cœurs de ses voisins par la pénétration de son esprit , et par la sagesse dont il sait instruire ses ministres ; qui , pou-

vant tout par lui-même, sait se passer des plus grands hommes, et, sans eux, résoudre, entreprendre, exécuter ; qui donne la loi sur la mer aussi-bien que sur la terre ; qui lance, quand il lui plaît, la foudre jusques sur les bords de l'Afrique ; qui sait à son gré humilier les nations superbes, et réduire des souverains à venir au pied de son trône reconnoître son pouvoir et implorer sa clémence.

Vos ennemis mêmes, SIRE, ne peuvent s'empêcher de louer vos actions héroïques ; ils sont contraints d'avouer que rien n'est capable de vous résister : et le mérite du vainqueur adoucit en quelque sorte le malheur des vaincus.

Ce n'est pas à nous, SIRE, à parler des progrès étonnants de vos armes triomphantes ; nous ne devons pas confondre l'éclat d'une valeur qui n'est que l'objet de l'admiration des hommes, avec ces œuvres saintes qui sont en estime devant Dieu. Le clergé, SIRE, s'attachera sur-tout à louer en vous cette piété qui, toujours attentive aux intérêts de la religion, n'omet rien de ce qui peut être nécessaire pour la relever dans les lieux où elle est abattue, pour l'étendre, au-delà des mers, dans les lieux où elle est inconnue, pour la faire triompher dans l'un et l'autre monde.

Mais que dis-je ? L'église ne doit-elle pas elle-même consacrer des victoires que vous avez si heureusement fait servir à la propagation de la foi et à

l'extinction de l'hérésie ? Il semble que vous n'ayez combattu et triomphé que pour Dieu ; et le fruit que vous avez tiré de la paix nous fait assez connoître quel étoit le principal but de vos victoires. C'est par ces victoires que vous avez établi cette redoutable puissance , qui , tenant désormais vos voisins en bride , ôte aux hérétiques de votre royaume , et l'audace de se révolter , et l'espoir de se maintenir par de séditieux commerces avec les ennemis de l'état.

Si c'eût été la seule ambition qui vous eût armé , jusqu'où n'auriez-vous point étendu votre empire ! Vous vous êtes hâté de finir la guerre , lorsque vous en pouviez tirer de plus grands avantages. Ne sait-on pas que ce n'a été que par l'empressement que vous aviez de donner tous vos soins aux progrès de la religion ? La conversion de tant d'ames engagées dans l'erreur vous a paru la plus belle de toutes les conquêtes , et le triomphe le plus digne d'un roi très chrétien.

Mais quelle que soit votre puissance , elle avoit encore besoin du secours de votre bonté : c'est en gagnant le cœur des hérétiques , que vous domptez l'obstination de leur esprit ; c'est par vos bienfaits que vous combattez leur endurcissement ; et ils ne seroient peut-être jamais rentrés dans le sein de l'église par une autre voie que par le chemin semé de fleurs que vous leur avez ouvert.

Aussi faut-il l'avouer, SIRE, quelque intérêt que nous ayons à l'extinction de l'hérésie, notre joie l'emporterait peu sur notre douleur, si, pour surmonter cette hydre, une fâcheuse nécessité avoit forcé votre zèle à recourir au fer et au feu, comme on a été obligé de faire dans les regnes précédents. Nous prendrions part à une guerre qui seroit sainte, et nous en aurions quelque horreur, parcequ'elle seroit sanglante : nous ferions des vœux pour le succès de vos armes sacrées; mais nous ne verrions qu'avec tremblement les terribles exécutions dont le Dieu des vengeances vous feroit l'instrument redoutable : enfin nous mêlerions nos voix aux acclamations publiques sur vos victoires, et nous gémirions en secret sur un triomphe qui, avec la défaite des ennemis de l'église, envelopperoit la perte de nos freres.

Aujourd'hui donc que vous ne combattez l'orgueil de l'hérésie que par la douceur et par la sagesse du gouvernement, que vos loix, soutenues de vos bienfaits, sont vos seules armes, et que les avantages que vous remportez ne sont dommageables qu'au démon de la révolte et du schisme, nous n'avons que de pures actions de grâces à rendre au ciel, qui a inspiré à VOTRE MAJESTÉ ces doux et sages moyens de vaincre l'erreur, et de pouvoir, en mêlant avec peu de sévérité beaucoup de grâces et de faveurs, ramener à l'église ceux qui s'en trouvoient malheureusement séparés.

Nous le confessons, SIRE, c'est à VOTRE MAJESTÉ seule que nous devons bientôt le rétablissement entier de la foi de nos peres : aussi ne falloit-il pas que, l'état vous devant déjà son salut et sa gloire, l'église dût à un autre qu'à vous sa victoire et son triomphe; sans cela votre regne, que le ciel a voulu qui fût un regne de merveilles, auroit manqué de son plus bel ornement. On auroit bien dit un jour de VOTRE MAJESTÉ ce que l'écriture dit de plusieurs grands rois de Juda : Il a terrassé ses ennemis, et relevé la monarchie ; il a autorisé et réformé les loix, il a fait régner la justice. Mais on auroit ajouté ce que le Saint-Esprit reproche à ces princes : Il n'a pas aboli les sacrifices qui se faisoient sur la montagne.

Que votre nom, SIRE, sera éloigné de ce reproche ! Ce que votre zele a déjà fait, la postérité le regardera toujours comme la source de vos prospérités et le comble de votre gloire.

Mais ce n'est pas au rétablissement des temples et des autels que se borne votre zele ; vous avez entrepris de faire revivre la piété et les bonnes mœurs ; et c'est à quoi VOTRE MAJESTÉ travaille avec succès, autant par son exemple que par ses ordres. C'est un honneur maintenant que de pratiquer la vertu ; et si le vice n'est pas tout-à-fait détruit, au moins est-il réduit à se cacher ; et les voiles dont il se couvre épargnent aux gens de bien un fâcheux scandale, et sauvent les âmes foibles du péril d'une contagion funeste.

Ne pensons plus à ces jours de ténèbres où la plupart de ceux qui étoient encore dans le sein de l'église sembloient n'y être demeurés que pour l'outrager de plus près, où les blasphêmes et les railleries de ce qu'il y a de plus saint éclatoient avec audace : ces monstres d'infidélité ont disparu sous votre regne heureux ; et si les remontrances tant de fois réitérées sur ce sujet ne nous donnoient connoissance de ce désordre , nous l'ignoreries à jamais.

Qu'est devenu cet autre monstre produit par l'esprit de vengeance, toujours altéré du sang des hommes, mais plus encore de celui de la noblesse françoise ? Nous n'avons qu'à le laisser dans l'oubli éternel où depuis tant de temps vous l'avez enseveli : vous l'avez étouffé, tout indomtable qu'il paroissoit. VOTRE MAJESTÉ a su renverser les fausses maximes de l'honneur et de la honte ; et autant qu'une détestable erreur avoit mis de fausse gloire à se venger, autant y auroit-il d'ignominie à ne vous pas obéir : c'est ainsi que votre volonté seule l'emporte sur la coutume invétérée du mal, et sur le penchant criminel des hommes.

Le clergé ne se dispose plus qu'à être le spectateur de la fin de toutes vos saintes entreprises : après en avoir admiré de si heureux commencemens, il cesse d'user de remontrances ; s'il a encore quelques besoins, vous les connoissez, cela lui suf-

fit. Il vient encore de ressentir en cette assemblée d'insignes effets de votre protection royale ; et persuadé que vous lui avez destiné une longue suite de grâces dans d'autres temps, et avec les circonstances dont vous seul les savez si bien accompagner, il craindrait par ses demandes, ou de troubler l'ordre que votre sagesse y a établi, ou peut-être de mettre des bornes où votre zèle n'en a point mis.

L'unique affaire qui nous occupe, c'est l'obligation de rendre à VOTRE MAJESTÉ de très humbles actions de grâces. Après un si juste devoir, assurés que nous sommes de votre puissante protection, nous pouvons nous séparer sans inquiétude. Nous allons dans les provinces de votre royaume faire retentir les louanges que l'église doit à votre zèle. Chaque pasteur aura la joie de retrouver par vos soins son troupeau plus nombreux qu'il ne l'avoit laissé, et chacun de nous redoublera ses vœux pour obtenir du ciel qu'il redouble ses bénédictions en faveur d'un prince qui se les attire par des actions si glorieuses et si utiles à la religion.

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ

AU SIEGE DE NAMUR.

IL y avoit près de quatre ans que la France soutenoit la guerre contre toutes les puissances, pour ainsi dire, de l'Europe, avec un succès bien différent de celui dont ses ennemis s'étoient flattés : elle avoit non seulement renversé tous les projets de la fameuse ligue d'Ausbourg ; mais même, par la sagesse de sa conduite et par la vigueur de sa résistance, elle avoit réduit les confédérés, d'agresseurs qu'ils étoient, à la honteuse nécessité de se défendre. Tout le monde voyoit avec étonnement qu'une nation attaquée par tant de peuples conjurés contre elle, et dont ils avoient par avance partagé la dépouille, eût si heureusement fait retomber sur eux les malheurs qu'ils lui préparoient ; qu'elle eût vaincu dans tous les lieux où ils l'avoient obligée de porter ses armes ; et qu'enfin tant de puissances réunies pour l'accabler n'eussent fait que fournir par-tout de la matière à ses conquêtes et à ses triomphes.

En effet, depuis cette dernière guerre, sans par-

ler des célèbres journées de Fleurus, de Stafarde et de Leuse, où ils avoient perdu leurs meilleures troupes, sans compter aussi plusieurs de leurs places prises et rasées, ils avoient vu passer sous la domination de la France, Philisbourg en Allemagne, Nice et Montmélian en Savoie, et enfin Mous dans les Pays-bas.

Mais, malgré les avantages continuels que le roi remportoit sur eux, ils se flattoient tous les ans de quelque révolution en leur faveur. Ils croyoient que la fortune se lasseroit de suivre toujours le même parti ; et qu'enfin la France seroit contrainte de succomber, et à la force ouverte qu'ils lui opposoient au-dehors, et aux atteintes secretes qu'ils tâchoient de lui porter au-dedans.

La principale espérance de leur ligue étoit fondée sur la haute opinion que tous ceux qui la composoient avoient du grand génie du prince d'Orange, qui en est comme le chef et le premier mobile ; et lui-même ne manquoit pas de les flatter par toutes les illusions dont il les croyoit capables de se laisser prévenir. Il leur avoit fait espérer d'abord que le premier effet de son établissement sur le trône d'Angleterre seroit l'abaissement de la France. Il s'étoit depuis excusé du peu de secours qu'ils avoient reçu de lui, sur la nécessité où il s'étoit vu d'employer à la réduction de l'Irlande la meilleure partie de ses forces. Mais enfin se voyant paisible

possesseur des trois royaumes, et en état de se donner tout entier à la cause commune, il avoit marqué l'année 1692 comme l'année fatale à la France, et où les révolutions si long-temps attendues devoient arriver. Pour joindre l'exécution aux promesses, il employoit aux grands apprêts de la campagne prochaine les sommes excessives qu'il tiroit des Anglois et des Hollandois; et, à son exemple, ses alliés faisoient aussi tous les efforts possibles pour profiter d'une si favorable conjoncture.

Le roi, vers la fin de l'année 1691, instruit de leurs préparatifs, jugea qu'il falloit non seulement opposer la force à la force pour parer les coups dont ils le menaçoient, mais qu'il falloit même leur en porter auxquels ils ne s'attendissent pas, et les forcer par quelque entreprise éclatante, ou à faire la paix, ou à ne pouvoir faire la guerre qu'avec d'extrêmes difficultés. Il étoit exactement informé de l'état de leurs forces tant de terre que de mer. Il n'ignoroit pas que le prince d'Orange dans les Pays-bas pouvoit, avec ses troupes et avec celles de ses alliés, mettre ensemble jusqu'à six vingts mille hommes. Mais connoissant ses propres forces, il crut que ce nombre, quelque grand qu'il fût, ne seroit pas capable d'arrêter ses progrès; et résolu d'ailleurs de combattre ses ennemis, s'ils se présentoient, il ne douta point de les vaincre.

Il ne crut pas même devoir se borner à une médiocre conquête ; et Namur étant la plus importante place qui leur restât , et celle dont la prise pouvoit le plus contribuer à les affoiblir , et à relever la réputation de ses armes , il résolut d'en former le siège.

Namur, capitale de l'une des dix-sept provinces des Pays-bas, à laquelle elle a donné le nom , avoit été regardée de tout temps par nos ennemis comme le plus fort rempart , non seulement du Brabant , mais encore du Pays de Liege, des Provinces-unies, et d'une partie de la basse Allemagne. En effet, outre qu'elle assuroit la communication de toutes ces provinces , on peut dire que par sa situation au confluent de la Sambre et de la Meuse , qui la rend maîtresse de ces deux rivières, elle étoit également bien placée , et pour arrêter les entreprises que la France pourroit faire contre les pays que je viens de nommer , et pour faciliter celles qu'on pourroit faire contre la France même. Ajoutez à ces avantages l'assiette merveilleuse de son château escarpé et fortifié de toutes parts , et estimé imprenable ; mais sur-tout la disposition du pays, aussi inaccessible à ceux qui voudroient attaquer la place , que favorable pour les secours ; et enfin le grand nombre de toutes sortes de provisions que les confédérés y avoient jettées , et qu'ils avoient dessein d'y jeter encore pour la subsistance de leurs armées.

Le roi , après avoir examiné toutes les difficultés qui se présentoient dans cette entreprise, donna ses ordres, tant pour établir de grands magasins de vivres et de munitions le long de la Meuse et dans ses places frontieres des Pays-bas , que pour faire hiverner commodément dans les provinces voisines de grands corps de troupes , sous prétexte d'observer celles des ennemis, qui grossissoient continuellement. Il fit aussi des augmentations considérables de cavalerie et d'infanterie , et disposa enfin toutes choses avec sa prévoyance ordinaire. Mais en même temps il préparoit une puissante diversion du côté de l'Angleterre , où il prenoit des mesures pour y rétablir sur le trône le légitime souverain.

Les alliés de leur côté ne formoient pas, connue j'ai dit , de petits projets. Le prince d'Orange , en passant la mer, l'avoit aussi fait repasser à ses meilleures troupes , et en assembloit de toutes parts un grand nombre d'autres qu'il établissoit dans toutes les places de son parti les plus proches de celles de France. Il avoit soin sur-tout d'en remplir les places des Espagnols , desquelles par ce moyen il se proposoit de se rendre insensiblement le maître.

Il se tenoit de continuelles conférences à la Haie entre lui et les autres confédérés, sur l'emploi qu'ils devoient faire de leurs forces, ne se promettant pas moins que de faire une irruption en France au commencement du printemps. Dans cette vue ils fai-

soient travailler à un prodigieux amas de tout ce qui est nécessaire pour une grande expédition, et se tenoient tellement sûrs du succès, qu'ils ne daignoient pas même cacher les délibérations qui se prenoient dans leurs assemblées.

Ces conférences finies, le prince d'Orange s'étoit retiré à Loô, maison de plaisance qu'il a dans le pays de Gueldres, lieu solitaire et conforme à son humeur sombre et mélancolique, où d'ailleurs il trouvoit le plus de facilité pour entretenir ses correspondances secretes. Le déplaisir qu'il avoit eu l'année précédente de voir prendre Mons en sa présence, sans avoir pu rien faire pour le secourir, donnoit lieu de croire qu'il prendroit des mesures pour se mettre hors d'état de recevoir un pareil affront. Et en effet, il prétendoit avoir si bien disposé toutes choses, qu'il pouvoit assembler en peu de jours toutes les forces de son parti, ou pour tomber sur les places dont il jugeroit à propos de faire le siege, ou pour courir au secours de celles que la France entreprendroit d'attaquer.

Ainsi, en attendant la saison propre pour agir, il affectoit de mener à Loô une vie fort tranquille, y prenant presque tous les jours le divertissement de la chasse, et paroissant aussi peu ému de tous les avis qu'il recevoit des grands préparatifs de la France sur mer et sur terre, que si elle eût été hors d'état de rien entreprendre, ou qu'il eût été le maître des évé-

nements. Cette tranquillité apparente , à la veille d'une campagne si importante pour les deux partis , étoit fort vantée par ses admirateurs , qui l'attribuoient à une grandeur d'aine extraordinaire ; et ses alliés , la croyant un effet de sa pénétration et de la justesse des mesures qu'il avoit prises pour assurer le succès de ses desseins , se moquoient eux-mêmes de toutes les inquiétudes qu'on leur vouloit donner , et demeuroient dans une pleine confiance qu'il ne leur pouvoit arriver aucun mal.

Au commencement du mois de mai ils apprirent que le roi , suivi de toute sa cour , étoit arrivé auprès de Mons , où étoit le rendez-vous de ses armées de Flandre. En même temps ils surent qu'une autre armée étoit sur les côtes de Normandie , prête à passer la mer avec le roi d'Angleterre ; qu'un grand nombre de bâtimens de charge étoient à la Hogue avec toutes les provisions nécessaires pour faire une descente dans ce royaume ; et qu'enfin une flotte de soixante gros vaisseaux , destinée pour appuyer le passage et le débarquement des troupes , n'attendoit à Brest et dans les autres ports qu'un vent favorable pour entrer dans la Manche.

Le prince d'Orange comença alors à se repentir de sa fausse confiance. D'un côté , il prévint l'orage qui alloit fondre dans les Pays-bas , et jugea dès-lors qu'il lui seroit fort difficile de l'empêcher : de l'autre , il n'ignoroit pas que tous les ports d'Angleterre

étoient ouverts ; qu'il n'avoit encore ni flottes pour couvrir les côtes du royaume , ni armée pour combattre les François à la descente ; qu'il leur seroit aisé d'aller jusqu'à Londres , où ils trouveroient la plupart des seigneurs mécontents de lui , et les peuples fatigués des grandes sommes qu'il exigeoit d'eux. En un mot , il appréhendoit que le roi son beau-père ne trouvât autant de facilité à se rétablir sur le trône qu'il lui avoit été facile de l'en chasser. Dans cet embarras il feignit pourtant de ne songer qu'à sauver la Flandre , et assembla en diligence et avec grand bruit un corps de troupes sous Bruxelles. Mais en même temps il dépêcha le lord Portland à Londres , pour concerter avec la princesse d'Orange et avec son conseil les moyens de garantir l'Angleterre de l'invasion des François. Il donna ordre qu'on armât toutes les milices du royaume , et qu'on y fit repasser les troupes restées en Écosse et en Irlande ; qu'on arrêtât toutes les personnes soupçonnées d'intelligence avec les ennemis ; et qu'enfin on assemblât la plus nombreuse armée qu'on pourroit , tant pour contenir le dedans du royaume , que pour border les côtes où l'on soupçonnoit que les François voudroient tenter la descente. Sur-tout il pressa l'armement de ses flottes , et voulut qu'on y travaillât nuit et jour , n'épargnant pour cela ni l'argent des Anglois et des Hollandois , ni celui de tous ses alliés. Non content de ces précautions ,

il fit remarcher à Willemstadt, entre l'embouchure de l'Escaur et de la Meuse, une partie des régiments qu'il avoit amenés d'Angleterre , pour être en état d'y repasser au premier ordre, et commanda qu'on lui tint un vaisseau tout prêt pour y repasser lui-même. Toutes ces précautions étoient un peu tardives, et couroient risque de lui être absolument inutiles, si les vents eussent été alors aussi favorables aux François qu'ils leur étoient contraires.

Sur ces entrefaites, le roi durant cinq jours ayant assemblé ses armées dans les plaines de Gevries, entre les rivières de Haine et de Trouille, il en fit le vingt-unième de mai la revue générale. Il les trouva complètes, et dans le meilleur état qu'il pouvoit souhaiter. Il trouva aussi que, conformément à ses ordres, on avoit chargé à Mons, de munitions de guerre et de bouche, plus de six mille chariots tirés des pays conquis. Tellement qu'il se vit en état de se mettre en marche deux jours après cette revue.

L'armée destinée pour faire le siege de Namur, et qu'il avoit résolu de commander en personne, étoit de quarante bataillons et de quatre-vingt-dix escadrons. L'autre armée, commandée par le maréchal duc de Luxembourg, composée de soixante-six bataillons et de deux cents neuf escadrons, devoit tenir la campagne, et observer les ennemis, qui, à cause de cela, l'ont depuis appelée l'armée d'observation.

Les lieutenants généraux de l'armée du roi étoient le duc de Bourbon, le comte d'Auvergne, le duc de Villeroi, le prince de Soubise, les marquis de Tilladet et de Boufflers, et le sieur de Rubentel. Le marquis de Boufflers étoit nommé aussi pour commander une autre armée, que dans ce temps-là même il assembloit dans le Condros. Les maréchaux de camp étoient le duc de Roquelaure, le marquis de Montrevel, le sieur de Congis, les comtes de Montchevreuil, de Gassé et de Guiscar, et le baron de Bressé. Au reste, le Dauphin de France, le duc d'Orléans, le prince de Condé et le maréchal d'Humieres, avoient le principal commandement sous le roi. Le sieur de Vauban, lieutenant général, étoit chargé de la direction des attaques.

Le maréchal de Luxembourg avoit pour lieutenants généraux le prince de Conti, le duc du Maine, le duc de Vendôme, le duc de Choiseul, le comte de Montal, et le comte de Roses, mestre-de-camp général de la cavalerie légère; et pour maréchaux de camp, le chevalier de Vendôme, grand-prieur de France, les marquis de la Valette et de Coigny, les sieurs de Vatteville et de Polastron. Le baron de Busca, aussi maréchal de camp, commandoit particulièrement la maison du roi. Le corps de réserve étoit commandé par le duc de Chartres.

Ces deux armées partirent donc le vingt-troisième de mai. Celle du maréchal, qui étoit campée le long

du ruisseau des Estines , alla passer la Haine entre Marlanwelz sous Marimont et Mouraige, et campa le soir à Feluy et à Arquennes , proche de Nivelles. Celle du roi traversa les plaines de Binche, et ayant passé la Haine à Carnieres , alla camper à Capelle d'Herlainmont le long du ruisseau de Piéton. Le roi menoit avec lui une partie de son artillerie et de ses munitions : l'autre partie, accompagnée d'une grosse escorte , alla passer la Sambre à la Bussiere , pour marcher à Philippeville, et de là au siege qui devoit être formé.

Le lendemain vingt-quatrieme , le maréchal alla camper entre l'abbaye de Villey et Marbais, proche de la grande chaussée; et le roi dans la plaine de Saint-Amand, entre Ligny et Fleurus.

La nuit suivante il détacha le prince de Condé avec six mille chevaux et quinze cents hommes de pied, pour aller investir Namur, entre le ruisseau de Risnes et la Meuse, du côté de la Hesbaye. Le sieur Quadt , avec sa brigade de cavalerie, l'investit depuis ce ruisseau jusqu'à la Sambre. Le marquis de Boufflers, avec quatorze bataillons et quarante-huit escadrons , faisant partie de l'armée qu'il assembloit, parut en même temps devant la place de l'autre côté de la Meuse. Et enfin le sieur Ximénès, avec les troupes qu'il venoit de tirer de Philippeville et de Dinant, auxquelles le marquis de Boufflers ajouta encore douze escadrons , investit la place du côté du

château, occupant tout le terrain qui est entre la Sambre et la Meuse. En telle sorte que Namur se trouva en même temps entouré de tous côtés.

Le vingt-cinquieme, l'armée du maréchal de Luxembourg alla camper sur le ruisseau d'Aurenault dans la plaine de Gemblours, et celle du roi auprès de Milmont et de Golzenne au-delà des Mazis, d'où il envoya ordre au maréchal de détacher le comte de Montal, avec quatre mille chevaux, pour aller se poster au Long-Champ et à Genevoux, proche des sources de la Méhaigne, et le comte de Coigny, avec un pareil détachement, pour aller se poster à Chasselet près de Charleroi. Le premier devoit couvrir le camp du roi du côté du Brabant, et l'autre favoriser les convois de Maubeuge, de Philippeville et de Dinant, et tenir en bride la garnison de Charleroi, et les corps de troupes que les ennemis y pourroient envoyer.

Le vingt-sixieme le roi arriva sur les six heures du matin devant Namur. Il reconnut d'abord les environs de la place depuis la Sambre, jusqu'au ruisseau de Wedrin, examina la disposition du pays, les hauteurs qu'il falloit occuper, et les endroits par où il falloit faire passer les lignes. Il donna ses ordres pour la construction des ponts de bateaux sur la Sambre et sur la Meuse, et régla enfin tout ce qui concernoit l'établissement et la sûreté des quartiers. Il choisit le sien entre le village de Flawine et une métairie

appelée la Rouge-Cense, un peu au-dessus de l'abbaye de Salzenne. Ensuite il s'avança sur la hauteur de cette abbaye pour considérer la situation de la place, et les ouvrages qui la couvroient de ce côté-là. En reconnoissant tous ces endroits, il admira sa bonne fortune et le peu de prévoyance des ennemis, et confessa lui-même qu'en postant seulement de bonne heure quinze mille hommes, ou sur les hauteurs du château, ou sur celles du ruisseau de Wedin, ils auroient pu faire avorter tous ses desseins, et mettre Namur hors d'état d'être attaqué. Il ordonna au comte d'Auvergne de se saisir de l'abbaye de Salzenne et des moulins qui en sont proche; ce qui fut aussitôt exécuté. Le marquis de Tilladet eut aussi ordre de visiter tous les gués qu'il pouvoit y avoir dans la Sambre depuis le quartier du roi jusqu'à la place. Et le marquis d'Alegre, avec un corps de dragons, fut envoyé pour se saisir du passage de Gerbizé, poste important sur le chemin de Huy et de Liege, du côté de la Hesbaye.

Cependant l'alarme étoit parmi les ennemis. Comme ils ignoroient encore où aboutiroit la marche du roi, ils se hâtèrent de renforcer les garnisons de toutes leurs places. Ils craignoient sur-tout pour Charleroi, pour Ath, pour Liege, et pour Bruxelles même. Mais à l'égard de Namur, l'électeur de Bavière, se confiant et à la bonté de la place et à la grosse garnison qui étoit dedans, souhaitoit qu'il prît envie au roi de l'assiéger.

Le rendez-vous de leur armée étoit aux environs de Bruxelles, et il y arrivoit tous les jours un fort grand nombre de troupes de toute sorte de nations. Elles faisoient déjà près de cent mille hommes, dont le principal commandement et la direction presque absolue étoient entre les mains du prince d'Orange, l'électeur de Baviere n'ayant dans cette armée qu'une autorité comme subalterne. On peut juger combien des forces si prodigieuses enfloient le cœur des confédérés. Ils demandoient qu'on les fit marcher au plus vite, et se tenoient sûrs de rechasser le roi jusques dans le cœur de son royaume. Il étoit d'heure en heure exactement informé et de leur marche et de leur nombre, et se mettoit de son côté en état de les bien recevoir.

L'armée devant Namur étoit séparée par les deux rivières en trois principaux quartiers, dont le premier, c'est à savoir celui du roi, occupoit tout le côté du Brabant, depuis la Sambre jusqu'à la Meuse; le second, qui étoit celui du marquis de Boufflers, s'étendoit dans le Condros, depuis la Meuse, au-dessous de Namur, jusqu'à cette même rivière au-dessus; et le troisieme, sous le sieur de Ximénès, tenoit le pays d'entre la Sambre et la Meuse. Au reste, le quartier du roi étoit divisé en plusieurs autres quartiers: car, outre le Dauphin et le duc d'Orléans qui campoient tout auprès de sa personne, il avoit aussi dans son quartier le prince de Condé, le

maréchal d'Humieres, et tous les lieutenants généraux, à la réserve du marquis de Boufflers; et ils y avoient chacun leur poste ou leur quartier le long des lignes de circonvallation.

Le roi, dès le premier jour, donna ses ordres pour faire tracer les lignes sur un circuit au moins de cinq lieues. Elles commençoient à la Sambre du côté du Brabant, un peu au-dessus du village de Flawine, et, traversant un fort grand nombre de bois, de villages et de ruisseaux, en-deçà et au-delà de la Meuse, passoient dans la forêt de Marlagne, et revenoient finir à la Sambre, entre l'abbaye de Malogne et une espee de petit château qu'on appelloit la Blanche-Maison.

Le vingt-septieme, c'est-à-dire le lendemain de l'arrivée du roi devant la place, il alla visiter le quartier du prince de Condé, entre le ruisseau de Wedrin et la Meuse, et y vit les parcs d'artillerie et de munitions. De là s'étant avancé avec le sieur de Vauban sur la hauteur du Quesne de Bouge, qui commande d'assez près la ville, entre la porte de fer et celle de saint Nicolas, la résolution fut prise d'attaquer cette dernière porte. Ce même jour les ponts de bateaux furent par-tout achevés, et la communication des quartiers entièrement établie.

Il restoit encore les quartiers de Boufflers et de Ximénès à visiter. Le roi s'y transporta donc le vingt-huitieme, et, ayant passé la Sambre à la Blan-

che-Maison , et la Meuse au-dessous du village de Huépion , reconnu tout le côté de la place qui regarde le Condros , reconnu aussi le fauxbourg de Jambe, où les ennemis s'étoient retranchés au bout du pont de pierre qu'ils y avoient sur la Meuse ; et ayant remarqué le long de cette riviere une petite hauteur d'où on voyoit à revers les ouvrages de la porte saint Nicolas qui est de l'autre côté , il commanda qu'on y élevât des batteries. Ces derniers jours et les suivans , les convois d'artillerie et de toute sorte de munitions arriverent de Philippeville par terre , et de Dinant par la Meuse , et on commença à cuire le pain dans le camp pour la subsistance des deux armées.

Ce fut vers ce temps-là que plusieurs dames de qualité de la province, qui s'étoient réfugiées dans Namur , et plusieurs des dames mêmes de la ville , firent demander par un trompette la permission d'en sortir ; ce qu'on ne jugea pas à propos de leur accorder. Mais ces pauvres dames, se confiant à la générosité du roi, et la peur des bombes l'emportant en elles sur toute autre considération, elles sortirent à pied par la porte du château , suivies seulement de quelques unes de leurs femmes, qui portoient leurs hardes et leurs enfans, et se présentèrent à la garde prochaine. Les soldats les menerent d'abord à la Blanche-Maison , près des ponts qu'on avoit faits sur la Sambre, d'où le roi, qui eut pitié d'elles et qui

les fit traiter favorablement, les fit conduire le lendemain à l'abbaye de Malogne, et de là à Philippeville.

Vingt mille pionniers, commandés dans les provinces conquises, étant arrivés alors à l'armée, ils furent aussitôt employés aux lignes de circonvallation, aux abattis de bois, et aux réparations des chemins.

Les assiégés avoient encore quelque infanterie dans les bois au-dessus des moulins à papier de Saint-Servais : mais le roi ayant ordonné qu'on l'en chassât, elle ne tint point, et se renferma fort vite dans la ville.

La garnison étoit de neuf mille deux cents quatre-vingts hommes en dix-sept régiments d'infanterie de plusieurs nations, savoir, cinq allemands des troupes de Brandebourg et de Lunébourg, cinq hollandois, trois espagnols, quatre wallons, et en un régiment de cavalerie, et quelques compagnies franches. Le prince de Barbançon, gouverneur de la province, l'étoit aussi de la ville et du château, et toutes ces troupes avoient ordre de lui obéir. On ne doutoit pas qu'étant pourvues de toutes les choses nécessaires pour soutenir un long siege, et ayant à défendre une place de cette réputation, également bien fortifiée et par l'art et par la nature, une garnison si nombreuse ne se signalât par une vigoureuse résistance, d'autant plus qu'elle n'ignoroit pas les grands apprêts qui se faisoient pour la secourir.

Le roi, pour ne point accabler ses troupes de trop de travail, n'attaqua d'abord que la ville seule. On y fit deux attaques différentes : mais il y en avoit une qui n'étoit proprement qu'une fausse attaque ; et c'étoit celle qui étoit au-delà de la Meuse. La véritable étoit en-deçà. Il fut résolu d'y ouvrir trois tranchées qui se rejoindroient ensuite par des lignes paralleles ; la premiere, le long du bord de la Meuse ; la seconde , à mi-côte de la hauteur de Bouge ; et la troisieme , par un grand fond qui aboutissoit à la place du côté de la porte de fer.

Toutes choses étant donc préparées, la tranchée fut ouverte la nuit du vingt-neuvieme au trentieme mai. Trois bataillons avec un lieutenant général et un brigadier monterent à la véritable attaque , et deux à la fausse avec un maréchal de camp ; ce qui fut continué jusqu'à la prise de la ville. Le comte d'Auvergne, comme le plus ancien lieutenant général , monta la premiere garde. Dès cette nuit on avança le travail jusqu'à quatre-vingts toises du glais. On travailla en même temps avec tant de diligence aux batteries , tant sur la hauteur de Bouge , que de l'autre côté de la Meuse, que les unes et les autres se trouverent bientôt en état de tirer et de prendre la supériorité sur le canon de la place.

La nuit suivante , le travail qu'on avoit fait fut perfectionné.

La nuit du trente-unieme mai on travailla à s'é-

tendre du côté de la Meuse, pour resserrer d'autant plus les assiégés, et les empêcher de faire des sorties.

Le premier de juin on continua les travaux à la sape, l'artillerie ruinant cependant les défenses des assiégés, qui, étant vus de front et à revers de plusieurs endroits, n'osoient déjà plus paroître dans leurs ouvrages.

La nuit du premier au deuxième juin on se logea sur un avant-chemin couvert en-deçà de l'avant-fossé que formoient les eaux du ruisseau de Wedrin et de Risnes. On tira ensuite une ligne parallèle pour faire la communication de toutes les attaques, et on éleva de l'autre côté de la Meuse sur le bord de l'eau deux batteries qui commencerent à tirer dès la pointe du jour contre la branche du demi-bastion et contre la muraille qui regnent le long de cette rivière. Ce même jour, sur les huit heures du matin, le marquis de Boufflers fit attaquer le fauxbourg de Jambe que les ennemis occupoient encore, et s'en rendit maître. Sur le midi l'avant-fossé de la porte de saint Nicolas se trouvant comblé, et toutes choses disposées pour attaquer la contrescarpe, les gardes suisses et le régiment de Stoppa de la même nation, qui étoient de tranchée sous le marquis de Tilladet, lieutenant général de jour, y marcherent l'épée à la main, et l'emporterent. Ils prirent aussi une petite lunette revêtue, qui défendoit la contrescarpe, et se logerent en

très peu de temps sur ces dehors, sans que les ennemis, qui faisoient de leurs autres ouvrages un fort grand feu, osassent faire aucune tentative pour s'y établir. On leur tua beaucoup de monde en cette action.

Le soir du deuxieme juin, le marquis de Boufflers étant de garde à la tranchée, on s'aperçut que les assiégés avoient aussi abandonné une demi-lune de terre qui couvroit la porte de saint Nicolas. Comme le fossé n'en étoit pas fort profond, il fut bientôt comblé; et quoique la demi-lune fût fort exposée, et que les ennemis tirassent sans discontinuer de dessus le rempart, on se logea encore dans cette demi-lune sans beaucoup de perte.

Les batteries basses de la Meuse continuoient cependant à battre en ruine la branche du demi-bastion et la muraille qui étoient, comme j'ai dit, le long de cette riviere. Comme ses eaux étoient alors assez basses, on s'étoit flatté de pouvoir conduire une tranchée le long d'une langue de terre qu'elle laissoit à découvert au pied du rempart, et on auroit ainsi attaché bientôt le mineur au corps de la place. Mais la Meuse s'étant enflée tout-à-coup par les grandes pluies qui survinrent, et qui ne discontinuerent presque plus jusqu'à la fin du siege, on fut obligé d'abandonner ce dessein, et de s'attacher uniquement aux ouvrages que l'on avoit devant soi.

L'artillerie ne cessa, pendant le troisieme et qua-

trieme juin, de battre en breche la face et la branche du demi-bastion de la Meuse, et y fit enfin une ouverture considerable. Les assiégés témoignoit à leur air beaucoup de résolution, et travailloient même à se retrancher en dedans. Mais on les voyoit qui, dans la crainte vraisemblablement d'un assaut, transportoient dans le château leurs munitions et leurs meilleurs effets. À la fin, comme ils virent qu'on étoit déjà logé sur la pointe du demi-bastion, le cinquieme de juin au matin, le duc de Bourbon étant de jour, ils battirent tout-à-coup la chamade, et demanderent à capituler. Après quelques propositions qui furent rejetées par le roi, on convint, entre autres articles, que les soldats de la garnison entreroient dans le château avec leurs familles et leurs effets; qu'il y auroit pour cela une treve de deux jours; et que, pendant tout le reste du siege, on ne tireroit point ni de la ville sur le château, ni du château sur la ville, avec liberté aux deux partis de rompre ce dernier article, lorsqu'ils le jugeroient à propos, en avertissant néanmoins qu'ils ne le vouloient plus tenir.

La capitulation signée, le régiment des gardes prit aussitôt possession de la porte de saint Nicolas. Ainsi la fameuse ville de Namur, défendue par neuf mille hommes de garnison, fut, en six jours d'attaque, rendue à trois ou quatre bataillons de tranchée, ou, pour mieux dire, à un seul bataillon, puisqu'il

Il n'y en eut jamais plus d'un à la tranchée le long de la Meuse, qui fut celle par où la place fut emportée. On peut même remarquer qu'on n'eut pas le temps de perfectionner les lignes de circonvallation, et qu'à peine on achevoit d'y mettre la dernière main, que, la ville étant prise, l'on fut obligé de les raser, pour transporter les troupes de l'autre côté de la Sambre.

Pendant que la ville capituloit, on eut nouvelle qu'enfin les alliés s'avançoient tout de bon pour faire lever le siège. Au premier bruit que le roi étoit devant Namur, ils s'étoient hâtés d'unir ensemble toutes leurs forces. Ils avoient dépêché aux généraux Flemming et Serclaës, dont le premier assembloit les troupes de Brandebourg aux environs d'Aix-la-Chapelle, et l'autre celles de Liège dans le voisinage de cette ville, avec ordre de les venir joindre; et le prince d'Orange avec l'électeur de Bavière, à la tête de l'armée confédérée, ayant passé le canal de Bruxelles, étoit venu camper à Dighom, puis à Lefdaël et à Wosseme, de là à l'abbaye du Parc et au château d'Heverle près de Louvain. Il séjourna quelque temps dans ce dernier camp, ou pour donner le temps à toutes ses forces de le joindre, ou n'osant s'engager trop avant dans le pays, ni s'éloigner de la mer, dans l'inquiétude où il étoit de la descente dont l'Angleterre étoit menacée. Il apprit enfin que sa flotte jointe à celle de Hollande, faisant ensemble quatre-vingt-dix vaisseaux de guerre, étoit à la mer

avec un vent favorable ; et qu'au contraire le comte de Tourville n'ayant pu être joint par les escadres du comte d'Estrées, du comte de Château-Regnaut, et du marquis de la Porte, n'avoit que quarante-quatre vaisseaux, avec lesquels il s'efforçoit d'entrer dans la Manche. Alors voyant ses affaires vraisemblablement en sûreté de ce côté-là, il feignit de n'y plus songer, et ne parla plus que d'aller secourir Namur.

Il partit des environs de Louvain le cinquième juin, et vint camper à Meldert et à Bauechem. Il campa le lendemain sixième auprès de Hougaerde et de Tirlemont, le septième entre Orp et Montenacxem au-delà de la rivière de Ghete, et enfin le huitième sur la grande chaussée entre Thinnes et Breff, à la vue du maréchal de Luxembourg. La prise de la ville ayant mis le roi en état de faire des détachements de son armée, il avoit envoyé à ce maréchal le comte d'Auvergne et le duc de Villeroi, lieutenants généraux, avec une partie des troupes qui se trouvoient campées du côté du Brabant.

Pour lui, la treve qu'il avoit accordée aux assiégés étant expirée, il avoit passé de l'autre côté de la Sambre avec ce qui étoit resté de troupes au-delà de cette rivière. C'étoit le septième de juin, qu'il quitta son premier camp pour en venir prendre un autre, entre Sambre et Meuse, dans la forêt de Marlagne. Voici de quelle manière ce nouveau camp étoit dis-

posé. Le quartier du roi étoit auprès d'un convent de Carmes, qu'on appelloit le Désert ; il y avoit une ligne de troupes qui s'étendoit depuis l'abbaye de Malogne sur la Sambre, jusqu'au pont construit sur la Meuse à Huépion. Une autre ligne de dix bataillons, qui composoient la brigade du roi, eut son camp marqué sur les hauteurs du château, pour en occuper tout le front, qui est fort resserré par les deux rivières, et pour rejeter ainsi les ennemis dans leurs ouvrages. Mais il n'étoit pas facile de les déposter de ces hauteurs, et moins encore des retranchements qu'ils y avoient faits à la faveur de quelques maisons, et entre autres d'un hermitage qu'ils avoient fortifié en forme de redoute. Néanmoins la brigade du roi eut ordre de les aller attaquer.

Les troupes, qui avoient cru ce jour-là n'avoir autre chose à faire qu'à s'établir paisiblement dans leur nouveau camp, et qui, dans ce moment-là, portoient leurs tentes et leurs autres hardes sur leurs épaules, jetterent aussitôt à terre tout ce qui les embarrassoit, pour ne garder que leurs armes, et grim pant en bon ordre et sur un même front, malgré l'extrême roideur d'un terrain raboteux et inégal, arriverent sur la crête de la montagne au travers d'une grêle de coups de mousquets, que les ennemis leur tiroient avec tout l'avantage qu'on peut s'imaginer. Le soldat, quoique tout hors d'haleine, renversa leurs postes avancés, et les poursuivit jusqu'à

une seconde hauteur, non moins escarpée que la première, où leurs bataillons étoient rangés en bon ordre pour les soutenir. Mais rien ne put arrêter la furie des François. Les bataillons furent aussi chassés de ce second poste, et menés battant l'épée dans les reins jusqu'à leurs retranchements, qui même couroient risque d'être forcés, si le prince de Soubise, lieutenant général de jour, et le sieur de Vauban, rappelant les troupes, ne les eussent obligées de se contenter du poste qu'elles avoient occupé. Cette action, qui fut fort vive et fort brillante dans toutes ses circonstances, coûta à la brigade du roi douze ou quinze officiers, et quelque cent ou six vingts soldats, ou tués ou blessés.

Aussitôt on travailla à se bien établir sur cette hauteur, et on y ouvrit une tranchée, laquelle fut, tous les jours, relevée par sept bataillons. Il ne fut pas possible, les jours suivants, d'avancer beaucoup le travail, tant à cause du terrain pierreux et difficile qu'on rencontra en plusieurs endroits, que des orages effroyables et des pluies continuelles qui rompirent tous les chemins, et les mirent presque hors d'état d'y pouvoir conduire le canon. On ne put aussi achever les batteries qu'avec d'extrêmes difficultés. Cependant les assiégés profitèrent peu de tous ces obstacles, et firent seulement quelques sorties sans aucun effet.

Enfin, le treizième juin, les travaux ayant été

poussés jusqu'aux retranchements, il fut résolu de les attaquer. La contenance fiere des ennemis, qu'on voyoit en bataille en plusieurs endroits, derriere ces retranchements, et qui avoient tout l'air de se préparer à une résistance vigoureuse, obligea le roi de leur opposer ses meilleures troupes, et de se transporter lui-même sur la hauteur pour régler l'ordre de l'attaque.

Le signal donné sur le midi, deux cents mousquetaires du roi à la droite, les grenadiers à cheval à la gauche, et huit compagnies de grenadiers d'infanterie au milieu, marcherent aux ennemis l'épée à la main, soutenus des sept bataillons de tranchée, et des dix de la brigade du roi, qu'il avoit fait mettre en bataille, sur la hauteur, à la tête de leur camp. Les assiégés, jusqu'alors si fiers, s'effrayerent bientôt. Ils firent seulement leur décharge, et, abandonnant la redoute et les retranchements, se retirerent en désordre dans les chemins couverts des ouvrages qu'ils avoient derriere eux. Ils perdirent plus de quatre cents hommes, la plupart tués de coups de main, et entre autres plusieurs officiers et plusieurs gens de distinction. Les François eurent quelque cent trente hommes, et quarante, tant officiers que mousquetaires, tués ou blessés.

Le comte de Toulouse, amiral de France, jeune prince âgé de quatorze ans, reçut une contusion au bras à côté du roi; et plusieurs personnes de la cour

furent aussi blessées autour de lui. Le duc de Bourbon, qui étoit lieutenant général de jour, donna ses ordres avec non moins de sagesse que de valeur. Les troupes, animées par la présence du roi, se signalèrent à l'envi l'une de l'autre ; et les moindres grenadiers de l'armée disputèrent d'audace avec les mousquetaires, de l'aveu des mousquetaires mêmes. On accorda aux assiégés une suspension pour venir retirer leurs morts. Mais on ne laissa pas, pendant cette treve, d'assurer le logement, et dans la redoute, et dans tous les retranchements qu'on venoit d'emporter.

Entre ces retranchements et la première enveloppe du château, nommé par les Espagnols *Terra nova*, on trouvoit sur le côté de la montagne qui descend vers la Sambre, un ouvrage irrégulier que le prince d'Orange avoit fait construire l'année précédente, et qu'on appelloit, à cause de cela, le fort neuf, ou le fort Guillaume. Il étoit situé de telle façon, que, bien qu'il parût moins élevé que les hauteurs qu'on avoit gagnées, il n'en étoit pourtant point commandé ; et il sembloit se dérober et au canon et à la vue des assiégeants, à mesure qu'ils s'en approchoient. Ce fut, de toutes les fortifications de la place, celle dont la prise coûta le plus de temps et de peine, à cause de la grande quantité de travaux qu'il fallut faire pour l'embrasser.

La nuit qui suivit l'attaque dont nous venons de

parler, le travail fut avancé plus de cinq cents pas vers la gorge de ce fort. Le quatorzième on s'étendit sur la droite, et l'on y dressa deux batteries, tant contre le fort neuf que contre le vieux château. Ce même jour, les assiégés abandonnerent une maison retranchée qui leur restoit encore sur la montagne, et ainsi on n'eut plus rien devant soi que les ouvrages que je viens de dire.

Le quinzième, les nouvelles batteries démontèrent presque entièrement le canon des assiégés, mais elles ne firent que très peu d'effet contre le fort neuf.

La nuit suivante, on ouvrit, au-dessus de l'abbaye de Salzenne, une nouvelle tranchée pour embrasser ce fort par la gauche; et le travail fut poussé environ quatre cents pas.

Pendant qu'on pressoit avec cette vigueur le château de Namur, le prince d'Orange étoit, comme j'ai dit, arrivé sur la Méhaigne. Il donna d'abord toutes les marques d'un homme qui vouloit passer cette rivière et attaquer l'armée du maréchal de Luxembourg, pour s'ouvrir un chemin à Namur. Plusieurs raisons ne laissoient pas lieu de douter qu'il n'eût ce dessein; son intérêt et celui de ses alliés; l'état de ses forces; sa réputation, à laquelle la prise de Mons avoit déjà donné quelque atteinte; en un mot, les vœux unanimes de son parti, et surtout les pressantes sollicitations de l'électeur de

Baviere, qui ne pouvoit digérer l'affront de se voir, à son arrivée dans les Pays-bas, enlever la plus forte place du gouvernement qu'il venoit d'accepter.

Ajoutez à toutes ces raisons les bonnes nouvelles que les alliés avoient reçues de la bataille qui s'étoit donnée sur mer : car, bien que le combat n'eût pas été fort glorieux pour les Hollandois et pour les Anglois, mais sur-tout pour ces derniers, et qu'il fût jusqu'alors inoui qu'une armée de quatre-vingt-dix vaisseaux, attaquée par une autre de quarante-quatre, n'eût fait, pour ainsi dire, que soutenir le choc, sans pouvoir pendant douze heures remporter aucun avantage ; néanmoins, comme le vent, en séparant la flotte de France, leur avoit en quelque sorte livré quinze de ses vaisseaux qui avoient été obligés de se faire échouer, et où ils avoient mis le feu, il y avoit toute sorte d'apparences que le prince d'Orange saisiroit le moment favorable où il sembloit que la fortune commençât à se déclarer contre les François. Il reconnut donc en arrivant tous les environs de la Méhaigne, fit sonder les gués, posta son infanterie dans les villages et dans tous les endroits qui pouvoient favoriser son passage, et enfin fit jeter une infinité de ponts sur cette riviere. On remarqua pourtant avec surprise que, dans le temps qu'il faisoit construire cette grande quantité de ponts de bois, il faisoit démolir tous les ponts de pierre qui se trouvoient sur la Méhaigne.

Une autre circonstance fit encore mieux voir qu'il n'avoit pas grande envie de combattre. Le roi, qui ne vouloit point qu'on engageât, d'un bord de riviere à l'autre, un combat où sa cavalerie n'auroit point eu de part, manda au duc de Luxembourg de se retirer un peu en arriere, et de laisser le passage libre aux ennemis; et la chose fut ainsi exécutée. C'étoit en quelque sorte les défier, et leur ouvrir le champ pour donner bataille s'ils vouloient. Mais le prince d'Orange demeura toujours dans son premier poste; tantôt s'excusant sur les pluies qui firent déborder la Méhaigne pendant deux jours; tantôt publiant qu'il feroit périr l'armée du maréchal sans la combattre, ou du moins qu'il le réduiroit à décamper faute de subsistance.

Il forma néanmoins un projet qui auroit été de quelque éclat, s'il eût réussi. Il détacha le comte Serclaës de Tilly avec cinq ou six mille chevaux du côté de Huy. Ce général, ayant pris encore dans cette place un détachement considérable de l'infanterie de la garnison, passa la Meuse, qu'il fit remonter à son infanterie, dans le dessein de couper le pont de bateaux qui étoit sous Namur, et qui faisoit la communication de nos deux armées. Lui cependant marcha avec sa cavalerie, pour attaquer le quartier du marquis de Boufflers, et brûler le pont de haute-Meuse, avec toutes les munitions qui se trouveroient sur le port, et qu'on avoit fait descen-

dre par cette rivière. Le roi eut bientôt avis de ce dessein. Il fit fortifier la garde des ponts et le quartier de Boufilers ; et ayant rappelé un corps de cavalerie de l'armée du maréchal, il fit sortir ses troupes hors des lignes , et les rangea lui-même en bataille. Mais Serclaës, qui en eut le vent, retourna fort vite passer la Meuse, et alla rejoindre l'armée confédérée.

Le prince d'Orange, après avoir demeuré inutilement quelques jours sur la Méhaigne, en décampa tout-à-coup , et remontant le long de cette rivière jusques vers sa source, vint camper, sa droite à la cense de Glinne, près du village d'Asche, et sa gauche au-dessus de celui de Branchon.

Le maréchal de Luxembourg, qui observoit tous les mouvements des ennemis pour régler les siens, ne les vit pas plutôt en marche, que de son côté il remonta aussi la rivière ; en telle sorte que ces deux grandes armées, séparées seulement par un médiocre ruisseau, marchaient à la vue l'une de l'autre, éloignées seulement d'une demi-portée de canon. Celle de France campa, la droite à Hanrech, la gauche à Temploux, ayant à-peu-près dans son centre le village de Saint-Denis.

Le prince d'Orange fit encore en cet endroit des démonstrations de vouloir décider du sort de Namur par une bataille. Il fit élargir les chemins qui étoient entre les deux armées, et envoya l'électeur de Ba-

viere pour reconnoître lui-même le camp des François. L'électeur passa la riviere à l'abbaye de Bonneffe, et se mit en devoir d'observer l'armée du maréchal. Mais on ne lui laissa pas le temps de satisfaire sa curiosité, et il fut obligé de repasser fort brusquement la Méhaigne à l'approche de quelques troupes de carabiniers, qu'on avoit détachées pour l'éloigner de la vue des lignes.

À dire vrai, le maréchal ne fut pas fâché d'ôter aux ennemis la connoissance de la disposition de son camp, coupé de plusieurs ruisseaux et de petits marais, qui rendoient la communication de ses deux ailes fort difficile, et d'ailleurs commandé de la hauteur de Saint-Denis, d'où les ennemis auroient pu incommoder de leur canon le centre de son armée, et engager enfin, dans un pays serré et embarrassé de bois, un combat particulier d'infanterie, où ils auroient eu tout l'avantage du lieu. Le roi, qui sut l'inquiétude où il étoit, lui envoya proposer un autre poste, que le maréchal alla reconnoître; et il le trouva si avantageux, que, sans attendre de nouveaux ordres, il y fit aussitôt marcher son armée. Il n'attendit pas même son artillerie, dont les chevaux se trouvoient alors au fourrage, et se contenta de laisser une partie de son infanterie pour la garder. Il plaça sa gauche au château de Milmont, la couvrant du ruisseau d'Aurenault, et étendit sa droite par Temploux et par le château de la Falize, jus-

qu'auprès du ruisseau de Wedrin, au-delà duquel il jeta son corps de réserve : de sorte qu'il se trouvoit tout proche de l'armée du roi, et tout proche aussi de la Sambre et de la Meuse, d'où il tiroit la subsistance de sa cavalerie, couvroit entièrement la place, et réduisoit les ennemis à venir l'attaquer dans son front par des plaines ouvertes et propres à faire mouvoir sa cavalerie, qui étoit supérieure en toutes choses à celle des ennemis.

Il fit en plein jour cette marche, sans qu'ils se missent en devoir de l'inquiéter, et sans qu'ils se présentassent seulement pour charger son arrièregarde. Le prince d'Orange décampa quelques jours après. Il passa, le vingt-deuxième de juin, le bois des Cinq-étoiles; et, ayant fait faire à ses troupes une extrême diligence, alla se poster la droite à Sombreff, et la gauche proche de Marbais sur la grande chaussée.

Cette démarche, qui le mettoit en état de passer en un jour la Sambre pour tomber sur le camp du roi, auroit pu donner de l'inquiétude à un général moins vigilant et moins expérimenté. Mais comme il avoit pensé de bonne heure à tous les mouvements que les ennemis pourroient faire pour l'inquiéter, il ne les vit pas plutôt la tête tournée vers Sombreff, qu'il envoya le marquis de Boufflers avec un corps de troupes dans le pays d'entre Sambre et Meuse : et après avoir fait reconnoître les plaines de Saint-

Gérard et de Fosse , qui étoient les seuls chemins par où ils auroient pu venir à lui , il ordonna à ce marquis de se saisir du poste d'Auveloy sur la Sambre. Il fit en même temps jeter un pont sur cette rivière , entre l'abbaye de Floreff et Jemeppe , vers l'embouchure du ruisseau d'Aurenault, où la gauche du maréchal de Luxembourg étoit appuyée. Par ce moyen il mettoit ce général en état de passer aisément la Sambre , dès que les ennemis voudroient entreprendre la même chose du côté de Charleroi et de Farsiennes. La seule chose qui étoit à craindre, c'est que le corps de troupes qu'il avoit donné au marquis de Boufflers ne fût pas suffisant pour disputer aux ennemis le passage de la Sambre, et que, s'ils le tentoient si près de lui, on n'eût pas le temps de faire passer d'autres troupes pour le soutenir.

Pour obvier à cet inconvénient, le maréchal eut ordre de lui envoyer son corps de réserve , qui fut suivi peu de temps après des brigades d'infanterie de Champagne et de Bourbonnois, et enfin de l'aile droite de la seconde ligne commandée par le duc de Vendôme. Toutes ces troupes furent postées sur le bord de la Sambre proche des ponts de bateaux, à portée, ou de passer en très peu de temps dans les plaines de Fosse et de Saint-Gérard, ou de repasser à l'armée du maréchal, selon le parti que prendroient les ennemis.

Pendant ces différents mouvements des armées, les attaques du château de Namur se continuoient avec toute la diligence que les pluies pouvoient permettre, les troupes ne témoignant pas moins de patience que de valeur. Depuis le seizieme de juin, les assiégés se trouvoient extrêmement resserrés dans le fort neuf, où ils commençoient même d'être enveloppés. Le matin du dix-septieme, ils firent une sortie de quatre cents hommes de troupes espagnoles et du Brandebourg sur l'attaque gauche, et y causerent quelque désordre. Mais les Suisses, qui y étoient de garde, les repousserent aussitôt, et rétablirent en très peu de temps le travail. Il y eut quarante ou cinquante hommes tués de part et d'autre. Le dix-huitieme et le dix-neuvieme, les communications du fort neuf avec le château furent presque entièrement ôtées aux assiégés, et leur artillerie rendue inutile; et enfin, le vingtieme, toutes les communications des tranchées étant achevées, on se vit en état d'attaquer tout-à-la-fois et le fort et le château. Mais, comme vraisemblablement on y auroit perdu beaucoup de monde, le roi voulut que les choses se fissent plus sûrement. Ainsi on employa toute la nuit du vingtieme et le jour suivant à élargir et perfectionner les travaux. Et le soir du vingt-unieme, toutes choses étant prêtes pour l'attaque, on résolut de la faire, mais seulement au-dehors de l'ouvrage neuf.

Huit compagnies de grenadiers commandées, avec les sept des bataillons de la tranchée, commencèrent sur les six heures à occuper tous les boyaux qui enveloppoient les deux ouvrages. Le duc de Bourbon se trouvoit encore à cette attaque lieutenant général de jour, se croyant fort obligé à la fortune de ce qu'en un même siege elle lui donnoit tant d'occasions de s'exposer. Le signal donné un peu avant la nuit, il fit avancer les détachements soutenus des corps entiers. Ils marcherent en même temps au premier chemin couvert; et en ayant chassé les assiégés, les forcerent encore dans le second, et, le fossé n'étant pas fort profond, les poursuivirent jusqu'au corps de l'ouvrage, dans lequel même quelques soldats étant montés par une fort petite breche, les ennemis battirent à l'instant la chamade, et leurs ôtages furent envoyés au roi. Mais pendant qu'ils faisoient leur capitulation, on ne laissa pas de travailler dans les dehors de l'ouvrage, et d'y commencer des logements contre le château.

Le lendemain ils sortirent du fort, au nombre de quatre-vingts officiers et de quinze cents cinquante soldats en cinq régiments, pour être conduits à Gand. De ce nombre étoit un ingénieur hollandois, nommé Coehorn, sur les dessins duquel le fort avoit été construit, et il en sortit blessé d'un éclat de bombe. Quelques officiers des ennemis demanderent à entrer dans le vieux château, pour y servir encore jusqu'à la fin du

siege. Mais cette permission ne fut accordée qu'au seul Wimberg qui commandoit les troupes hollandaises.

Le fort Guillaume pris, on donna un peu plus de relâche aux troupes, et la tranchée ne fut plus relevée que par quatre bataillons. Mais le château n'en fut pas moins vivement pressé, et les attaques allerent fort vite, n'étant plus inquiétées par aucune diversion.

Dès le vingt-troisième on éleva dans la gorge du fort neuf des batteries de bombes et de canon.

Le vingt-quatrième et le vingt-cinquième on embrassa tout le front de l'ouvrage à cornes, qui faisoit, comme j'ai dit, la première enveloppe du château ; et on acheva la communication de la tranchée qu'on avoit conduite par la droite sur la hauteur qui regarde la Meuse, avec la tranchée qui regardoit la gauche du côté de la Sambre. Le roi alla le vingt-cinquième visiter le fort neuf et les travaux. Comme il avoit remarqué que sa présence les avançoit extrêmement, il fit la même chose presque tous les jours suivans, malgré les incommodités du temps et l'extrême difficulté des chemins, s'exposant non seulement au mousquet des ennemis, mais encore aux éclats de ses propres bombes qui retomboient souvent de leurs ouvrages avec violence, et qui tuèrent ou blessèrent plusieurs personnes à ses côtés et derrière lui.

Le vingt-sixieme les sapes furent poussées jusqu'au pied de la palissade du premier chemin couvert. À mesure qu'on s'approchoit, la tranchée devenoit plus dangereuse, à cause des bombes et des grenades que les ennemis y faisoient rouler à toute heure, sur-tout du côté du fond qui alloit tomber vers la Sambre, et qui séparoit les deux forts.

Le vingt-septieme, les travaux furent perfectionnés. On dressa deux nouvelles batteries, pour achever de ruiner les défenses des assiégés, pendant que les autres battoient en ruines les pointes et les faces des deux demi-bastions de l'ouvrage : et on disposa enfin toutes choses pour attaquer à la fois tous leurs dehors. Tant d'attaques qui se succédoient de si près auroient dû, ce semble, lasser la valeur des troupes ; mais plus elles fatiguoient, plus il sembloit qu'elles redoublassent de vigueur : et en effet, cette dernière action ne fut pas la moins hardie ni la moins éclatante de tout le siege. Le roi voulut encore y être présent, et se plaça entre les deux ouvrages. Ainsi le vingt-huitieme, à midi, le signal donné par trois salves de bombes, neuf compagnies de grenadiers commandées, avec quatre des bataillons de la tranchée, marcherent avec leur bravoure ordinaire, l'épée à la main, aux chemins couverts des assiégés. Le premier de ces chemins se trouvant presque abandonné, elles passerent au second sans s'arrêter, tuerent tout ce qui osa les attendre, et

poursuivirent le reste jusqu'à un souterrain qui les déroba à leur furie. Les ennemis ainsi chassés réparurent en grand nombre sur les breches ; quelques uns même avec l'épée et le bouclier s'efforcèrent, à force de grenades et de coups de mousquet, de prendre leur revanche sur nos travailleurs. Cependant quelques grenadiers de la compagnie de Sallant du régiment des gardes ayant été commandés pour reconnoître la breche qui étoit au demi-bastion gauche, ils monterent jusqu'en haut avec beaucoup de résolution. Il y en eut un, entre autres, qui y demeura fort long-temps, et y rechargéa plusieurs fois son fusil avec une intrépidité qui fut admirée de tout le monde. Mais la breche se trouvant encore trop escarpée, on se contenta de se loger dans les chemins couverts, dans la contre-garde du demi-bastion gauche, dans une lunette qui étoit au milieu de la courtine vis-à-vis du chemin souterrain, et en un mot dans tous les dehors. La perte des assiégés monta à quelque trois cents hommes, partie tués dans les dehors, partie accablés par les bombes dans l'ouvrage même. Les assiégeants n'eurent guere moins de deux ou trois cents, tant officiers que soldats, tués ou blessés ; la plupart après l'action, et pendant qu'on travailloit à se loger.

Peu de temps après, les sapeurs firent la descente du fossé ; et dès le soir les mineurs furent attachés en plusieurs endroits ; et on se mit en état de faire

sauter tout-à-la-fois les deux demi-bastions, la courtine qui les joignoit, et la branche qui regardoit le fort neuf, et de donner un assaut général.

Néanmoins comme on se tenoit alors sûr d'emporter la place, on résolut de ne faire jouer qu'à la dernière extrémité les fourneaux, qui, en ouvrant entièrement le rempart, auroient obligé à y faire de fort grandes réparations. On espéra qu'il suffiroit que le canon élargît les breches qu'il avoit déjà faites aux deux faces et aux pointes des demi-bastions; et c'est à quoi on travailla le vingt-neuvieme.

La nuit du trentieme, le sieur de Rubentel, lieutenant général de jour, fit monter sans bruit au haut de la breche du demi-bastion gauche quelques grenadiers du régiment Dauphin, pour épier la contenance des ennemis. Ces soldats ayant remarqué qu'ils n'étoient pas fort sur leurs gardes, et qu'ils s'étoient même retirés au-dedans de l'ouvrage, appellerent quelques autres de leurs camarades, qui étant aussitôt montés, ils chargerent avec de grands cris les assiégés, et s'emparerent d'un retranchement qu'ils avoient commencé à la gorge du demi-bastion, où ils commencerent à se retrancher eux-mêmes. Ceux des ennemis qui gardoient le demi-bastion de la droite, voyant les François dans l'ouvrage, et craignant d'être coupés, chercherent, comme les autres, leur salut dans la fuite, et laisserent les assiégeants entièrement maîtres decette pre-

miere enveloppe. Il restoit encore deux autres ouvrages à-peu-près de même espece, non moins difficiles à attaquer que les premiers, et qui avoient de grands fossés très profonds et taillés dans le roc. Derrière tout cela on trouvoit le corps du château, capable lui seul d'arrêter long-temps un ennemi, et de lui faire acheter bien cher les derniers pas qui lui resteroient à faire.

Mais le gouverneur, qui vit sa garnison intimidée, tant par le feu continuel des bombes et du canon, que par la valeur infatigable des assiégeants, reconnoissant d'ailleurs le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur les vaines promesses de secours dont le prince d'Orange l'entretenoit depuis un mois, ne songea plus qu'à faire sa composition à des conditions honorables, et demanda à capituler.

Le roi accorda sans peine toutes les marques d'honneur qu'on lui demanda; et, dès ce jour, une porte fut livrée à ses troupes. Le lendemain, premier jour de juillet, la garnison sortit, partie par la breche, qu'on accommoda exprès pour leur en faciliter la descente, partie par la porte vis-à-vis du fort neuf. Elle étoit d'environ deux mille cinq cents hommes en douze régiments d'infanterie, un de cavalerie, et quelques compagnies franches de dragons; lesquels, joints aux seize cents qui sortirent du fort neuf, faisoient le reste de neuf mille deux cents hommes, qui, comme j'ai dit, se trouvoient

dans la place au commencement du siège. Ils prétendoient qu'ils en avoient perdu huit ou neuf cents par la désertion ; tout le reste avoit péri par l'artillerie, ou dans les attaques.

Quelques jours avant que les assiégés battissent la chamade, les confédérés étoient partis tout-à-coup de Sombreff ; et, au lieu de faire un dernier effort, sinon pour sauver la place, au moins pour sauver leur réputation, ils avoient en quelque sorte tourné le dos à Namur, et étoient allés camper dans la plaine de Brunehault, la droite à Fleurus, et la gauche du côté de Frasce et de Liberchies. Pendant le séjour qu'ils y firent, le prince d'Orange ne s'étoit appliqué qu'à ruiner les environs de Charleroi ; comme si dès lors il n'avoit plus pensé qu'à empêcher le roi de passer à de nouvelles conquêtes.

Enfin, le soir du dernier jour de juin, ils apprirent par trois salves de l'armée du maréchal de Luxembourg et de celle du marquis de Boufflers, la triste nouvelle que Namur étoit rendu. Ils en tomberent dans une consternation qui les rendit comme immobiles durant plusieurs jours, jusques-là que le maréchal de Luxembourg s'étant mis en devoir de repasser la Sambre, ils ne songerent ni à le troubler dans sa marche, ni à le charger dans sa retraite. Il vint donc tranquillement se poster dans la plaine de Saint-Gérard, tant pour favoriser les réparations les plus pressantes de la place, et les remises d'artillerie, de

munitions et de vivres qu'il y falloit jetter, que pour donner aux troupes fatiguées par des mouvements continuels, par le mauvais temps, et par une assez longue disette de toutes choses, les moyens de se rétablir.

Le roi employa les deux jours qui suivirent la reddition du château à donner tous les ordres nécessaires pour la sûreté d'une si importante conquête. Il en visita tous les ouvrages, et en ordonna les réparations. Il alla trouver à Floreffe le maréchal de Luxembourg, qu'il laissoit avec une puissante armée dans les Pays-bas, et lui expliqua ses intentions pour le reste de la campagne. Il détacha différents corps pour l'Allemagne et pour assurer ses frontières de Flandres et de Luxembourg. Il avoit déjà quelque quarante escadrons dans le pays de Cologne, sous les ordres du marquis de Joyeuse; et il les y avoit fait rester pendant tout le siege de Namur, tant pour faire payer le reste des contributions qui étoient dues, que pour obliger les souverains de ce pays-là à y laisser aussi un corps de troupes considérable: ce qui diminueoit d'autant l'armée du prince d'Orange.

Enfin, tous les ordres étant donnés, il partit de son camp le troisieme juillet, pour retourner, à petites journées, à Versailles: d'autant plus satisfait de sa conquête, que cette grande expédition étoit uniquement son ouvrage; qu'il l'avoit entreprise sur

ses seules lumières, et exécutée, pour ainsi dire, par ses propres mains, à la vue de toutes les forces de ses ennemis; que par l'étendue de sa prévoyance il avoit rompu tous leurs desseins, et fait subsister ses armées; et qu'en un mot, malgré tous les obstacles qu'on lui avoit opposés, malgré la bizarrerie d'une saison qui lui avoit été entièrement contraire, il avoit emporté en cinq semaines une place que les plus grands capitaines d'Europe avoient jugée imprenable; triomphant ainsi non seulement de la force des remparts, de la difficulté des pays et de la résistance des hommes, mais encore des injures de l'air, et de l'opiniâtreté, pour ainsi dire, des éléments.

On a parlé fort diversement, dans l'Europe, sur la conduite du prince d'Orange pendant ce siège; et bien des gens ont voulu pénétrer les raisons qui l'ont empêché de donner bataille dans une occasion où il sembloit devoir hasarder tout pour prévenir la prise d'une ville si importante, et dont la perte lui seroit à jamais reprochée. On en a même allégué des motifs qui ne lui font pas d'honneur. Mais à juger sans passion d'un prince en qui l'on reconnoît de la valeur, on peut dire qu'il y a eu beaucoup de sagesse dans le parti qu'il a pris, l'expérience du passé lui ayant fait connoître combien il étoit inutile de s'opposer à un dessein que le roi conduisoit lui-même; et il a jugé Namur perdu, dès qu'il a su qu'il l'assié-

geoit en personne. Et d'ailleurs, le voyant aux portes de Bruxelles avec deux formidables armées, il a cru qu'il ne devoit point hasarder un combat, dont la perte auroit entraîné la ruine des Pays-bas, et peut-être sa propre ruine, par la dissolution d'une ligue qui lui a tant coûté de peine à former.

F I N.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

dans les cinq volumes de cette édition.

TOME PREMIER.

Notice sur la vie et les ouvrages de Racine.

LA THÉBAÏDE, OU LES FRÈRES ENNEMIS, tragédie.

ALEXANDRE, tragédie.

ANDROMAQUE, tragédie.

TOME II.

LES PLAIDEURS, comédie.

BRITANNICUS, tragédie.

BÉRÉNICE, tragédie.

TOME III.

BAJAZET, tragédie.

MITHRIDATE, tragédie.

IPHIGÉNIE, tragédie.

TOME IV.

PHÈDRE, tragédie.

ESTHER, tragédie.

ATHALIE, tragédie.

TOME V.

ŒUVRES DIVERSES, en vers et en prose.

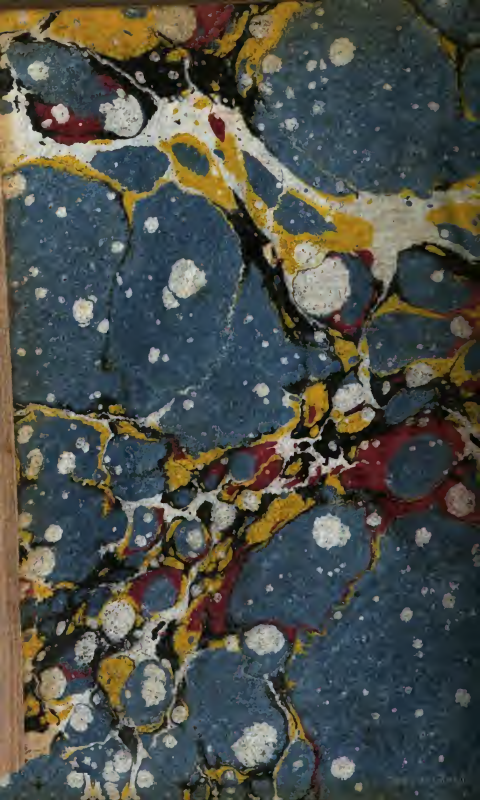
Cette édition in-18 a été imprimée au nombre de 450 exemplaires, avec les nouveaux caracteres de la fonderie de DIDOT L'AÎNÉ, sur papier-vélin de la manufacture de Messieurs JOHANNOT pere et fils, d'Annonai, premiers fabricants en France de cette sorte de papiers.

Le prix de l'exemplaire est de 30 livres les cinq volumes brochés en carton.

O U V R A G E S
IMPRIMÉS PAR ORDRE DU ROI
POUR L'ÉDUCATION
DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,
qui ont paru jusqu'à présent sous le format in-18.

T É L É M A Q U E, par M. de Fénelon, 4 vol. brochés en carton, 24 liv.
O Œ U V R E S D E R A C I N E, 5 vol. broch. en cart. 30 liv.
D I S C O U R S S U R L ' H I S T O I R E U N I V E R S E L L E,
par M. Bossuet, 4 vol. broch. en carton, 24 liv.

Ces mêmes ouvrages ont été imprimés sous les formats in-4 et in-8.





BIBLIO